



-z21sgl5sx14

LE HÉRAUT DE L'AMOUR DIVIN

Révélation de Sainte Gertrude

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT BENOÎT

*Traduites sur l'édition latine
des moines de Solesmes par les Moniales
de Notre-Dame de Wisques*

Tome 1
NOUVELLE ÉDITION

(LIVRET 5 : pages 241-300)

Livre 1 chapitres 1 à 17

Livre 2 chapitres 1 à 11

Document : PRO MANUSCRIPTO (*)

(*) Ces extraits sont à l'usage des pèlerins français de Marmora (Ontario), et des membres du groupe de prière de l'église St-Ambroise à Montréal et de toute personne qui désire approfondir la spiritualité bénédictine. Merci!

Ce livret 1 est tiré du Tome I de 350 pages qui comprend les livres 1, 2 et 3 de Sainte Gertrude qui furent imprimés en France,

1605 1951, Tours, Impr. Mame. Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1952.

IMPRIMI POTEST :

Ryde, le 16 septembre 1906

† Fr. P. DELATTE

Abbé de Solesmes.

IMPRIMATUR :

Tours, le 11 janvier 1952

† Louis-Joseph

Archevêque de Tour [241]

LA RÉDACTION

Voici 3 changements apportés aux révélations de sainte Gertrude qui facilitera les recherches pour trouver les messages de Jésus compris dans « *Le Héraut de l'Amour divin* » :

Premier changement : les livres 1 à 5 du livre original de sainte Gertrude ont été conservés et ils sont présentés après « *Le Livre de la Grâce Spéciale* » de sainte Mechtilde qui comprend 7 livres.

Deuxième changement : les sujets de chaque livre sont numérotés à la suite 1. à 302. pour sainte Mechtilde et débutent à 303. pour les livres de sainte Gertrude.

Troisième changement : les annotations en fin de page sont numérotées à la suite (1) à (162) pour sainte Mechtilde et débutent à (163) pour sainte Gertrude. Les paroles de Jésus débutent à [J521] pour Sainte Gertrude et les paroles des autres personnes sont numérotées à la suite des dernières paroles des livres de sainte Mechtilde. Finalement, vous avez la pagination des livrets 5-11 qui comprend les pages 241 et suivantes afin de bien saisir le regroupement de tous ces messages.

Voici comment répertorier le dernier message de Jésus dans le livre de sainte Mechtilde : [J520]298.4M839.235

La 520^e parole de Jésus se trouve au sujet 298. (*De la sécurité accordée aux personnes qui célébraient ses funérailles.*) dans le livret 4 de M(echtilde) au paragraphe 839. et à la page 235.

Note : À partir du Prologue p. 257, j'ai numéroté chaque parole de Jésus par [J521] «*Personne...*» etc.

PRÉFACE 1

Helfta et sainte Gertrude.

Malgré la juste célébrité que les écrits de sainte Gertrude ont acquise dans le monde catholique, son histoire personnelle est demeurée longtemps peu connue; certaines erreurs considérables sont devenues populaires, et d'autant plus facilement qu'elles s'autorisaient de témoignages anciens. Il ne sera donc pas inutile de résumer ici ce que, dans l'édition latine de 1875, les Bénédictins de Solesmes ont pu donner com-me certain d'après le livre lui-même de sainte Gertrude, celui de sainte Mechtilde, et les documents qui sont restés du monastère d'Helfta.

Les oeuvres de deux saintes furent publiées pour la première fois à Leipsig, par les soins des frères Prêcheurs à la demande d'une duchesse de Saxe. Le *Liber specialis gratiae* (Livre de la Grâce spéciale) de sainte Mechtilde parut en 1503, rédigé avec grand soin. Deux ans après, les révélations de sainte Gertrude parurent sous le titre de *Liber legatio-nis divinae pietatis* (Héraut de l'amour divin), titre qui leur avait été donné par Notre Seigneur lui-même. Cette publication était très imparfaite; bien des choses s'y trouvaient altérées, mélangées ou tronquées.

La première publication sérieuse est celle que donnèrent à Cologne, en 1536, les Chartreux Lansperg et Loher. Elle eut un grand succès et fut rapidement traduite en plusieurs langues. Le nom de Gertrude était sur toutes les lèvres et, pour la distinguer des nombreuses saintes du même nom, on l'appela Gertrude la Grande. Bientôt on lui donna le titre d'abbesse, parce qu'on la confondit avec l'abbesse Gertrude de Hackeborn, qui gouverna le monastère d'Helfta durant la plus grande partie de la vie de notre Sainte. Cette erreur est due à Arnold de Wion. Dans son *Lignum vitae* (Arbre de vie), publié en 1595, il dit, après avoir donné la généalogie de l'abbesse Gertrude : « *Elle composa certains livres latins qui ont été traduits par le Père Jean Lansperg.* » L'autorité de Wion accrédita la méprise; mais il est bon de remarquer que ni Lansperg, ni Louis de Blois, ni Tilmann Budenbach, dans leurs recommandations des oeuvres de notre sainte Gertrude, ne lui ont donné le titre d'abbesse. Ils parlent d'elle comme une simple moniale ne remplissant aucune charge importante, tandis qu'ils donnent très clairement le nom d'abbesse à Gertrude de Hackeborn, de même

[242]

qu'ils mentionnent rarement sainte Mechtild sans ajouter à son nom le titre de *Domna Cantrix* (Dame Chantre).

Il est facile de prouver que sainte Gertrude ne fut jamais abbesse. Gertrude de Hackeborn, sous le gouvernement de laquelle notre Sainte entra à Helfta, mourut en 1291. En 1292, sainte Gertrude révèle à la *Mère du Monastère*, c'est-à-dire à l'abbesse, la mort de Rodolphe et l'élection d'Adolphe de Nassau (livre 1, chapitre 2). Il est clair qu'elle ne peut être confondue ni avec Gertrude de Hackeborn, morte l'année précédente, ni avec l'abbesse suivante, à laquelle elle fait part de sa révélation et que nous savons, par la liste des abbesses d'Helfta, avoir été Sophie de Mansfeld, troisième abbesse du monastère. Celle-ci gouverna jusqu'en 1298, et sainte Gertrude mourut vers 1301 ou 1302, durant la vacance qui sépara l'abdication de Sophie de l'élection de Jutta, quatrième abbesse.

Cette preuve nous semble péremptoire; qu'il nous soit permis cependant d'en ajouter une autre d'ordre différent, et que comprendront sans peine ceux qui savent ce qu'est la charge abbatiale telle qu'elle a été conçue par saint Benoît. Il n'est pas possible que, dans les rapports intimes et familiers de sainte Gertrude avec Notre Seigneur, une charge qui aurait été en quelque sorte la forme de sa vie, ne se soit trouvée souvent le sujet de ses épanchements, de ses prières ou des instructions qu'elle recevait. Quelquefois, à la vérité, il est question de personnes que Gertrude console, pour lesquelles elle obtient des réponses et des avis, mais le cadre est toujours restreint; et si, comme il est probable, la Sainte fut chargée d'être la confidente et le guide de quelques âmes, nulle part cependant on ne saurait lui voir les allures d'une abbesse.

Le monastère d'Helfta fut fondé par Burchard comte de Mansfeld, et sa femme Elisabeth de Schwartzburg, en la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. La première abbesse fut Cunégonde, qui vint du monastère des SS. Jacques et Buchard, d'Halberstadt, accompagnée de sept moniales. Cinq ans plus tard, la communauté, qui s'était rapidement augmentée, se transférait à Rodarsdorf, non loin d'Halberstadt; c'est là que mourut, en 1251, l'abbesse Cunégonde et que fut élue, à l'unanimité, malgré ses dix-neuf ans, Gertrude de Hackeborn. Trois ans auparavant, une jeune sœur de l'abbesse Mechtild de Hackerborn, enfant de sept ans, ayant accompagné sa mère dans une visite au

monastère, avait obtenu, à force d'insistances, de demeurer parmi les moniales. Comme le manque d'eau rendait difficile le séjour de Rodarsdorf, l'abbesse Gertrude transporta sa communauté dans un domaine de famille que lui cédèrent ses frères Louis et Albert, à Helfta, en Saxe, à une demi-lieue environ de la ville d'Eisleben. Grâce à ce que nous rencontrons dans les écrits des moniales d'Helfta et aussi à ce qui reste actuellement du monastère, nous pouvons nous faire une idée exacte du lieu choisi par Dieu pour être la demeure terrestre de son épouse de prédilection. Helfta était un lieu charmant, situé sur la pente d'une vallée fertile; des bois ombragés coupaient l'étendue des riches prairies et des champs de froment; les arbres fruitiers s'y trouvaient à profusion, surtout les cerisiers et les pruniers. Un ruisseau argenté, alimenté par une source perpétuelle, serpentait au milieu des terres où il entretenait la fraîcheur; après avoir formé un petit vivier, il continuait sa course au travers des champs et allait se perdre, au bas de la vallée, dans le lac à eaux douces de Seeburg.

Ce fut un beau jour que celui où les moniales prirent solennellement possession du monastère et de l'église qui venaient d'être édifiés à Helfta. C'était le dimanche après la fête de la sainte Trinité, en l'année 1258. On comprenait, à ces âges de foi, ce qu'est pour une contrée un centre de prière, de louange et de vie parfaite; chacun se regardait comme solidaire de ces âmes que Dieu prélève sur le genre humain pour qu'elles soient en quelque sorte les députés officiels de l'hommage qu'il attend d'un monde créé pour sa gloire. Aussi une brillante réunion de nobles et de gens d'Église rehaussait-elle l'éclat de la pompe religieuse. On distinguait là Rupert, archevêque de Magdebourg, les comtes Herman de Mansfeld et Burchard de Querfurt, qui avaient épousé les deux filles de Burchard, [243]

le premier fondateur : Gertrude et Sophie, etc... Vulrad, archevêque d'Halberstadt, se réserva de célébrer la première messe et joignit très heureusement à la consécration du temple matériel celle de quelques vierges auxquelles il donna le voile en ce jour. L'église fut dédiée sous le vocable de la bienheureuse Vierge Marie, et le monastère sous celui de saint Benoît.

Il reste trop peu de choses de ce vénérable édifice pour que nous puissions juger de sa disposition; c'est à peine si l'on distingue quelques-uns des lieux réguliers, à l'exception toutefois de l'église. Celle-ci a été convertie en grange, et le visiteur intelligent peut encore en relever exactement le plan. Sa longueur est d'environ cent trente-cinq pieds sur trente de largeur; l'architecture est des plus simples. D'un côté se voient, à douze pieds du sol, douze fenêtres romanes ayant neuf pieds de hauteur sur trois de largeur. À l'est sont trois fenêtres de même style commençant à quatre pieds seulement du sol et s'élevant jusqu'à un hauteur de vingt pieds. Chose assez curieuse, l'évasement de ces trois fenêtres est à l'inverse de ce qui s'observe d'ordinaire : elles rejettent la lumière au lieu de l'introduire. Cette singularité s'explique d'elle-même, car ces trois fenêtres s'ouvrent sur un édifice attenant à la nef et plus petit, où se trouvait évidemment le sanctuaire; les moniales, placées dans l'église, pouvaient apercevoir l'autel par les trois baies largement ouvertes; bien des chapitres des Révélations en font foi.

Plusieurs portes faisaient communiquer la nef avec les bâtiments claustraux. Une porte romane se trouvait au nord, près de la chapelle de saint Jean-Baptiste. (Cette chapelle fut ajoutée quelques années plus tard par Burchard II, comte de Mansfeld, pour les sépultures de sa famille. Il en est mention dans le *Héraut de l'amour divin*, livre 3, chapitre 17, livre 4, chapitre 59, où nous apprenons qu'elle fut dédiée en la fête de Saint Laurent, martyr, sous le vocable de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste. Elle est de sept pieds plus élevée que l'église, au-dessous est une crypte éclairée par de petites fenêtres.) Une seconde porte donnait accès au chœur par le milieu du côté nord, on voit les traces d'un bénitier. Enfin au midi, une porte placée près du sanctuaire offrait une troisième entrée. Ces deux dernières portes sont gothiques et datent par conséquent d'un âge postérieur. Il en est de même de deux fenêtres géminées, placées au côté ouest et dont l'ogive a été plus tard arrondie pour être ramenée sans doute au style général.

S'il est doux de décrire même imparfaitement le lieu matériel qui fut la scène de faveurs prodiguées aux vierges d'Helfta, il l'est bien davantage de pouvoir dessiner plus qu'une simple esquisse de l'édifice spirituel.

Gertrude de Hackeborn était la vie et l'âme de la communauté d'Helfta, ainsi qu'en font foi le *Héraut de l'amour divin* et le *Livre de la Grâce spéciale*. L'abbesse sage et éclairée n'avait rien de plus cher que la perfection de la vie monastique selon la Règle et l'esprit de saint Benoît, aussi le nombre des moniales se multipliait-il rapidement et en vint-il bientôt à dépasser une centaine. La renommée de sa valeur et de sa sainteté s'étendait au loin : les chevaliers de l'ordre teutonique de halle s'estimaient heureux d'être admis à la communion des prières et des bonnes oeuvres de l'abbesse et du couvent. En même temps, les plus nobles seigneurs du pays, les comtes de Mansfeld et de Querfurt, les barons de Hackeborn, de Wipra, de Stolberg et même quelques-unes des familles régnantes s'honoraient de faire élever leurs filles à l'abbaye, heureux lorsque celles-ci demandaient ensuite à se consacrer à Dieu sous la crosse de Gertrude.

Fidèle aux prescriptions du saint législateur des moines d'Occident, l'abbesse Gertrude avait établi pour les moniales, et aussi les enfants élevées dans son monastère, un cours d'études sérieuses et variées. Tandis qu'elle encourageait avec une grande vigueur l'étude des Saintes Écritures, les sciences ecclésiastiques, les copies des manuscrits, elle insistait encore sur les belles-lettres. Elle avait coutume de dire que si l'étude de la science et des lettres venait à disparaître parmi ses filles, elles cesseraient bientôt de comprendre les Saintes Écritures et verraient la vie monastique elle-même tomber en décadence. À l'étude des classiques latins on ajoutait parfois celle des auteurs grecs. La calligraphie et la peinture étaient aussi cultivées avec une grande [244]

perfection; deux moniales se sont particulièrement distinguées en ces arts : Élisabeth et Sophie, filles d'Hermann, comte de Mansfeld; la première excellait dans la calligraphie, la seconde dans la peinture, et c'est à leurs travaux qu'Helfta dut ses livres de chœur si magnifiquement enluminés. Les moniales s'occupaient encore à broder de riches ornements pour le sanctuaire et à filer de la grosse laine pour les vêtements, en même temps que toutes prenaient part aux travaux domestiques dont leur abbesse ne se dispensait pas.

Mais avant tout et au-dessus de tout, l'office divin célébré solennellement était l'œuvre principale, l'œuvre par excellence, l'*Opus Dei* (Œuvre de Dieu), comme parle saint Benoît. C'était là vraiment le centre de tous les travaux, aussi bien que de la vie spirituelle si hautement développée à Helfta. Car il ne faut pas se méprendre sur ce qu'était à cette époque et ce que doit être, à tous les âges, une abbaye de moniales.

Ce n'est pas un chapitre noble ni une académie. Ce n'est pas une réunion de femmes bien élevées occupant d'une manière intelligente et pieuse les loisirs qu'elles se sont assurés dans une retraite agréable. Il s'agit d'âmes qui se donnent à Dieu, qui n'ont d'autre but que d'appartenir à Dieu, de représenter son domaine sur la terre, d'employer à sa louange et à son service toutes les énergies de leur âme comme toutes les forces de leur corps. Il s'agit d'âmes qui veulent laisser à Dieu la liberté de réaliser plus parfaitement en elles le dessein qu'il avait conçu lorsque, se recueillant au sixième jour du monde, il prononça ces paroles : « ***Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*** (Genèse chapitre 1, verset 26). », paroles que le Verbe incarné daigna traduire aux hommes : « ***Estote ergo et vos perfecti sicut et Pater vester coelestis perfectus est. Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait*** (Matthieu chapitre 5, verset 48). » Elles veulent, d'accord avec Dieu, leur sanctification; or, le moyen principal de leur sanctification est celui-là même qui seul aurait suffi à l'homme innocent : la louange divine. Dans la vie du moine ou de la moniale, vie faite de grandeur et de simplicité, le centre, le ressort, comme aussi le mode d'action, c'est l'office de l'Église. Nous aurons à revenir sur ce point au sujet de la doctrine de sainte Gertrude, mais il fallait expliquer dès à présent comment à Helfta, tout convergeait autour de l'office divin comme autour de son centre normal. Qu'il s'agit de science ou d'art, le seul résultat poursuivi était soit une intelligence plus approfondie de la liturgie sacrée, soit une splendeur nouvelle pour le culte.

Dans cette famille religieuse, les moniales et les enfants, si heureusement unies sous la direction de l'abbesse Gertrude, rivalisaient d'amour et de respect pour leur Mère spirituelle, de sorte que beaucoup de jeunes enfants (ainsi que nous le lisons dans le chapitre du *Héraut* consacré à sa mémoire) l'aimaient plus tendrement que leurs propres parents. Mais il ne faut pas que nous diminuions l'intérêt du lecteur en empruntant trop largement aux détails donnés sur l'abbesse Gertrude de Hackeborn par notre Sainte au chapitre 1 du 5^e livre de cet ouvrage, détails élogieux qui peuvent tous se résumer dans ces lignes : « *Envers les enfants elle était toute douceur, au milieu des jeunes moniales elle se montrait sainte et discrète, avec les anciennes elle était pleine de sagesse et de douce joie.* »

Tel était Helfta et telle était sa sainte abbesse lorsqu'en 1261 le monastère ouvrit ses portes à l'enfant de bénédiction qui devait être sa principale gloire. Gertrude, dont au moyen âge, on rendait familièrement le nom de Druda, Trutta, Drudis ou même Gerther et Werther, avait cinq ans lorsqu'elle fut accueillie avec une tendre affection par l'abbesse Gertrude de Hackeborn. Les grâces naïves de l'enfance n'avaient pas manqué aux premiers jours de l'Ordre bénédictin, et il est possible de ne pas rapprocher de l'enfant Placide notre petite Gertrude, « *que Dieu, par sa grâce, a placée comme un beau lis dans le jardin de l'Église, au milieu des justes, car lorsqu'elle était toute petite, âgée seulement de cinq ans, il la déposa au lit nuptial de la sainte religion* ».

C'est par ces paroles du *Héraut de l'amour divin* que commence tout ce qui est exactement connu de Gertrude la Grande.

[245]

Était-elle, comme tant d'autres enfants élevées à Helfta, de noble lignage? nous l'ignorons. Le silence est complet sur son nom comme sur sa famille, il semble même avoir été intentionnel de la part de celles qui écrivirent à son sujet. Il est évident, d'après plusieurs passages, qu'elle resta orpheline de bonne heure, et Notre Seigneur paraît attacher de l'importance à ce fait que, jeune encore, elle avait été entièrement détachée des liens de la famille. Au chapitre 16 du livre 1^{er}, nous lisons ces paroles : « ***Je l'ai exilée en quelque sorte de tous ses parents afin que personne ne l'aimât à ce titre et que je sois ainsi l'unique cause de l'affection qu'on a pour elle*** ».

C'est donc pour Dieu seul que Gertrude était aimée de tous, mais plus spécialement de la Mère du monastère. Celle-ci, admirant les rares talents et les dons merveilleux de sa petite disciple, la cultivait avec soin et la formait aux arts libéraux comme à la science divine. – La suite prouva comment elle réussit. L'enfant fut placée sous la conduite de sainte Mechtilde qui était maîtresse de l'alumnat d'Helfta et qui, bien qu'elle n'eût alors que vingt ans, était déjà pour sa sœur un précieux auxiliaire (163). Ainsi, dès le commencement, fut contractée entre Mechtilde et notre petite Gertrude, cette étroite et sainte amitié qui, mûrie plus tard sous le souffle du divin Esprit, devint une intimité surnaturelle.

L'enfance de Gertrude, sa vocation, son avancement spirituel et littéraire, son commerce doux et agréable avec ses sœurs, tout est donné par une moniale d'Helfta dans quelques pages pleines de charme, écrites après la mort de la sainte et destinées à servir d'explication au *Héraut de l'amour divin*. Ces pages furent publiées en tête des premières éditions, comme dans celles-ci sous le titre de livre 1^{er}. Si nous joignons ces précieux renseignements aux remarques que nous avons déjà faites sur la communauté d'Helfta et sur l'abbesse qui la gouverna durant la plus grande partie de la vie de sainte Gertrude, il nous sera facile d'évoquer une image exacte de la personne sur laquelle le Christ répandit à profusion les trésors secrets de son divin Cœur et à laquelle il confia le mystère de son amour pour l'homme.

Quae est ista? Disons-nous. Quelle était au juste celle qui n'est jamais désignée que par ce pronom discret? « ***Quae est ista quae ascendit de deserto, deliciis affluens innixa, super dilectum suum? Quelle est celle-ci qui monte du désert, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé?*** (Cantique chapitre 8, verset 5) » Ici comme toujours Dieu a cherché un cœur humble, obéissant, dépouillé de lui-même, et rien ne conduit une âme aussi promptement à cet état que la pratique simple et tranquille de la Règle dans un monastère fervent. Or tel a été le cas de Gertrude. En dehors des faveurs qui lui ont été gratuitement octroyés par Dieu, il n'est raconté d'elle rien qui s'écarte de la marche ordinaire et quotidienne d'une abbaye bénédictine. La forme de la phrase est toujours celle-ci : « *Lorsqu'elle remplissait tel devoir, elle reçut du Seigneur cet avis* » et la narratrice mentionne un devoir ordinaire : c'est un office auquel notre Sainte assiste, un chant qu'elle exécute, une cérémonie dont elle s'acquitte, etc. C'est par ce côté surtout que le *Héraut* peut être un si grand encouragement pour les moniales qui suivent la même Règle que sainte Gertrude et se sacrifient par l'accomplissement des mêmes devoirs.

Gertrude entra dans sa vingt-sixième année quand lui fut accordée la première manifestation divine qu'elle rapporte avec tant d'onction et de simplicité au deuxième livre. C'était en la seconde férie avant la Purification, le lundi 27 janvier de l'année 1281. Ce ne fut que huit ans plus tard, en 1289, vers le mois d'avril, qu'elle commença à écrire les faveurs dont elle était l'objet. Comme le convent (164) attendait le signal pour se rendre à l'infirmerie où l'on devait donner la communion à une

(163) Les jeunes filles élevées dans les monastères partageaient sous beaucoup de rapports la vie des moniales; on verra qu'elles avaient même leur part active à l'office divin. Ce que nous appelons un pensionnat ne saurait donc donner l'idée d'un alumnat.

(164) Le mot convent est utilisé pour désigner la réunion des moniales agissant conventuellement ou selon la vie d'une communauté religieuse.

[246]

malade, notre Sainte saisit les tablettes suspendues à son côté et, sous l'impulsion du Saint-Esprit, commença le récit des merveilles opérées en elle depuis ces huit années. Elle écrivit d'un seul jet les cinq premiers chapitres, puis s'arrêta et ne reprit la plume qu'au mois d'octobre pour compléter son travail qui forme le second livre du *Héraut*. « *L'ardeur de l'amour, la profondeur de l'humilité, un sentiment énergique, tempéré par la plus suave expression, en forment le caractère (165)* ».

Comme sa faible santé ne lui permettait pas de poursuivre sa tâche.

Elle communiqua désormais, sur l'ordre de Notre Seigneur, les révélations divines qu'elle recevait. Un jour, Gertrude hésitait à faire connaître ces grâces intimes, Notre Seigneur lui dit : « *Je veux que tes écrits soient, pour les derniers temps, un témoignage irrécusable de mon divin amour.* » Il lui déclara que beaucoup de ces manifestations n'étaient pas pour elle seule, mais devaient être divulguées afin de faire connaître quels sont les effets de la grâce en ceux qui y correspondent, bien que par un secret dessein de la Providence, ces effets ne soient pas rendus visibles à tous. C'était le désir exprès de Notre Seigneur, ainsi qu'il l'a déclaré ailleurs, que le livre de Gertrude fût véritablement le *Légit de l'amour divin*.

C'est ainsi que le 3^e, le 4^e et le 5^e livre furent successivement écrits. Chacun d'eux est précédé et même entremêlé de remarques de la narratrice, remarques très heureuses qui aident à relier ensemble quelques faits et quelques dates, en même temps qu'elles indiquent les progrès de l'âme de Gertrude dans la sainteté (166).

Un des traits les plus saillants de l'histoire personnelle de notre Sainte est l'étroite intimité qui l'unissait à sainte Mechtilde dans une amitié toute surnaturelle. Elle-même nous raconte comment elle avait coutume de soumettre beaucoup de ses révélations au jugement de cette sainte qu'elle savait éclairée d'en haut. Elle la consultait parfois pour avoir une solution lorsque, dans son humilité, elle croyait n'avoir qu'imparfaitement compris les communications divines. De son côté, Mechtilde recevait souvent du Seigneur, par l'intermédiaire de Gertrude, des avis secrets pour elle ou pour d'autres.

Le *Livre de la Grâce spéciale* a un intérêt particulier relativement à sainte Gertrude, car il a été rédigé par elle au moment où sainte Mechtilde, à la fin de sa vie, rompit enfin, sur l'ordre de Dieu, le silence dans lequel elle avait espéré ensevelir les secrets du ciel. Gertrude fut la confidente de ce que Notre Seigneur voulait transmettre à la postérité. Les deux ouvrages se confirment et se complètent d'une façon remarquable : dans le *Héraut de l'amour divin* il est fréquemment parlé de sainte Mechtilde, quelquefois à mots couverts, souvent aussi en mentionnant son nom ou en le rappelant par ses initiales : *Domna M.*

Dans le *Livre de la Grâce spéciale* les mêmes faits sont racontés en termes semblables, mais ici le rôle de Gertrude est soigneusement caché sous ce terme : *une certaine personne*; cette réserve seule prouve que c'est elle qui tient la plume.

Après avoir parlé de l'intimité sainte à laquelle nous sommes si redevables, il faut nommer la sœur Mechtilde dont il est parlé assez longuement au 5^e livre du *Héraut*. Consacrée à Dieu depuis longtemps dans un béguinage de Magdebourg, cette sœur avait été favorisée de révélations divines dès ses plus tendres années.

(165) Dom Guéranger. Préface des *Exercices de sainte Gertrude*.

(166) Il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur d'indiquer de quelle façon on peut aisément retrouver les dates principales de la vie de sainte Gertrude. Au prologue du livre 2^e, il est dit qu'elle commença à écrire la neuvième année qui suivit sa première révélation. Or un vieux document, amené à l'édition de Lansperg, nous apprend que le second livre fut écrit en 1289. La grâce fut donc reçue en 1281, et en effet en 1281 le 6 des calendes de février, c'est-à-dire le 27 janvier, coïncidait avec le lundi qui précède la Purification, comme sainte Gertrude l'indique très clairement au chapitre 1 du livre 2^e. Elle ajoute qu'elle était alors dans sa 26^e année. Au chapitre 23 du livre 2^e, nous voyons qu'elle avait eu 25 ans le jour de l'Épiphanie de cette même année 1281. Elle était donc née en 1256 et entrée à Helfta en 1261, à l'âge de 5 ans, ainsi qu'elle le dit au même chapitre 23. [247]

Il est probable qu'elle fut recommandée à Helfta par les Frères Prêcheurs qui la dirigeaient : ceux-ci étaient bien connus de la communauté. La sœur Mechtilde était déjà avancée en âge et en sainteté quand elle vint à Helfta, attirée par la réputation du monastère et peut-être de sainte Gertrude elle-même (livre 1^{er}, chapitre 3) elle fut éclairée par Notre Seigneur sur l'état de la communauté et nous fournit un témoignage de plus sur la valeur surnaturelle de ce monastère. Comme la sœur Mechtilde était illettrée, les révélations qu'elle reçut avant et après son entrée à Helfta furent confiées à l'écriture par quelque moniale de la communauté, peut-être par sainte Gertrude ou par sainte Mechtilde. Le livre intitulé : *Lux fluens divinitatis : Lumière de la divinité*; il ne nous a pas semblé nécessaire de le comprendre dans cette édition. La sœur Mechtilde mourut en 1281, douze ans après son entrée à Helfta; elle fut assistée à sa dernière heure par sainte Gertrude, qui nous a transmis au 5^e livre le récit des merveilles qui accompagnèrent cette sainte mort.

Les moniales d'Helfta comptaient dans leurs rangs beaucoup de filles de la noblesse des environs, ce qui, tout en leur assurant à certaines époques une puissante protection, les exposait aussi aux conséquences des discordes qui armaient parfois château contre château. Les héritiers d'anciens bienfaiteurs devenaient, à une heure néfaste, les violateurs impitoyables des droits claustraux : c'est ainsi qu'en 1284 Helfta fut soumise à de terribles vexations de la part de Guébard, comte de Mansfeld, frère de Sophie de Mansfeld, qui succéda à Gertrude de Hackeborn. Accompagné d'une bande d'amis et de vassaux éhontés, il envahit le monastère le vendredi saint, osa y manger de la viande et se livra à toutes sortes de violences. Il est parlé de ces outrages et d'autres non moins révoltants dans certains passages où Gertrude et Mechtilde recommandent à Dieu leur cause avec angoisse.

Vers la même époque, Gertrude reçut l'impression des sacrés stigmates. Elle rapporte cette grâce au chapitre 4 du 2^e livre et, d'après les termes dont elle se sert, on voit qu'ils ne lui furent pas conférés d'une manière apparente comme à saint François d'Assise et à beaucoup d'autres, mais qu'ils furent imprimés sur son cœur d'une façon mystérieuse, quoique réelle et corporelle. Dès lors, sa santé fut brisée et, durant les dix-huit ou vingt années qui suivirent, elle fut à différentes reprises réduite à un état d'extrême faiblesse par des maladies répétées. Le 4^e livre nous apprend qu'elle fut absente du chœur toute une année; il nous apprend aussi que Notre Seigneur dédommageait son épouse de cette privation et lui donnait, sur les fêtes successives, de précieux enseignements dont le dévot lecteur peut encore profiter.

Malgré la paix dans laquelle s'écoula son existence, Gertrude ne put échapper à toute contradiction. Quelque sainte et exemplaire que fût la communauté d'Helfta, la fragilité humaine s'y rencontrait comme partout. Certaines personnes osèrent se plaindre au Seigneur de ce qui leur semblait blâmable dans la conduite de Gertrude; on lui reprochait ses défauts naturels comme l'impétuosité ou l'impatience, son zèle pour la justice ou même les abstractions involontaires causées par les faveurs divines et qui l'empêchaient quelquefois d'observer les cérémonies du chœur. Un esprit capable de comprendre jusqu'à quel point la pauvre nature humaine coexiste avec l'élément surnaturel peut facilement excuser de semblables défaillances. Tantôt Notre Seigneur prend le parti de la Sainte et la défend avec douceur, même lorsqu'elle est réellement en défaut; tantôt Gertrude s'humilie profondément pour des fautes dont elle s'accuse avec plus de conviction que ses accusateurs eux-mêmes n'en mettent dans leurs reproches. Elle supplie le Seigneur de réparer pour elle et de lui faire la grâce de ne plus scandaliser personne; elle va même jusqu'à lui demander de la priver de ses faveurs pendant l'Office divin plutôt que de permettre qu'elle néglige la moindre rubrique ou cérémonie.

En 1291 Gertrude fut visitée, ainsi que la communauté, par une des plus grandes douleurs que connaisse un monastère fervent : la mort d'une grande et sainte abbesse. Gertrude de Hackeborn, qui avait gouverné Helfta durant quarante ans, fut frappée, vers la fin de 1290, d'une attaque appelée à cette époque : petite apoplexie. Pendant les cinq mois que dura sa maladie, notre Sainte était toujours auprès d'elle, l'assistant avec une affection filiale. [248]

La sainte abbesse, qui connaissait les dons accordés à Gertrude, avait recours à elle soit pour s'adresser à Notre Seigneur, soit pour en obtenir quelque communication. Ce fut Gertrude qui, au moment du bienheureux trépas de sa Mère, entonna le répons **Surge Virgo** (Lève-toi Vierge) à la place de la chantré sainte Mechtilde. Celle-ci, malade elle-même, n'avait pu assister sa soeur durant sa maladie.

Sophie de Mansfeld, fille de Burchard de Querfurt, succéda à Gertrude de Hackerborn. Il est parlé d'elle au livre 1^{er} où l'on rapporte comment sainte Gertrude lui manifesta, par révélation, l'élection d'Adolphe de Nassau, le 7 mars 1292, prophétisant en même temps la mort violente de cet empereur telle qu'elle arriva en effet le 2 juillet 1298. Sophie ne gouverna pas longtemps. De grandes douleurs de tête la rendirent incapable de remplir sa charge et elle donna sa démission en 1298. Quelques-unes ont confondu cette Sophie avec sa cousine, nommée aussi Sophie, fille d'Hermann le Pacifique, comte de Mansfeld. Cette dernière cependant n'a jamais été abbesse. Il est question d'elle au chapitre 6 du 5^e livre où elle est appelée *senior* (Sophie l'ancienne), peut-être à cause de son âge ou, plus probablement, parce qu'elle était de la branche aînée de la famille Mansfeld. Cette Sophie l'ancienne mourut avant notre Sainte, tandis que l'abbesse lui survécut.

Cinq ans s'écoulèrent avant la nouvelle élection. Cette épreuve s'ajoutait pour les moniales à celles du dehors. Le siège épiscopal d'Halberstadt étant vacant, certains chanoines du diocèse s'arrogèrent le droit de fulminer l'interdit contre le monastère pour des affaires d'ordre temporel. Ces ennuis prirent fin vers 1296, mais la Sainte atteste (livre 3^e, chapitres 16 et 17) combien la communauté souffrit à cette époque de la privation de la sainte communion et des autres conséquences de cette mesure injuste. Sainte Mechtilde en parle aussi dans le *Livre de la Grâce spéciale*.

Bientôt après, sainte Mechtilde mourut à la suite d'une longue maladie de huit années. C'est pendant ce temps que Gertrude, aidée d'une autre soeur, écrivit ou dicta les faveurs accordées à la sainte. Notre Seigneur lui fit connaître tout ce qu'il opéra en cette âme d'élite au moment de son départ de ce monde, qui arriva en la fête de sainte Élisabeth, le 19 novembre 1298.

En 1303 eut lieu l'élection de Jutta d'Halberstadt; mais peu de temps auparavant, probablement en 1301 ou en 1302, Gertrude avait été appelée à la béatitude éternelle. Le 5^e livre nous parle de cette sainte mort et des grâces par lesquelles Gertrude y fut préparée durant l'année précédente. Arrivée à l'âge de plus de quarante ans, elle connut par l'inspiration divine que le terme de son pèlerinage approchait. Elle fut saisie, en une fête de saint Martin, d'un grand désir de mourir et d'être avec le Christ; ce désir s'apaisa ensuite, puis revint plus véhément que jamais à la fête de Pâques de l'année suivante. Cependant, comme elle souhaitait par-dessus tout accomplir la volonté divine, elle supplia Dieu d'exaucer ses vœux sans diminuer le mérite de son abandon. C'est à cette époque qu'appartient la faveur qui fait l'objet du chapitre 25 du 5^e livre. Pendant un sermon donné sur l'amour de Dieu, Notre Seigneur apparut à la Sainte et la blessa au cœur avec la flèche de l'amour, grâce accordée d'une façon analogue à plusieurs élues de Dieu, comme sainte Thérèse et d'autres. Peu après, elle fut atteinte d'une maladie de foie si grave que les médecins la déclarèrent incurable.

Tandis que Gertrude attendait dans la souffrance le moment des noces éternelles, Notre Seigneur multipliait les dons de sa grâce, ornant l'âme de son épouse et la préparant au bienheureux passage. Le Seigneur n'a pas voulu nous laisser ignorer les merveilles de cette heure suprême; il révéla à notre Sainte ce qui se passerait à sa mort afin qu'elle le fit connaître et qu'elle fût ainsi jusqu'à la fin le héraut de l'amour divin (livre 5^e, chapitre 23). On nous raconte que sur son lit de malade elle avait coutume de se livrer à un exercice pieux qu'elle avait composé et enseigné à d'autres comme préparation à la mort (167).

(167) *Exercices spirituels*, 7^e exercice.

C'est pendant qu'elle était ainsi occupée que Notre Seigneur lui montra sa dernière heure. Elle se vit entrer en agonie entre les bras de son divin Époux et reposant sur son Cœur Sacré. Elle vit le démon tenu en respect par le glaive flamboyant de saint Michel, tandis que les Anges entouraient son lit et que la Mère de Dieu l'embrassait avec tendresse. Elle vit chaque ordre de saints se hâter de venir l'assister et prendre place autour d'elle : les martyrs, les confesseurs, les vierges, les Innocents, ceux-ci ornés plutôt des mérites du Christ que des leurs; tous lui firent des dons puisés dans leurs trésors. Enfin le Fils de l'Éternel, l'Époux que Gertrude avait uniquement aimé, s'inclina vers elle avec un ineffable amour et, pénétrant son âme de toutes parts comme le feu pénètre le fer rougi dans la fournaise, il attira en lui et s'assimila cette âme bienheureuse aussi doucement et aussi victorieusement que le rayon du soleil de midi absorbe l'humble goutte de rosée.

Cette révélation ne précéda pas de longtemps l'heureux événement : Gertrude mourut le 17 novembre 1301 ou 1302, âgée de quarante-cinq ou tout au plus de quarante-six ans. A cause de l'obscurité qui entourait longtemps notre sainte et ses œuvres (jusqu'en 1536), ce ne fut qu'en 1677 que le nom de Gertrude fut inscrit au martyrologe et son office rendu obligatoire pour l'Église universelle. Sa fête fut d'abord fixée au 17 novembre, jour de sa mort, et elle est encore célébrée en ce jour pour tout l'Ordre bénédictin, bien que le martyrologe romain la donne maintenant au 16 du même mois. A partir de ce moment la dévotion à sainte Gertrude se répandit rapidement : toutefois son culte s'était étendu déjà par des concessions spéciales, comme celle qui fut accordée entre autre à l'ordre du Carmel. En 1633, le Père Denys de la Mère de Dieu, provincial des carmes, remarque que ceux-ci avaient bien hérité de l'esprit de leur séraphique Mère puisqu'ils avaient obtenu du Pape la permission de célébrer la fête de sainte Gertrude par un Office propre et des privilèges particuliers aux saints de leur Ordre. « *La conformité d'esprit entre ces deux saintes, dit-il, était si étroite que quiconque approuve l'esprit de l'une approuve celui de l'autre* ».

Le roi d'Espagne obtint que sainte Gertrude fût déclarée patronne des Indes occidentales. Au Pérou, sa fête est célébrée avec une solennité extraordinaire, et dans le nouveau Mexique, une ville portant son nom a été bâtie en son honneur.

Quelques mots sur le sort du monastère où Gertrude a passé sa vie ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

En 1342, le monastère d'Helfta fut attaqué par les soldats d'Albert de Brunswick, évêque intrus d'Halberstadt, qui y mit le feu de ses propres mains. Heureusement les parties les moins considérables disparurent seules dans les flammes; mais le pillage et d'autres vexations déterminèrent Burchard IV de Mansfeld, dont la fille, Luitgarde, était abbesse à cette époque, à transférer le monastère dans les murs d'Eisleben, à un endroit que l'on appela **Neu-Helfta** (Nouvel-Helfta), le **Trud-Klopster** (cloître de Gertrude) de notre temps. Cette translation eut lieu en 1346, et il ne paraît pas que les restes des moniales enterrées à Helfta aient été transportés à la nouvelle abbaye, puisque de fait l'ancienne restait en la possession de la communauté. Le corps de notre sainte, de sainte Mechtilde et de tant d'autres, attendent là sans doute le jour de leur résurrection glorieuse; mais le lieu de leur sépulture reste jusqu'à présent inconnu, comme si Dieu voulait cacher à tous les regards les précieuses dépouilles de celles qui n'avaient ambitionné durant leur vie que le secret de sa face.

Jusqu'à l'époque de la Réforme, le Nouvel-Helfta continua d'être saintement gouverné. La dernière abbesse, Catherine de Watzdorf, mérita d'être attaquée personnellement par Luther, qui écrivit contre elle, en 1524, un pamphlet où elle est traitée de *nouvelle Jézabel*. L'année suivante, les paysans révoltés au nom de la prétendue Réforme se chargèrent d'en appliquer les principes en pillant, dévastant et brûlant le monastère. Ils dispersèrent les moniales et détruisirent presque toutes les archives conservées au Nouvel-Helfta en les faisant bouillir dans des cuves de bière. Catherine de Watzdorf s'enfuit à l'ancien Helfta, où elle mourut bientôt après, et, comme rien n'indique qu'elle

ait été remplacée dans la charge abbatiale, il semble évident que la communauté s'éteignit à cette époque.

Le monastère où Gertrude avait vécu et où se trouvent encore très probablement ses reliques devint un domaine séculier aujourd'hui domaine royal. Le sort du Nouvel-Helfta a été plus heureux : le 17 novembre 1868, les bâtiments qui restaient ont été achetés par des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, venues d'Osnabrück.

PRÉFACE 2

Doctrine et mission de sainte Gertrude.

L'éloge des œuvres de sainte Gertrude n'est plus à faire. Aussi nous bornerons-nous à demander respectueusement à la Sainte quelle fut la source de sa doctrine et à chercher dans l'histoire religieuse quelle en fut l'importance.

Toutefois, il ne sera pas inutile de répéter auparavant, pour celui de nos lecteurs qui n'aurait pas encore abordé Gertrude la Grande, ce que disait Dom Guéranger, il y a quelques années, dans sa Préface des *Exercices spirituels* :

« *La liste des admirateurs de sainte Gertrude serait longue et imposante. On pourrait inscrire en tête le nom de la séraphique sainte Thérèse qui, d'après le récit du Père Ribera, son confesseur, l'avait prise pour maîtresse et pour guide. Louis de Blois la recommande dans son **Monile spirituale** (Collier spirituel) avec les expressions du plus vif enthousiasme; saint François de Sales n'en parle qu'avec admiration; le savant Corneille La Pierre, dans ses commentaires sur l'Écriture, qualifie sainte Gertrude de très parfaite maîtresse de l'Esprit. Il nous serait aisé de prolonger de plusieurs pages cette énumération; nous la terminerons par le jugement de M. Olier, extrait de ses œuvres inédites. Voici comment s'exprime cet homme de Dieu. :*

"Sainte Gertrude, à cause de sa simplicité et de sa profonde humilité, a porté Notre Seigneur à la traiter d'une manière singulière sous laquelle il l'a pleinement enrichie. La lecture de ses écrits tend toujours à unir l'âme à Jésus Christ, bien éloignée de quelques livres contemplatifs qui vont à tirer l'âme de l'occupation et de la liaison à l'Humanité sainte de Notre Seigneur.

Il serait difficile, ce semble, de réunir sur un livre de plus hautes appréciations, et le caractère de la spiritualité de sainte Gertrude ne pouvait être reconnu par des juges plus compétents. Mais il est encore une autorité plus imposante : nous voulons dire celle de l'Église elle-même. Cette Mère des fidèles, toujours dirigée par le divin Esprit, a rendu son témoignage par l'organe de la sainte Liturgie. La personne de Gertrude et l'esprit qui l'animait y sont à jamais recommandés et glorifiés aux yeux de tous les chrétiens, par le jugement solennel rendu dans l'Office de la Sainte (168). "

Et voulant insister sur ce qu'était l'esprit qui animait Gertrude, l'illustre Abbé ajoute un peu plus bas :

« *Le pieux et docte P. Faber a relevé, avec sa sagacité ordinaire, les avantages de cette forme de spiritualité qui ménage la liberté d'esprit et produit dans les âmes, sans méthode rigoureuse, les dispositions dont les méthodes modernes n'ont pas toujours le secret : "Nul ne peut lire, dit-il, les écrivains spirituels de l'ancienne école de saint Benoît, sans remarquer avec admiration la liberté d'esprit dont leur âme était pénétrée. Sainte Gertrude en est un bel exemple. L'esprit de la religion catholique est un esprit facile, un esprit de liberté; et c'était là surtout l'apanage des Bénédictins ascétiques de la vieille école. Les écrivains modernes ont cherché à tout circonscrire, et cette déplorable méthode a causé plus de mal que de bien (Tout par Jésus, chapitre 8, § 8) »*

L'esprit de sainte Gertrude est donc l'esprit de l'Église catholique puisé à ses sources les plus pures : l'Écriture sainte et la Liturgie. Si l'on veut bien comprendre les écrits de notre Sainte, il ne faut pas en effet y chercher autre chose que la simple et sublime harmonie rendue par une âme dont toutes les facultés équilibrées vibrent sous le souffle de l'Esprit Saint. De là cette admirable liberté vantée par le Père Faber, car où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté (2 Corinthiens chapitre 3

verset 17). *De là encore cette autorité douce « qui ne s'impose pas, mais qui entraîne (169) ».*

Dans la primitive Église, être chrétien et vivre des Écritures, des vérités divines, c'était tout un. L'Apôtre le constatait plus qu'il ne l'enseignait dans ces paroles adressées aux Colossiens : « *que la parole du Christ habite en vous avec plénitude, en toute sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant à Dieu dans vos cœurs avec édification (Colossiens chapitre 3, verset 16) »*; ou encore : « *vous entretenant par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant au Seigneur dans vos cœurs (Ephésiens chapitre 5, verset 19) ».*

La vie sociale comme la vie privée subissait l'influence du cycle de l'année liturgique, et nul n'aurait songé à isoler sa piété du centre de la lumière et de la chaleur, à la nourrir d'autres aliments que du pain supersubstantiel de la Parole divine distribué par la sainte Église. Pendant longtemps les enfants de l'Église veillèrent avec leur Mère et consacrèrent à la prière publique des heures que beaucoup, dans notre siècle utilitaire, estimeraient perdues. Quand, par suite de l'extension de l'Église, cette ferveur se refroidit, la perfection du christianisme se réfugia dans les solitudes et dans les monastères. Là elle s'éleva, pendant bien des siècles, à une hauteur qui nous étonne et nous effraie parfois; mais combien l'étonnement de plusieurs grandirait s'ils étudiaient de près l'extrême simplicité de ces existences!

« *Ces saints docteurs des premiers siècles, ces divins patriarches de la solitude, dit Dom Guéranger, où puisaient-ils la lumière et la chaleur qui était en eux et qu'ils ont laissées empreintes dans leurs écrits et dans leurs œuvres, si ce n'est dans ces longues heures de la psalmodie durant lesquelles la vérité simple et multiforme passait sans cesse devant les yeux de leur âme, la remplissant à grands flots de lumière et d'amour (170) ».*

Et maintenant revenons à notre Sainte, car nous avons le secret de sa vie et la clef de sa doctrine : Gertrude a vécu de la vie de ses pères; sa piété est celle des premiers chrétiens comme ses dons sont les leurs. Sa prière privée s'alimentait à la prière de l'Église, et c'est pourquoi il importe peu que ses révélations ne soient pas classées dans un ordre chronologique rigoureux. Avant d'étendre ses ailes, Gertrude s'est laissée porter par celles de sa mère la sainte Église et, grâce à ce vol puissant, elle s'est trouvée placée dès le début sur des sommets qu'atteignent difficilement les efforts personnels de l'esprit humain. Mais il convient d'écouter, à ce sujet, un auteur compétent :

« *Dans les grandes écoles de vie contemplative, on pensait que l'homme, pour se pénétrer des choses divines, devait s'en occuper constamment. Or la prière individuelle ou l'oraison mentale, quoique d'une dignité moindre, a sur la prière sociale cet avantage de pouvoir durer toujours, de pouvoir s'offrir à Dieu en tout temps, en tout lieu, dans la maladie comme dans la santé, la nuit comme le jour. Établir entre ces formes de la prière catholique un parallèle jaloux, les isoler l'une de l'autre dans une sorte de rivalité ne saurait avoir aucun avantage; et nous cherchons vainement comment elles pourraient se nuire ou s'exclure. Heureux qui les unit toutes deux dans un commun amour! Que l'une et l'autre demeurent à leur rang dans la pratique et dans l'estime des enfants de l'Église. Au palais d'un souverain, les formes solennelles, déterminées par le cérémonial des cours, sont indispensables pour rehausser la dignité royale, mais elles n'interdisent pas les effusions de l'amitié ou de la tendresse. Ainsi notre grand Roi, le **rex regum et Dominus dominantium** Roi des rois et Seigneur des seigneurs (L'Apocalypse chapitre 19, verset 16), en même temps qu'il a droit à toute la splendeur du service d'une cour souveraine, veut aussi lire dans le cœur des siens la tendresse dévouée, l'amour dans son épouse, la piété filiale dans ses enfants, l'affection fraternelle dans ceux qu'il honore du nom d'amis. Il veut voir dans le cœur du dernier de ses courtisans, non la*

(169) *Exercices de sainte Gertrude, Préface p. 20.*

(170) *Année liturgique. Préface générale.*

servilité qui se plie extérieurement aux emplois du palais, mais l'amour qui rehausse ces emplois et les fait accomplir avec un soin plein de recherches.

*Ainsi nous n'ignorons pas que la prière individuelle peut s'alimenter à une source privée; mais il n'en est pas moins vrai que la principale et la plus abondante source de la contemplation se trouvera toujours dans l'Office divin. Et comment en serait-il autrement, si nous en croyons l'Apôtre : « **Nam quid oremus, sicut oportet, nescimus; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus**; car nous ne savons même comment il faut faire pour prier dignement; mais c'est l'Esprit de Dieu qui prie en nous avec des gémissements ineffables (Romains chapitre 8, verset 26) ». Comment l'âme, préparée et formée par le divin Esprit, ne saurait-elle pas, mieux qu'une autre, converser avec Dieu dans l'intimité de son cœur, lorsque, revenue à sa solitude, elle emporte comme une abeille le suc de tant de fleurs? Comment ne connaîtrait-elle pas le vrai langage qu'elle doit tenir à Dieu lorsque, tout imprégnée du Verbe, elle est rendue à elle-même? La contemplation sous la forme la plus élevée n'est-elle pas simplement l'épanouissement des belles affirmations que nous offre la prière de l'Église? Lorsque l'âme emprunte son expression au langage humain, elle ne saurait trouver rien de plus exact pour traduire la vérité qu'elle a contemplée, que les formes de la prière liturgique qui se prêtent à la fois, et avec une égale souplesse, aux premiers bégaiements de l'âme qui cherche Dieu, comme aux effusions ravies de l'âme qui l'a trouvé.*

Il est donc superflu d'établir une opposition entre la prière liturgique déterminée par l'Église et la prière individuelle libre dans son allure et ses procédés. La première n'existe pas pleinement sans la seconde; la seconde emprunte ses forces à la première et s'appuie sur elle avec sécurité. L'Église ne mutile pas l'âme humaine, ni ne diminue ses aptitudes pour aller vers Dieu. Elle fixe et détermine les formes de la prière officielle, et laisse ensuite aux âmes la liberté de leurs effusions personnelles avec Dieu; elle n'exclut rien de ce qui peut ici-bas préparer l'union divine, et consent volontiers à trouver jusque dans le beau physique un précieux auxiliaire pour nous acheminer vers la source unique de toute beauté. Non sans doute que l'esprit de prière puisse ressembler jamais à l'émotion vague et simplement esthétique qui parfois saisit l'âme en face des beautés de la liturgie; ces impressions peuvent atteindre même les incroyants; mais nous voulons dire seulement que la sainte Église se sert de toutes les énergies naturelles qu'elle trouve dans l'âme pour l'élever vers Dieu.

Ainsi par un double courant qui consiste à faire l'oraison pour mieux célébrer l'office divin et à chercher dans l'office divin la source de l'oraison mentale, l'âme arrive sans secousse, sans bruit, presque sans effort, à la véritable contemplation. Ces deux formes de prière ne sauraient jamais être ni opposés ni séparés dans la pratique de ceux qui sont voués par état à la vie contemplative (171) ».

Sainte Gertrude est tout entière dans ces lignes. Le lecteur décidera si ses effusions personnelles avec Dieu ont été gênées par les formes liturgiques; il verra si, abeille diligente, elle n'a pas composé pour les générations suivantes un miel exquis dont la saveur ne saurait s'altérer, car les écrits de notre Sainte ont vraiment emprunté à la source de laquelle ils émanent le privilège de ne pas s'épuiser et de découvrir toujours au lecteur attentif quelque beauté nouvelle.

Il est impossible d'entreprendre ici une analyse des œuvres de sainte Gertrude pour montrer jusqu'à quel point ses révélations sont conformes à la tradition catholique; nous nous bornerons à quelques indications qui nous semblent n'avoir pas moins d'importance au sujet de la mission de notre sainte que de sa doctrine en elle-même.

La théologie catholique, dont la théologie mystique est une branche, vit depuis dix-neuf siècles des enseignements de l'apôtre saint Paul. C'est lui qui a élevé les générations chrétiennes, qui nourrit encore tous les enfants de l'Église lors même qu'ils ne s'en rendent pas compte. Comme l'Esprit Saint dont il est l'interprète, l'Apôtre se donne à tous et n'exige la reconnaissance de personne.

C'est à la lumière des épîtres de saint Paul que les œuvres de sainte Gertrude devraient être étudiées. Comme pour l'Apôtre, le centre de la religion de sainte Gertrude est notre Seigneur Jésus Christ Dieu et homme, le Verbe incarné par lequel toutes choses ont été faites : « **Unus Dominus Jesus Christus per quem omnia et nos per ipsum un seul Seigneur Jésus Christ par qui toutes choses sont, et nous par lui** (1 Corinthiens chapitre 8, verset 6). » Le Christ est le principe et la fin de tous ses actes; sa vie humble et cachée n'est que le commentaire du conseil donné par l'Apôtre aux Colossiens : « *Goûtez ce qui est en haut et non ce qui est sur la terre, car vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ* (Colossiens chapitre 3, versets 2-3) ». Plus que cela, sa vie est le Christ lui-même : « *Mihi vivere Christus est* (Philippiens chapitre 1, verset 21) ». et à tel point que la sainte peut faire sienne la sublime antithèse de l'Apôtre : « **Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus** Je vis, non plus moi, mais le Christ en moi (Galates chapitre 2, verset 20) ». Le Seigneur déclare à une âme sainte, l'assurant que celui qui désire jouir de sa présence le trouvera dans ce cœur où il habite avec délices. Il fait plus, et pour attester combien son épouse lui est unie, « *il daigne, dans une communication ineffable, condescendre jusqu'à échanger son cœur sacré avec celui de la vierge qui sent ainsi l'Époux divin vivre et aimer en elle (172) ».*

Chez la Sainte comme chez l'Apôtre, l'idée maîtresse, le fil conducteur peut-on dire, c'est Notre Seigneur Jésus Christ, auteur de la grâce; il est le Pontife suprême, le *Sacerdos in aeternum* chargé de donner à l'humanité les choses saintes de Dieu, et à Dieu les choses saintes de l'humanité : *Parce qu'il demeure éternellement, il possède un sacerdoce éternel, c'est pourquoi il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant afin d'intercéder pour nous* (Hébreux chapitre 7, verset 24 et 25) ».

Maintes fois Gertrude voit Notre Seigneur sous les traits de ce pontife, soit dans le ciel qui s'ouvre au regard de son intelligence, soit dans l'Église même où la vierge assiste au sacrifice. Toujours le Seigneur est pour elle le médiateur souverain, le Rédempteur *par le sang duquel nous sommes devenus proches de Dieu, nous qui en étions autrefois éloignés* (Éphésiens chapitre 2, verset 13). Là est la source de la confiance si remarquable qui semble le caractère distinctif de sainte Gertrude. Elle demande tout, elle attend tout, elle est tranquille et assurée, car elle sait que rien ne lui manquera; elle redit sous des formes multiples la parole à la fois si fière et si tendre de l'Apôtre : « **Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?** S'il n'a pas épargné son propre Fils; s'il l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui? (Romains chapitre 8, verset 32) ». Tout n'est-il pas commun dans une famille, et, d'une façon plus intime encore, le bien du corps entier n'est-il pas celui de chaque membre? Mais si Gertrude comprend les avantages de son appartenance au corps mystique du Christ, elle en connaît aussi les obligations. Tandis que Notre Seigneur ajoute aux actions de son épouse le mérite de sa vie et de ses œuvres très saintes, celle-ci *accomplit en elle ce qui manque à la Passion du Christ* (Colossiens chapitre 1, verset 24), non que le sacrifice souverain soit en lui-même incomplet, mais parce qu'il lui manque précisément la part qu'y doivent prendre les héritiers de la promesse. Enfin Gertrude sait que la plénitude de la loi est l'amour, que le précepte de la charité a deux objets et son cœur déborde sur tous ses frères : *elle pleure avec ceux qui pleurent et se réjouit avec ceux qui se réjouissent* (Romains chapitre 12, verset 15).

Ceci suffit pour que la mission de notre Sainte se dessine désormais clairement. En étudiant sa religion profonde, forte et affectueuse, il est impossible de n'y pas voir le contraste le plus frappant avec l'erreur sombre et froide qui devait prendre naissance deux siècles plus tard, dans les lieux mêmes où Gertrude avait vécu. La coïncidence est trop frappante pour n'avoir pas été relevée : « *En 1483, dit le continuateur de l'Année liturgique, Luther naissait à Eisleben et son imagination*

désordonnée posait les bases de l'odieuse système qui allait faire du Dieu très bon qu'avaient connu ses pères, l'auteur direct du mal et de la damnation, créant le pécheur pour le crime et les supplices éternels, à la seule fin de manifester son autocratie toute-puissante (173) ».

La meilleure réponse à cette hérésie, qui eut pour principe la négation des indulgences et pour terme celle de la grâce, n'était-elle pas la révélation des trésors d'amour et de miséricorde renfermés dans le Cœur sacré de Jésus Christ? Ce fut la réponse divine, et Dieu l'avait révélée aux vierges d'Helfta deux siècles avant que fût née l'erreur. Toutefois cette révélation resta longtemps dans le domaine privé. On aimerait à croire que Dieu attendit, pour la manifester, que le protestantisme eût produit ses effets, mais, hélas! On n'en a pas encore, même de nos jours, tiré les conséquences. Dieu attendit du moins l'époque fixée par les décrets de sa Sagesse, époque qu'il n'avait pas laissé ignorer à Gertrude. Un jour celle-ci demandait au disciple bien-aimé pourquoi les mystères dont il reçut la confiance lorsqu'il reposait, à la Cène, sur le Cœur de son Maître, étaient restés secrets. « *Ma mission, répondit saint Jean, fut d'écrire pour l'Église encore jeune un seul mot du Verbe incréé de Dieu le Père, mot qui pourrait suffire à tous les hommes jusqu'à la fin du monde sans que personne cependant le comprenne jamais dans sa plénitude. Mais le langage de ces bienheureux battements du Cœur du Seigneur est réservé pour les derniers temps, alors que le monde vieillit et refroidi dans l'amour divin devra se réchauffer à la révélation de ces mystères* (Livre 4^e, chapitre 4) ».

Il semble que ces derniers temps étaient arrivés lorsque Notre Seigneur intervint directement et que, par la bienheureuse Marguerite-Marie, avec le concours de la Compagnie de Jésus créée pour combattre la Réforme, il révéla au monde les mystères d'amour de son Cœur divin. L'enfer avait tout compris; aussi dans notre pays les Jansénistes, sorte de protestants mitigés, firent-ils rage contre ce qu'ils appelaient une indécente nouveauté.

Toutefois les saints de ces derniers siècles, par lesquels Notre Seigneur a voulu qu'un culte public, officiel, fût rendu à son Cœur sacré, n'en ont pas exposé les mystères avec l'insistance et la perfection qui se rencontrent dans les révélations de sainte Gertrude dont on ne doit pas séparer sainte Mechtilde. Gertrude semble constituée la prophétesse de l'amour divin pour les derniers temps. La conception profonde qu'elle eut du mystère du Cœur de l'Homme-Dieu surprendrait si on ne la considérait comme une preuve des plus convaincantes de la vérité de son inspiration. Elle fut choisie pour cette révélation, et ce qu'elle a dit dépasse tout ce que l'esprit de l'homme aurait pu concevoir. Tantôt le Cœur divin apparaît comme un trésor où sont renfermés toutes les richesses; tantôt c'est une lyre touchée par l'Esprit Saint et dont les sons mélodieux charment la très Sainte Trinité et toute la cour céleste. Puis c'est une source aux âmes qui militent sur la terre, et à la Jérusalem céleste des torrents de délices où s'enivrent les élus. C'est un encensoir d'or d'où s'élèvent les parfums d'autant de sortes d'encens qu'il y a de peuples pour lesquels le Seigneur est mort sur la croix. Une autre fois c'est un autel sur lequel les chrétiens déposent leurs offrandes, les élus leurs hommages, les Anges qui en reçoivent cependant des délices abondantes. La prière du Seigneur, le *Pater noster*, est le doux fruit de ce Cœur sacré, c'est en lui qu'elle a été élaborée. Le Cœur divin supplée à tout ce que nous avons négligé dans les hommages dus à Dieu, à la Sainte Vierge et aux Saints. Pour remplir toutes nos obligations, il se fait notre serviteur, notre gage; en lui seul nos œuvres revêtent la perfection et la noblesse qui les rendent agréables à Dieu; par lui seul passent toutes les grâces qui descendent sur la terre. Enfin, c'est le sanctuaire sacré qui s'ouvre aux âmes à leur départ de ce monde pour être, pendant toute l'éternité, le lieu de leurs repos plein de délices.

Au lendemain du siècle qui a vu les progrès et les développements du culte du Sacré Cœur; au début de celui que le Vicaire de Jésus Christ a voulu marquer par la solennelle consécration du genre humain à ce Cœur divin, il semble que peu de livres peuvent être plus utilement

recommandés aux fidèles que les *Révélation de sainte Gertrude*. Puissent-elles les initier plus pleinement aux secrets de l'amour incompréhensible qui a produit le mystère de l'Incarnation, afin qu'ils s'écrient dans toute la fierté de leur foi : « *Et nous aussi, nous avons appris quel amour de Dieu pour nous et nous y avons cru Et nos cognovimus et credidimus caritati quam habet Deus in nobis* (1 Jean, chapitre 4, verset 16). »

PRÉFACE 3

De l'édition des révélations de sainte Gertrude en langue vulgaire.

Les œuvres de sainte Gertrude furent écrites en latin, car la Sainte comprenait cette langue et s'en servait avec autant de facilité que de grâce. A son époque, les personnes instruites comme l'étaient les moniales d'Helfta n'auraient pas eu l'idée d'employer, pour traiter des sujets spirituels, une autre langue que celle de l'Église. Il y a en effet dans cette langue une sorte de mystère, de dignité voilée qui maintient les idées à une hauteur d'où le cœur docile entend cet avertissement : *Sursum corda!* (Levez vos cœurs!)

Le latin de sainte Gertrude a une allure assez spéciale; il lui est presque personnel. L'abondance des lumières, les faces multiples sous lesquelles la vérité se présentait à Gertrude auraient exigé le *calamum velociter scribentis* (un écrivain qui écrit rapidement) dont parle le Psalmiste. Les flots se précipitent dans l'âme de la sainte, mais les mille ruisseaux par lesquels ils s'épanchent au dehors demeurent trop étroits. Aussi l'expression se multiplie comme si elle se trouvait impuissante à dire exactement ce qu'elle veut; les tournures s'embrassent sous l'abondance des épithètes, des phrases conjonctives, des appositions qui cherchent à rendre l'expression adéquate à la pensée. Peut-être aussi la fécondité du génie germanique dans les expressions de sa langue, si vague à l'époque dont nous parlons, a-t-elle laissé plus d'un vestige dans les phrases latines. De cet ensemble il résulte une certaine difficulté pour un traducteur, surtout pour un traducteur français. Notre langue claire, sobre, logique, s'accommode assez mal d'une abondance parfois désordonnée, sans point d'arrêt, où les liaisons s'ajoutent indéfiniment aux liaisons. De plus, la clarté exige parfois qu'un mot latin, riche d'idées et dont nous ne possédons pas l'équivalent, soit traduit par toute une périphrase lorsque déjà, en rendant un mot par un mot, les phrases sont trop chargées.

Il a donc fallu pour être fidèle, non seulement aux paroles, mais à la signification du texte original, serrer celui-ci de très près, au risque de sacrifier l'élégance à l'exactitude. Le but d'une traduction des œuvres de sainte Gertrude n'est pas en effet d'enrichir la langue française, mais d'aider à la diffusion d'une doctrine que le Seigneur a déclarée expressément devoir être répandue partout. Pour les mêmes raisons nous avons cru devoir, malgré l'affectation apparente qui en résulte, garder l'équivalent du pronom *ista* sous lequel Gertrude est toujours désignée dans le texte latin; nous avons donc employé le terme *celle-ci* chaque fois que le sens ne permettait pas le simple pronom *elle*.

C'est précisément la substitution maladroite du nom de Gertrude en pronom *ista*, substitution dont Lansperg lui-même fut le premier auteur (Livre 5^e, chapitre 1), qui amena la confusion qui fit Arnold de Wion, et tant d'autres après lui, entre l'abbesse Gertrude de Hackeborn et notre Sainte. Enfin il a été nécessaire de garder certaines expressions que l'on aurait pu sacrifier qu'aux dépens de la couleur locale, ainsi le mot *convent* pour désigner la réunion des moniales agissant conventuellement.

Un mot encore : il est des âmes sincèrement pieuses qui s'effraieront peut-être des saintes familiarités de la créature avec son Créateur. A ces âmes s'adresse l'avertissement que Dieu donna à Moïse auprès du buisson ardent : « *Ote tes chaussures, car la terre* [256]

que tu foules est sainte (Exode chapitre 3, verset 5) ». Qu'elles se dépouillent des pensées et des jugements du monde qui sont en désaccord avec la Sagesse divine et la simplicité de l'Évangile; elles verront alors que sainte Gertrude nous découvre les sentiments intimes du Cœur de Notre Seigneur, elle ne dit rien cependant qui ne nous soit déjà révélé par les Livres saints. Son témoignage fait suite, quoique dans un ordre différent, au témoignage évangélique, et nous redit sous une autre forme que Celui qui a aimé les siens les aima jusqu'à la fin.

LIVRE 1

PROLOGUE.

851. L'Esprit consolateur, distributeur de tous les biens, « **qui souffle où il veut** » (Jean chapitre 3, verset 8), comme il veut et quand il veut, tient ordinairement cachés les secrets de son amour, mais parfois cependant il veut les manifester au dehors pour le bien des âmes. Nous en trouverons un exemple dans cette servante de Dieu. Bien que la divine Bonté n'ait cessé de se répandre en elle, c'est par intervalles seulement qu'elle lui ordonna de publier les merveilles de sa tendresse. Ce livre a donc été écrit à diverses époques. La première partie a été rédigée huit ans après le commencement des faveurs divines, la seconde n'a été achevée qu'environ vingt ans plus tard, et le Seigneur daigna accepter chacune de ces parties (174). En effet, quand la première eut été écrite, celle-ci la présenta avec humilité et dévotion au Seigneur, qui dans son extrême Bonté lui fit cette réponse :

[J521] « **Personne n'a le pouvoir d'éloigner de moi le mémorial de l'abondance de ma divine suavité.** » Par cette parole elle comprit que le Seigneur voulait donner pour titre à ce livre : **Mémorial de l'abondance de ma divine suavité.** Le Seigneur ajouta : **[J522]** « **Si quelqu'un cherche dans ces pages les biens spirituels de son âme, je l'attirerai tout près de moi, je prendrai part à sa lecture, paraissant tenir ce livre dans mes mains. Lorsque deux personnes lisent ensemble dans le même livre, l'une semble respirer le souffle de l'autre. De même j'aspirerai le souffle des désirs de cette âme et ils viendront émouvoir en sa faveur les entrailles de ma miséricorde; de mon côté, je lui ferai respirer le souffle de ma divinité, et elle sera toute renouvelée intérieurement.** » Le Seigneur dit encore: **[J523]** « **Celui qui dans une pareille intention transcrit les paroles de ce livre, recevra à chaque trait qui s'y trouve les flèches d'amour lancées vers lui par la douceur infinie de mon Cœur sacré, et son âme éprouvera les plus ineffables délices.** »

852. Pendant qu'on rédigeait la seconde partie, elle exhala une nuit ses tendres plaintes au Seigneur. Il la consola avec sa bonté ordinaire et dit, entre autres choses : **[J524]** « **Je t'ai donnée pour être la lumière des nations, et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la terre** (Isaïe chapitre 49, verset 6) ». Elle comprit qu'il parlait de ce livre à peine commencé et s'écria : « *Et comment, ô Dieu, quelqu'un*

(174) La première partie est le second livre de ce travail, le seul qui fut écrit par sainte Gertrude elle-même. La deuxième partie comprend les livres 3, 4 et 5, qui furent seulement dictés par Gertrude. Nous avons parlé dans la préface de l'époque où chaque partie fut composée. (Note de l'édition latine.)

pourrait-il recevoir par ce petit livre la lumière de votre connaissance, puisque je ne veux pas que cette rédaction soit continuée ni que les pages déjà écrites soient jamais connues ? » Le Seigneur répondit : **[J525]** « **Quand je choisis Jérémie pour mon prophète, il se trouvait incapable de parler ou d'agir avec la discrétion convenable, cependant j'ai repris les peuples et les rois par les paroles de sa bouche. De même, ceux que j'ai résolu d'amener par ton moyen à la lumière de la connaissance et de la vérité ne sauraient être frustrés de ce secours, car personne ne peut mettre obstacle à la prédestination éternelle ; ceux que j'ai prédestinés, je les appellerai, et ceux que j'aurai appelés, je les justifierai en la manière qui me plaira.** »

853. Une autre fois, comme dans la prière elle faisait tous ses efforts pour obtenir du Seigneur la permission d'interrompre la rédaction de ce livre, parce que l'ordre de ses supérieurs lui semblait moins pressant, le Seigneur lui répondit avec bonté : **[J526]** « **Ne sais-tu pas que l'ordre de ma volonté surpasse toute autre obéissance ? Puisque je désire voir ce livre écrit, pourquoi te troubler? C'est moi qui stimule celle qui le compose; je l'aiderai fidèlement et je garderai intact ce qui est mon bien.** » Elle conforma alors sa volonté au bon plaisir de Dieu et lui dit : « *Très aimé Seigneur, quel titre voulez-vous donner à ce livre ?* » Le Seigneur répondit : **[J527]** « **Ce livre, qui est mien, s'appellera LE HERAUT DE L'AMOUR DIVIN, parce qu'il donnera un certain avant goût de mon surabondant Amour.** » Remplie d'admiration, elle dit encore : « *Puisque ceux qui sont envoyés comme ambassadeurs ou hérauts jouissent d'une grande autorité, quelle autorité daignerez-vous accorder à ce livre ?* » Le Seigneur répondit : **[J528]** « **Par la vertu de ma Divinité, celui qui pour ma gloire lira ce livre avec une foi droite, une humble dévotion, une amoureuse reconnaissance et pour y trouver le bien de son âme obtiendra la rémission de ses péchés véniels, la grâce des consolations spirituelles, et de plus une disposition à recevoir un accroissement des biens célestes.** »

854. Elle vit ensuite que la volonté de Dieu était que l'on joignit, pour en faire un seul livre, les deux parties de ce travail, et par de ferventes prières elle lui demanda comment ces deux parties, auxquelles il avait donné un titre différent, pourraient être réunies. Le Seigneur répondit: **[J529]** « **Comme souvent un père et une mère sont plus considérés à cause des charmes de leur enfant de même j'ai voulu que ce livre fut composé de deux parties et qu'il indiquât par son titre même le caractère de cette double origine, à savoir : LE HÉRAUT DU MÉMORIAL DE L'ABONDANCE DE MON DIVIN AMOUR parce que, tout en faisant connaître mon amour, il perpétuera la mémoire de mes élus.** »

855. Il est très évident par les récits de ce livre, que celle-ci fut toujours favorisée de la divine présence; cependant on rencontrera parfois ces expressions : « *Le Seigneur lui apparut* », ou encore: « *se tint près d'elle* ». En effet bien que, par un privilège spécial il lui fût presque toujours présent il se montra quelquefois à elle sous des images plus sensibles, lorsqu'il y avait un motif ou une occasion d'instruire par là d'autres âmes, à la faiblesse desquelles Dieu voulait condescendre. Aussi dans les manifestations diverses que nous allons décrire, verra-t-on que Dieu aime tous les hommes et cherche le salut de tous, même en ne visitant qu'une seule âme. C'était aux jours de férie comme aux jours de fête que le Seigneur lui faisait sans interruption toutes ces grâces, se révélant à elle tantôt par des images sensibles, tantôt par les plus pures illuminations de l'entendement. Néanmoins il a voulu que dans ce livre on parlât à l'intelligence naturelle par des images sensibles, pour que tout lecteur puisse comprendre.

856. Le tout a été divisé en cinq livres : -le *premier* contient l'éloge de la personne qui fut le sujet de ces faveurs, et les témoignages des grâces qu'elle reçut. -Dans le second se trouvent consignées, et la manière dont elle reçut ces faveurs, et les actions de grâces qu'elle en rendit, le tout écrit de sa propre main à l'instigation de l'Esprit de Dieu. -Dans le *troisième* sont exposés quelques-uns des bienfaits qui lui furent accordés. -Le *quatrième* raconte les visites par lesquelles la divine Bonté daigna la consoler en certaines fêtes. -Dans le *cinquième* sont relatées les révélations que le Seigneur daigna lui faire sur les mérites de plusieurs défunts. On y ajoute les consolations dont le Seigneur, voulut bien prévenir ses derniers moments. Mais tenons compte de cette recommandation d'Hugues de Saint-Victor : « *Toute vérité que ne confirme pas l'autorité des Écritures m'est suspecte.* » A quoi il ajoute: «*Une révélation, si vraisemblable qu'elle paraisse, ne sera pas acceptée qu'elle n'ait le témoignage de Moïse et d'Elie, c'est-à-dire l'autorité des Écritures.* » C'est pourquoi j'ai annoté à la marge les textes que mon génie simple et inexpérimenté a pu se rappeler sur le moment, dans l'espérance qu'un autre plus habile et plus exercé pourra encore alléguer d'autres témoignages plus autorisés et plus convenables.

CHAPITRE 1.

303. RECOMMANDATION DE LA PERSONNE.

857. « *O Profondeur des richesses et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables!* (Romains chapitre 11, verset 33) » C'est ainsi que par des chemins divers, mystérieux et admirables, Dieu appelle ceux qu'il a prédestinés. Après les avoir appelés, il les justifie et les comble des effets de sa grâce, comme s'il accomplissait en ceci toute justice envers des âmes qu'il jugerait dignes de partager ses richesses et ses délices. C'est ce qui apparaît dans cette élue : semblable à un lis éclatant de blancheur, elle avait été placée par Dieu dans les parterres odorants du jardin de l'Église, c'est-à-dire dans l'assemblée des âmes justes, lorsque, petite enfant âgée de cinq ans (175), il la retira des agitations du monde, pour l'introduire dans la demeure nuptiale de la sainte Religion. En cette âme, Dieu joignit à la candeur de l'innocence l'éclat et la fraîcheur des plus belles fleurs, de sorte qu'elle charmait non seulement tous les yeux, mais qu'elle attirait à elle tous les cœurs. Dans un âge aussi tendre, elle laissait voir déjà la maturité d'un vieillard, se montrait pleine de savoir et d'éloquence, et son intelligence se portait si facilement à toutes choses que ceux qui l'entendaient en demeuraient ravis. Lorsque'elle fut admise à l'école, la vivacité de son esprit et la finesse de son intelligence lui firent dépasser promptement les enfants de son âge en toutes sortes de sciences. C'est ainsi que, gardant la pureté de son cœur pendant les années de l'enfance et de l'adolescence, se livrant avec ardeur à l'étude des arts libéraux elle fut préservée par le Père des miséricordes de toutes les frivolités qui entraînent si souvent la jeunesse. Louanges et actions de grâces en soient rendues à jamais à ce Dieu tout-puissant !

858. Vint enfin le moment où Celui qui l'avait choisie dès le sein de sa mère, et l'avait introduite, à peine sevrée, au festin de la vie monastique, voulut encore, par sa grâce, l'amener des choses extérieures à la contemplation intérieure, des occupations terrestres au soin des choses célestes. C'est ce qu'il obtint par une révélation que nous raconterons plus loin (176). Celle-ci comprit alors qu'elle était restée loin de Dieu dans une région de dissemblance (177) lorsque, s'appliquant jusqu'à

(175) L'entrée de Gertrude au monastère de Helfta eut lieu en 1261, lorsque Gertrude de Hackeborn en était abbesse depuis déjà dix ans et que sainte Mechtilde (de Hackeborn), sœur de l'abbesse, était dans le monastère depuis l'année 1248. (Note de la première édition.)

(176) Voir Tome 1, Livre 2e, chapitre 1.

(177) Nous traduisons mot à mot cette expression : *in regione dissimilitudinis*, par-ce qu'elle est tirée des Confessions de saint Augustin, Livre 7, chapitre 10.

ce jour aux études libérales, elle avait négligé de porter ses regards vers la lumière de la science spirituelle, et, par un attachement trop vif aux charmes de la sagesse humaine, elle s'était privée du goût très suave de la véritable Sagesse. Elle tint aussitôt pour viles et méprisables les études qui l'avaient captivée jusqu'alors, et ce fut à bon droit, puisque le Seigneur l'avait introduite en ce lieu de l'allégresse et de la joie, sur cette montagne de Sion qui n'est autre que, la contemplation de lui-même. Là, il l'avait dépouillée du vieil homme et de ses actes pour la revêtir de l'homme nouveau qui est créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité.

859. C'est ainsi que de grammairienne elle devint théologienne, relisant sans cesse les pages divines qu'elle pouvait se procurer, et remplissant son cœur des plus utiles et des plus douces sentences de la sainte Écriture. Aussi avait-elle toujours à sa disposition la Parole de Dieu afin de satisfaire ceux qui venaient la consulter et de réfuter toute idée fautive par des témoignages de la sainte Écriture employés si à propos, qu'on n'y trouvait rien à objecter. Elle ne pouvait se rassasier de l'admirable douceur qu'elle trouvait dans la divine contemplation et dans l'étude des saintes Lettres: ces pages sacrées étaient pour sa bouche un rayon de miel, pour son oreille une douce harmonie, pour son cœur une jubilation spirituelle. Semblable à la colombe qui recueille des grains de froment, elle écrivit plusieurs livres remplis de suavité où sont compilées les paroles des saints. Son but était de rendre clairs et lumineux certains passages qui semblent obscurs aux intelligences moins ouvertes. Elle composa aussi des prières plus douces que le rayon de miel, et des *Exercices spirituels* (178) très propres à édifier. Ils étaient écrits dans un langage si correct, que les maîtres, loin de trouver rien à reprendre dans sa doctrine, goûtèrent, au contraire ces oeuvres d'un génie facile, toutes parsemées ou plutôt parfumées des paroles de la sainte Écriture, ce que ne peuvent manquer d'apprécier les théologiens et les âmes pieuses. Il est donc évident que ces travaux ne sont pas le produit de l'esprit humain, mais le fruit de la grâce spirituelle dont elle était douée. Cependant, comme en ce qui vient d'être dit on pourrait trouver matière à des louanges purement humaines, nous ajouterons ici ce qui mérite vraiment d'être exalté ; la sainte Écriture ne nous dit-elle pas : « *La grâce est trompeuse et la beauté est vaine: la femme qui craint le Seigneur sera seule louée ?* (Proverbes chapitre 31, verset 30) »

860. Elle était donc une très forte colonne de la Religion, un défenseur si zélé de la justice et de la vérité, qu'il est permis de lui appliquer ce qui est dit du grand prêtre Simon au même livre de la Sagesse: « *Il a soutenu la maison durant sa vie, c'est-à-dire elle a soutenu la Religion; et il a durant ses jours affermi le temple* (Ecclésiastique chapitre 50, verset 1) », en ce sens que par ses exemples et ses avis elle a affermi le temple spirituel de la dévotion et a excité dans les âmes une ferveur plus grande. Nous pourrions dire aussi qu'en ses jours les puits ont épanché leurs eaux (*ibid* veut dire au même chapitre, verset 3), parce que nul en nos temps n'a répandu avec plus de profusion les flots d'une salutaire doctrine.

861. Elle avait une parole douce et pénétrante, un langage si éloquent, si persuasif, si efficace et si rempli de grâce, que plusieurs affirmèrent entendre l'Esprit de Dieu parler par sa bouche, tant leurs cœurs avaient été attendris et leurs volontés transformées. En effet, « *la parole vivante et efficace, qui est plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants et atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit* (Hébreux chapitre 4, verset 12) », habitait en elle et opérait ces merveilles. Aux uns elle inspirait le repentir qui les conduisait au salut, d'autres recevaient la lumière qui leur faisait connaître Dieu en même temps que leur propre misère, beaucoup trouvaient auprès d'elle soulagement et consolation, chez d'autres enfin elle allumait un plus ardent amour de Dieu. Plusieurs personnes du dehors qui n'avaient pu jouir qu'une seule fois de ses entretiens assuraient en avoir reçu une grande consolation. Bien qu'elle possédât largement les dons qui plaisent au monde, il ne faudrait pas en conclure que ce qui fait l'objet de ce livre ait été le produit de son génie, de la vivacité de son

(178) Ces *Exercices* ont été traduits par Dom Guéranger.

imagination et de son esprit, ou encore le résultat de sa facilité d'élocution. A Dieu ne plaise ! Il faut croire fermement et sans hésiter que tout découlait de cette fontaine sacrée de la divine Sagesse, répandue en son âme par un don gratuit de « *l'Esprit Saint qui souffle où il veut* (Jean chapitre 3, verset 8) », quand il veut, à qui il veut et ce qu'il veut, selon la convenance du temps, du lieu et de la personne.

862. Mais comme les choses visibles et invisibles ne peuvent être comprises de l'entendement humain que par les images visibles et corporelles, il est nécessaire de les recouvrir de formes sensibles. C'est ce que Maître Hugues démontre parfaitement dans son **Discours de l'Homme intérieur**, chapitre 16: « *Les divines Écritures, dit-il, pour aider notre contemplation et condescendre à la faiblesse humaine, décrivent les choses invisibles sous la forme de choses visibles, et impriment ainsi dans notre esprit les notions spirituelles par des images dont la beauté excite nos désirs. C'est ainsi qu'elles parlent tantôt d'une terre où coulent le lait et le miel, tantôt de fleurs et de parfums ; d'autres fois elles expriment l'harmonie des joies du ciel par les chants des hommes et les concerts des oiseaux. Lisez l'Apocalypse de saint Jean, et vous trouverez une Jérusalem céleste ornée d'or, d'argent, de perles et de quantité d'autres pierres précieuses. Or nous savons qu'il n'y a rien de semblable au ciel, où rien cependant ne manque. Mais si aucune de ces choses ne s'y trouve matériellement, elles y sont toutes cependant dans leur « substance spirituelle ».* (Hugues de Saint-Victor.)

CHAPITRE 2.

304. TÉMOIGNAGES DE LA GRÂCE.

863. Que tout ce que le ciel enferme dans son enceinte, la terre en ses confins et l'abîme dans ses profondeurs, rende grâce au Seigneur Dieu qui répand sur nous les vrais biens ! Que tous lui chantent cette louange éternelle, immense et immuable qui procède de l'amour incréé, et ne trouve sa plénitude qu'en cet amour même ! Qu'il soit glorifié pour avoir conduit les flots de sa tendresse dans cette vallée de la fragilité humaine, et pour avoir daigné jeter ses regards sur cette âme qui l'attirait entre toutes par les faveurs dont lui-même l'avait comblée ! Puisqu'il est dit dans l'Écriture que « *deux ou trois témoins suffisent pour établir solidement toute assertion* (2 Corinthiens chapitre 13, verset 1) », et que nous avons plusieurs témoins, il n'est pas douteux que le Seigneur ait choisi tout spécialement cette âme, afin de manifester par elle les secrets de son amour.

864. Le premier et principal témoin est Dieu lui-même, qui se plut souvent à réaliser les choses que celle-ci avait prédites, à dévoiler ce qu'elle avait appris dans le secret, à manifester l'effet de ses prières, à délivrer de la tentation ceux qui, avec un cœur contrit et humilié, avaient prié Dieu par son entremise. Parmi beaucoup de faits, nous en citerons quelques-uns : au temps où mourut Rodolphe, roi des Romains (**179**), comme elle pria avec le convent pour l'élection de son successeur ; le jour et, à ce qu'on croit, à l'heure même où cette élection avait lieu dans une autre contrée, celle-ci en apprit le résultat à la Mère du monastère. Elle ajouta que ce roi, nouvellement élu, périrait de la main de son successeur, et l'événement vint dans la suite confirmer cette prédiction.

865. Une autre fois, un homme mal intentionné (**180**) menaçait notre abbaye. Le péril était imminent et semblait inévitable, lorsque celle-ci, après avoir prié Dieu, annonça à la Mère du monastère que tout danger avait disparu. En effet, le procureur de la cour venait dire que cet homme

(179) Rodolphe mourut le 15 juillet 1291. Son successeur, Adolphe de Nassau, fut élu à Francfort le 5 ou 7 mai 1292. Mais il fut tué le 2 juillet 1298 dans le combat de Goelheim près de Worms de la main de son compétiteur à l'empire Albert d'Autriche, ainsi que Gertrude l'avait prédit au jour de l'élection. L'abbesse du monastère à qui Gertrude révéla ce fait était Sophie de Mansfeld, qui avait reçu le gouvernement d'Helfta l'année précédente après la mort de l'abbesse Gertrude, dont il est parlé au chapitre 1 du cinquième livre de cet ouvrage. (*Note de l'édition latine.*)

(180) Voir Tome 1, Livre 3, chapitre 48.

[261]

avait été condamné par sentence des juges, comme celle-ci l'avait appris secrètement par révélation divine. C'est pourquoi l'abbesse et les personnes qui eurent connaissance de ce fait rendirent grâce à Dieu avec de grands sentiments de joie.

866. Une personne troublée depuis longtemps par la tentation fut avertie pendant son sommeil de se recommander aux prières de celle-ci. Après avoir suivi dévotement ce conseil, elle eut la joie de se sentir délivrée.

867. J'ai encore trouvé un fait digne d'être rapporté : une personne devait communier, lorsqu'elle fut assaillie pendant la Messe de pensées mauvaises, à la suite d'une funeste occasion qui s'était présentée peu de jours auparavant. La tentation devint si forte, qu'il lui semblait être près de succomber, et elle s'en affligeait outre mesure, jugeant ne pouvoir s'approcher de la Communion avec l'esprit ainsi occupé. Elle fut alors poussée, comme on peut le croire, par une inspiration divine, et saisit à la dérobée un misérable lambeau d'étoffe que celle-ci avait arraché de sa chaussure usée. Après l'avoir posé sur son cœur avec confiance, elle demanda au Seigneur que, par cet amour avec lequel il avait purifié le cœur de sa bien-aimée de toute affection humaine, pour le remplir de dons célestes et en faire le temple où seul il voulait habiter, il daignât aussi, en vue des mérites de celle-ci, la délivrer miséricordieusement de cette tentation. Chose admirable et digne d'être crue avec respect: à peine eut-elle posé le lambeau d'étoffe sur son cœur, que toute tentation charnelle et humaine disparut, et jamais dans la suite elle n'éprouva plus rien de semblable.

868. Que personne ne juge difficile d'ajouter foi à cette merveille, puisque le Seigneur dit lui-même dans l'Évangile : « *Qui credit in me, opera quae ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* Celui qui croit en moi fera aussi les oeuvres que je fais, et il en fera de plus grandes (Jean chapitre 14, verset 12). » Car l'Homme-Dieu, qui daigna guérir l'hémorroïsse par l'attouchement de la frange de son vêtement, a pu également, dans sa bonté, et par les mérites de cette Éluë, délivrer du péril de la tentation une âme pour l'amour de laquelle il a voulu mourir.

869. Ces faits suffiront pour établir le premier témoignage, bien qu'il nous soit facile d'en ajouter encore d'innombrables.

CHAPITRE 3.

305. SECOND TÉMOIGNAGE.

870. Un second témoignage très véridique est la conformité du jugement que portèrent plusieurs personnes remplies de prudence. Elles affirmèrent unanimement que tout ce que la révélation divine leur avait appris de celle-ci, soit qu'elles demandassent à Dieu la correction de ses défauts ou son avancement, était toujours que le Seigneur avait élu spécialement cette âme, et l'avait ornée de grâces vraiment extraordinaires. Comme elle était appuyée sur le solide fondement de l'humilité et se trouvait grandement indigne des dons du Seigneur, on la voyait parfois consulter d'autres personnes qu'elle estimait bien plus favorisées, afin de connaître si tout ce qui se passait dans son âme était réellement l'œuvre de Dieu. Après examen, ces personnes affirmèrent que le Seigneur se plaisait à l'exalter, non seulement par les grâces dont elle leur avait parlé, mais par des faveurs plus sublimes encore.

871. Une personne ayant une grande expérience des révélations divines vint de bien loin vers notre monastère (**181**), attirée par sa bonne renommée. Comme elle n'avait chez nous aucune relation, elle demanda instamment au Seigneur de la mettre en rapport avec une personne qui pourrait aider au progrès de son âme. Le Seigneur répondit : **[J530]** « *Celle qui prendra place en ce lieu près de toi est vraiment mon Épouse très fidèle et choisie entre toutes.* » Par une merveilleuse rencontre, celle-ci vint s'asseoir auprès d'elle, mais son humilité cacha si bien, durant leur entretien, les dons merveilleux qui ornaient son âme, que la visiteuse, se croyant déçue,

(181) Peut-être la Sœur Mechtilde qui vint quelquefois de Magdebourg au monastère d'Helfta. Il ne faut pas la confondre avec sainte Mechtilde. (*Note de l'édition latine.*)

[262]

se plaignit au Seigneur avec regrets et gémissements. Dieu lui affirma que celle-là était bien la très fidèle Épouse qu'il lui avait annoncée. Cette personne eut ensuite un entretien avec dame M., notre chantre, de bienheureuse mémoire (182), et fut charmée de ses discours tout remplis de la douceur du divin Esprit. Aussi demanda-t-elle au Seigneur pourquoi il exaltait la première par-dessus toutes les autres et semblait ne pas remarquer la seconde. Le Seigneur répondit : **[J531]** *« J'opère de grandes choses en celle-ci, mais celles que j'opère et que j'opérerai encore en celle-là sont bien plus grandes. »*

872. Pendant qu'une autre personne priait pour celle-ci et remarquait avec admiration la très délicate affection du Seigneur pour sa Bien-Aimée, elle dit : « O Dieu qui êtes tout amour, que voyez-vous dans cette âme pour que vous l'exaltiez si fort en vous-même, et que vous incliniez si doucement votre Cœur vers elle ? » Le Seigneur répondit : **[J532]** *« Un amour tout gratuit m'attire vers elle, et c'est ce même amour qui, par un don spécial, a disposé et conservé maintenant en son âme cinq vertus dans lesquelles je trouve mes délices : -une vraie pureté par l'influence continue de ma grâce, -une vraie humilité par l'abondance de mes dons, car plus j'opère de grandes choses en elle, plus elle s'abîme dans les profondeurs de sa bassesse par la connaissance de sa propre fragilité, -une vraie bonté qui l'excite à désirer le salut de tous les hommes, -une vraie fidélité par laquelle tous ses biens me sont offerts pour le salut du monde, -enfin une vraie charité qui la porte à m'aimer avec ferveur de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et le prochain comme elle-même (Luc chapitre 10, verset 27) à cause de moi. »* Le Seigneur, après avoir dit ces paroles, montra à cette personne le splendide joyau qui ornait sa poitrine sacrée. Ce joyau avait trois feuilles, comme un trèfle, et était d'un travail merveilleux. Le Seigneur ajouta : **[J533]** *« Je porterai toujours ce joyau en l'honneur de mon Épouse, et par les trois feuilles il apparaîtra clairement à toute la cour céleste : - par la première, qu'elle est vraiment proxima mea (Cantique) : en effet, nul homme vivant n'est plus proche de moi que cette Épouse bien-aimée ; -par la seconde, qu'il n'y a sur la terre aucune créature vers laquelle je m'incline avec autant de délices. - Enfin par l'éclat de la troisième, il sera montré que personne au monde ne l'égale en fidélité, car, après avoir profité de mes dons, elle m'en renvoie toujours la louange et la gloire. »* Le Seigneur dit encore : **[J534]** *« Tu ne me trouveras demeurant nulle part sur la terre aussi volontiers qu'au Sacrement de l'autel, et par conséquent dans le cœur et l'âme de cette Amante en laquelle j'ai placé, d'une manière admirable, toutes les complaisances de mon Cœur. »*

873. Un jour elle s'était recommandée aux prières d'une personne qui, pendant son oraison, reçut du Seigneur cette réponse : **[J535]** *« Je suis tout à elle, et je me livre avec délices aux embrassements de son amour. L'amour de ma Divinité l'unit inséparablement à moi, comme l'action du feu unit l'or à l'argent pour en former un métal précieux. »* Et l'entretien continuant, cette personne dit encore : « O très aimé Seigneur, que faites-vous avec elle ? » Il répondit : **[J536]** *« Son cœur bat continuellement à l'unisson avec les battements de mon amour, ce qui me procure une joie sans égale. Cependant je contiens en moi-même jusqu'à l'heure de sa mort la force des battements de mon cœur : à ce moment elle éprouvera par leurs moyens trois effets puissants : le premier sera la gloire à*

(182) Sainte Mechtilde, dont les révélations furent écrites par sainte Gertrude dans le *Livre de la Grâce spéciale*. (Note de l'édition latine.)

laquelle Dieu le Père la conviera, le second la joie que j'aurai à la recevoir, et le troisième, l'amour dans lequel l'Esprit Saint nous unira (183). »

874. La même personne, priant encore une autre fois pour celle-ci, reçut cette réponse : **[J537]** *« Elle est pour moi une colombe sans fiel, parce qu'elle chasse de son âme tout péché. Elle est ce lis que je me plais à porter en main, parce que mon bonheur suprême consiste à prendre mes délices dans une âme chaste et pure. Elle est une rose parfumée par sa patience et son assiduité à me rendre grâces dans les adversités. Elle est la fleur printanière sur laquelle mon regard se repose avec complaisance, parce que je vois dans son âme le zèle et l'ardeur nécessaires pour acquérir les vertus et arriver à une complète perfection. Elle est un son mélodieux qui résonne doucement dans mon diadème, car en ce diadème toutes les souffrances qu'elle endure se trouvent suspendues comme autant de clochettes d'or qui réjouissent les habitants du Ciel. »*

875. Elle faisait un jour devant le convent la lecture prescrite avant le jeûne, et arrivée à ces paroles : « qu'il faut aimer le Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces (Luc chapitre 10 verset 27) », elle articula avec une telle insistance, qu'une des Sœurs en fut profondément émue et dit au Seigneur : « Ah! mon Dieu! que cette âme doit vous aimer, elle qui nous parle de l'amour d'une manière si

expressive ! » Le Seigneur répondit : **[J538]** *« Dès son enfance je l'ai portée et élevée dans mes bras, la conservant immaculée jusqu'à l'heure où, de sa libre volonté, elle s'est unie à moi ; alors je me suis donné tout entier à elle avec ma vertu divine, me livrant à mon tour à ses embrassements. L'ardeur de son amour liquéfie en quelque sorte l'intime de mon être, et comme la graisse se fond sous l'action du feu, de même la douceur de mon divin Cœur fondue par le feu de son amour, tombe goutte à goutte et perpétuellement dans son âme. »* Le Seigneur ajouta : **[J539]** *« Mon âme se complait tellement en elle que souvent, lorsque les hommes m'offensent, je viens chercher dans son cœur un doux repos, en permettant qu'elle endure quelque souffrance de corps ou d'esprit. Elle les reçoit avec tant de gratitude et les supporte avec tant de patience et d'humilité en s'unissant aux douleurs de ma Passion, qu'aussitôt apaisé par son amour, je pardonne à d'innombrables pécheurs. »*

876. Comme une personne priait Dieu pour la conversion des défauts de celle-ci, ainsi qu'elle le lui avait demandé, elle reçut cette réponse : **[J540]** *« Ce que mon Élué prend pour des défauts, sont plutôt des occasions de grand progrès pour son âme, car, par suite de la fragilité humaine, elle pourrait à peine se garantir du souffle pernicieux de la vaine gloire, si ma grâce, qui opère en elle avec tant d'abondance, n'était dérobée sous ces apparences défectueuses. De même qu'un champ couvert d'engrais n'en devient que plus fertile, ainsi elle retirera, de la connaissance de ses misères, des fruits de grâce beaucoup plus savoureux. »* Et le Seigneur ajouta : **[J541]** *« Pour chacun de ses défauts, je l'ai enrichie d'un don qui les rachète pleinement à mes yeux. Mais avec le temps je les changerai complètement en vertus, et son âme brillera alors comme une lumière éclatante. »* Ces traits suffisent pour établir le second témoignage ; nous en ajouterons d'autres dans la suite.

(183) Voir le *Héraut de l'Amour divin*, Tome 1, Livre 3e, chapitres 51, 52 et Tome 2, Livre 4e, chapitre 4 et au *Livre de la Grâce spéciale*, Livre 1, chapitre 5, et Livre 5, chapitre 32.

CHAPITRE 4.

306. DU TROISIEME TÉMOIGNAGE.

877. Un troisième et irrécusable témoignage sera sa vie elle-même, pendant laquelle nous l'avons vue rechercher uniquement la gloire de Dieu. Non seulement elle la recherchait, mais elle la poursuivait avec ardeur; jusqu'à lui sacrifier son honneur, sa vie, et en quelque sorte son âme. On croit facilement à un tel témoignage, suivant ce que dit le Seigneur dans l'Évangile de saint Jean : « *Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique, et il n'y a pas d'injustice en lui* (Jean chapitre 7, verset 18). » Âme vraiment heureuse dont la vie trouve son approbation dans la vérité de l'Évangile ! On peut aussi lui appliquer ces paroles de la Sagesse : « *Le juste a la hardiesse d'un lion* (Proverbes chapitre 28, verset 1). » En effet, l'amour de la gloire divine lui fit soutenir avec tant de constance les droits de la justice et de la vérité, qu'elle méprisait les peines et les contrariétés pour ne songer qu'à la gloire de son Seigneur.

878. Elle travaillait assidûment à recueillir et à écrire tout ce qu'elle croyait pouvoir être utile aux autres, afin de procurer l'honneur de Dieu et le salut des âmes, sans jamais attendre les remerciements des hommes. Elle communiquait ses écrits aux personnes qui devaient en profiter le plus, et si elle apprenait que des livres de la sainte Écriture manquaient en certains lieux, elle en procurait aussi largement que possible, afin de gagner tous les hommes à Jésus Christ.

879. Prendre sur son sommeil et son repos, différer ses repas, négliger ce qui regardait sa commodité personnelle, tout cela était pour elle plutôt une joie qu'un labeur. Bien plus, il lui arriva souvent d'interrompre sa douce contemplation lorsqu'il fallait secourir une personne éprouvée par la tentation, consoler les affligés ou remplir quelque office de charité. Comme le fer plongé dans le feu devient feu lui-même, ainsi cette âme embrasée par le divin Autour était devenue toute charité et n'aspirait qu'au salut des hommes.

880. Bien qu'à notre connaissance aucune âme sur la terre à cette époque n'ait eu avec le Dieu de Majesté des entretiens aussi élevés et aussi fréquents, son humilité cependant n'en devenait que plus profonde. Aussi avait-elle coutume de dire que les faveurs dont l'excessive bonté de Dieu enrichissait son indignité lui semblaient des trésors cachés sous le fumier lorsqu'elle les retenait et en jouissait seule, mais, aussitôt qu'elle les révélait au prochain, ces faveurs devenaient des pierres précieuses enchâssées dans l'or pur. Elle croyait en effet que les autres, en raison de la pureté et sainteté de leur vie, rendaient plus de gloire à Dieu par une seule pensée, qu'elle-même par la donation de tout son être, à cause de sa vie indigne et de ses négligences. C'est la seule raison qui l'engagea à découvrir parfois les faveurs qu'elle recevait de Dieu : s'en jugeant si indigne, elle ne pouvait croire qu'elles lui eussent été données pour elle seule, mais bien plutôt pour le salut du prochain.

CHAPITRE 5.

307. CARACTÈRES ET BEAUTÉS D'UN CIEL SPIRITUEL.

881. Puisque deux ou trois témoins suffisent pour confirmer toute assertion, il ne conviendrait pas de récuser la vérité lorsqu'elle se présente accréditée par tant de témoignages dignes de foi. L'incrédule doit plutôt rougir, car, non content de n'avoir mérité rien de semblable pour lui-même, il néglige encore de s'approprier par les sentiments de la reconnaissance ce que la divine libéralité a daigné opérer dans son Élu. Il n'est pas douteux en effet que celle-ci soit une de ces élues, que dis-je? de ces bienheureuses dont saint Bernard a écrit dans son Commentaire sur le Cantique des Cantiques (184) : « *J'estime que l'âme du juste n'est pas seulement céleste à cause de son origine, mais qu'elle peut être appelée à bon droit le ciel même à cause de sa ressemblance avec le ciel, puisque sa vie et conversation est dans les cieus. C'est de telles âmes qu'il est écrit dans la*

(184) Sermon 27, numéros 8, 9, 10.

Sagesse: " L'âme du juste est le siège de la sagesse (185)". Et encore : " Le ciel est ma demeure (Isaïe chapitre 16, verset 1???)". Dès que l'on conçoit Dieu comme un pur esprit, il convient de lui assigner un siège tout spirituel, et je suis confirmé dans ce sentiment par cette parole de la Vérité : " **A lui, c'est-à-dire à l'homme saint, nous viendrons, et nous ferons en lui notre demeure** (Jean chapitre 14, verset 23). " *Le prophète ne devait pas parler d'un autre ciel lorsqu'il a dit : " Vous habitez dans le sanctuaire, vous qui êtes la louange d'Israël* (Psaume 22 (21), verset 4) ", et l'Apôtre déclare "que le Christ habite en nos cœurs par la foi (Ephésiens chapitre 3, verset 17) ". C'est de bien loin que je soupire vers ces bienheureux, desquels il est dit : " **J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux** (2 Corinthiens chapitre 6, verset 16). " *Oh! que cette âme est grande et vaste et que sont glorieux les mérites de celle qui renferme en elle-même la divine puissance ! Non seulement elle la renferme, mais elle a été trouvée digne de la recevoir, capable de la contenir, et d'offrir même en elle à la divine Majesté les espaces nécessaires au déploiement de son œuvre. Cette âme a grandi dans le Seigneur et elle est devenue le temple de Dieu. Elle a grandi, elle a crû, dis-je, en la Charité, et nous savons que l'âme est grande en proportion de sa charité. Nous l'appellerons donc un ciel où le soleil figure l'intelligence, où la lune représente la foi, et les étoiles les diverses vertus. Ou bien encore en cette âme, le soleil sera la justice ou la ferveur d'un brûlant amour, et la lune la sainte continence. Quoi d'étonnant que le Seigneur se plaise à l'habiter? Pour créer ce ciel, il ne s'est pas contenté d'une simple parole, mais il a combattu pour l'acquérir, et il est mort pour le racheter. Aussi après un tel labeur, arrivé au comble de ses vœux, il dit : " **Ce sera pour jamais le lieu de mon repos ; j'y établirai ma demeure etc.** (Psaume 132 (131), verset 14) " » Ceci est de saint Bernard.*

882. Pour montrer dans la faible mesure de mes forces que celle-ci est du nombre de ces bienheureux desquels saint Bernard a dit que Dieu les a choisis pour sa demeure préférablement au ciel matériel, j'exposerai ici ce qu'une amitié toute spirituelle m'a permis de découvrir en cette âme, durant le cours d'un assez grand nombre d'années.

883. Saint Bernard dit que « *le ciel spirituel, qui est l'âme bienheureuse, vraie demeure du Seigneur, doit avoir pour parure le soleil, la lune et les étoiles, c'est-à-dire l'ensemble des vertus* (Sermon 27, no 8) »; or je montrerai brièvement, et comme je le pourrai, le rayonnement de perfection qui brillait autour de cet âme. On ne doutera plus que le Seigneur l'ait réellement habitée, lorsque ces éclatantes lumières auront été manifestées au dehors.

CHAPITRE 6.

308. DE SON INFLEXIBLE JUSTICE.

884. La justice, c'est-à-dire le zèle d'une ardente charité, que le bienheureux Bernard dans le passage précédent appelle le soleil de l'âme, brillait en elle avec tant d'éclat que s'il eût fallu pour sa défense affronter des bataillons armés, elle s'y serait exposée volontiers. Il n'y avait pas d'ami, si cher lui soit-il, qu'elle ait consenti à défendre par un mot de sa bouche, même contre son propre ennemi, s'il eût fallu pour cela s'écarter tant soit peu du sentier de la justice. Bien plus, elle eût préféré, si l'équité l'avait exigé, voir condamner sa propre mère plutôt que de commettre la moindre injustice contre un ennemi, lors même que celui-ci lui aurait été à charge.

885. Si l'occasion se présentait de donner quelque avis pour l'édification du prochain, elle mettait de côté toute modestie (vertu qui brillait cependant en elle par-dessus toutes les autres), déposait tout respect humain, et, pleine de confiance en celui qui l'avait armée de sa foi et à qui elle aurait désiré soumettre l'univers, elle puisait dans son cœur des paroles remplies d'un si grand amour et d'une sagesse si profonde que les esprits les plus durs et les plus pervers, pour peu qu'ils eussent

(185) Ces mots sont aussi cités par saint Augustin et saint Grégoire, comme s'ils faisaient partie du texte suivant d'Isaïe.

une étincelle de piété, se sentaient attendris en l'écoutant, et concevaient au moins la volonté ou le désir de s'amender. Si elle voyait une âme touchée de componction par ses avis, elle l'entourait d'une si affectueuse compassion et d'une si tendre charité que son cœur semblait se fondre, tant elle souhaitait lui donner de consolation. Et cette consolation, elle la lui procurait, non moins par ses paroles que par ses désirs et ses ferventes prières. Elle eut un soin constant, dans ses rapports avec le prochain, de ne s'attacher le cœur d'aucune créature pour éviter toute occasion qui l'aurait, si peu que ce soit, éloignée de Dieu.

886. Elle rejetait comme un poison toute amitié humaine qui n'aurait pas eu, autant qu'elle en pouvait juger, son fondement en Dieu, et son cœur souffrait vivement lorsque, même par une seule parole, on lui avait témoigné une affection trop naturelle. Dans ce cas, elle refusait les services les plus utiles que ces personnes auraient pu lui rendre, préférant manquer d'un secours plutôt que de consentir à occuper, au détriment de Dieu, le cœur d'une créature.

CHAPITRE 7.

309. DE SON ZÈLE POUR LE SALUT DES ÂMES.

887. Ses paroles et ses actes rendent encore témoignage de son zèle pour les âmes et de son amour pour la Religion. Quand elle découvrait un défaut dans l'âme du prochain, elle désirait vivement qu'il se corrigeât ; mais si ce désir ne se réalisait pas, elle concevait un profond chagrin et ne pouvait se consoler jusqu'à ce que, par ses prières, ses exhortations ou le secours d'une autre personne, elle eut obtenu au moins un léger amendement. Si, dans l'intention de la consoler, on venait lui dire de ne pas s'inquiéter de la personne incorrigible, attendu qu'elle subirait elle-même la peine de sa faute, ces paroles, comme un glaive acéré, pénétraient son âme d'une si vive douleur, qu'elle aurait préféré mourir, disait-elle, plutôt que de se consoler d'une faute dont le coupable ne connaîtrait vraiment toute la gravité qu'après la mort, lorsqu'il en subirait la peine éternelle.

888. C'est sous l'influence de ce même zèle pour les âmes que, trouvant dans la sainte Écriture des passages difficiles elle les traduisait du latin dans un style très simple, afin que les esprits moins cultivés pussent les lire avec profit. Elle employait donc sa vie, du matin au soir, soit à résumer le texte sacré, soit à éclaircir les passages difficiles, tant elle désirait la gloire de Dieu et le salut du prochain.

889. Bède nous exprime d'une manière admirable la grandeur de ce travail lorsqu'il dit : « *Quelle grâce plus sublime et quelle occupation plus agréable à Dieu que de diriger le prochain vers l'Auteur de tout bien, et d'accroître sans cesse les joies de la céleste patrie en augmentant le nombre des élus !* » Et saint Bernard : « *Ce qui caractérise la vraie et chaste contemplation, c'est que l'âme embrasée du feu divin conçoit un si vif désir d'attirer vers Dieu d'autres âmes qui l'aiment aussi, qu'elle interrompt volontiers l'exercice de l'amour pour se livrer à la prédication. Elle revient ensuite vers la contemplation avec une ardeur d'autant plus grande qu'elle peut constater les fruits abondants de son travail (186)* ». Et si, comme le dit saint Grégoire, aucun sacrifice n'est plus agréable à Dieu que le zèle du salut des âmes, il ne faut pas s'étonner que le Seigneur Jésus ait daigné reposer volontiers sur cet autel vivant, d'où la suave odeur d'une si précieuse offrande montait sans cesse vers lui.

890. Une fois donc le Seigneur Jésus, beau par-dessus tous les fils des hommes, lui apparut debout, tenant sur ses épaules royales et délicates une maison de très grande dimension qui semblait prête à tomber et dont tout le poids reposait sur lui. Il dit : **[J542]** « *Vois au prix de quel labeur je soutiens cette maison bien-aimée, c'est-à-dire l'état religieux! Cette maison menace ruine dans tout l'univers parce que peu d'âmes veulent travailler fidèlement*

ou souffrir quelque chose pour sa défense et son extension. Regarde donc, ô ma Bien-Aimée, et compatis à mes fatigues. » Le Seigneur ajouta : **[J543]** « *Tous ceux qui par leurs actes ou leurs paroles propagent la Religion sont comme des colonnes qui soutiennent mon fardeau ; et ils m'aident à le porter en proportion de leurs forces.* »

Celle-ci, profondément émue par ces paroles et remplie de compassion pour son bien-aimé Seigneur, résolut de travailler de tout son pouvoir à l'avancement de la Religion, observant, même au delà de ses forces, les prescriptions les plus rigoureuses de l'Ordre, afin de donner le bon exemple.

891. Depuis quelque temps déjà elle s'appliquait fidèlement à ces exercices, lorsque le Seigneur, dans sa bonté, ne voulut pas qu'elle travaillât davantage et désira l'appeler au doux repos de la contemplation, dont cependant elle n'avait pas été privée durant ces labeurs. Il lui fit savoir par quelques-uns de ses fidèles amis qu'elle devait quitter les occupations extérieures pour ne s'entretenir désormais qu'avec le Bien-Aimé de son âme. Elle accepta avec joie cette invitation et s'adonna tout entière au repos de la contemplation, recherchant au fond de son cœur celui qui, de son côté, se communiquait à elle par une effusion toute spéciale de la grâce.

892. Je ne puis résister au désir de citer ici certaines paroles que lui écrivit un dévot serviteur de Dieu à la suite d'une révélation qu'il avait eue : « **" O fidèle Épouse du Christ, entrez dans la joie de votre Seigneur !** (Matthieu 25, verset 21) **" Le Cœur divin ressent pour votre âme un très doux amour, à cause du dévouement avec lequel vous avez, sans vous ménager, employé vos forces pour la défense de la vérité. Aussi, pour satisfaire son bon plaisir et le vôtre, il désire vous voir reposer sous l'ombre tranquille de sa consolation. "** **Comme l'arbre profondément enraciné au bord des eaux** (Psaume 1, verset 3) **" produit des fruits en abondance, ainsi, avec la grâce de Dieu, vous offrez vous même au Bien-Aimé des fruits très suaves par toutes vos pensées, paroles et actions. Jamais le vent brûlant de la persécution ne pourra dessécher votre âme parce qu'elle est fréquemment arrosée par les fleuves débordants de la grâce céleste. En ne recherchant en toutes vos oeuvres que la gloire de Dieu et non la vôtre, vous offrez au Bien-Aimé le centuple, par tout le bien que vous souhaiteriez accomplir vous-même ou promouvoir chez les autres. De plus, le Seigneur Jésus répare auprès de son Père cette faiblesse et cette négligence que vous déplorez en vous-même et dans le prochain, et il se dispose à vous récompenser comme si rien n'avait manqué à la perfection de vos actes. L'armée céleste se réjouit à cette vue et tressaille d'allégresse ; elle chante les louanges du Seigneur et lui rend grâces pour tous les biens dont il vous a comblée. »**

CHAPITRE 8.

310. DE SA COMPATISSANTE CHARITÉ.

893. Outre un zèle ardent pour la justice, celle-ci avait encore un sentiment profond de tendre et compatissante charité. Si elle voyait quelqu'un accablé par un réel chagrin, ou si elle entendait dire qu'une personne éloignée se trouvait dans la peine, aussitôt elle s'efforçait de la consoler ou lui envoyait ses encouragements. Comme un pauvre malade accablé par la fièvre attend de jour en jour la guérison ou un peu de soulagement, ainsi elle demandait à chaque instant au Seigneur qu'il voulût bien consoler ceux dont elle connaissait l'affliction. Sa tendre compassion ne s'exerçait pas seulement envers les êtres raisonnables, mais elle atteignait toute créature. Lorsqu'elle voyait les petits oiseaux ou d'autres animaux souffrir de la faim, de la soif ou du froid, elle était émue de pitié pour les oeuvres de son Seigneur. Alors, en raison de la souveraine noblesse et perfection que revêt toute créature considérée en son Auteur, elle offrait à Dieu, comme un tribut de louange, les incommodités de ces êtres dénués de raison, et le suppliait d'avoir pitié des oeuvres de ses mains et de les soulager dans leurs nécessités.

CHAPITRE 9.

311. DE SON ADMIRABLE CHASTETÉ.

894. La Chasteté, que le bienheureux Bernard appelle la lune du ciel spirituel, brilla en elle d'une grande et pure clarté. Elle avouait n'avoir jamais dans toute sa vie regardé suffisamment le visage d'un homme pour en distinguer les traits. Tous ceux qui l'ont connue peuvent affirmer la même chose : si elle avait avec un homme de Dieu un entretien intime et même de longue durée, elle le quittait sans avoir jeté les yeux sur lui. Cette admirable réserve ne se traduisait pas seulement par la modestie des regards, mais elle l'observait en toute circonstance, soit qu'elle parlât ou écoutât, et tous les mouvements de son corps en portaient l'empreinte. Aussi l'éclat de sa chasteté avait une telle splendeur, que les Sœurs du monastère disaient en plaisantant qu'on aurait pu la placer sur les autels parmi les reliques, à cause de la pureté de son cœur. Cela ne doit pas étonner, car je n'ai connu aucune âme qui trouvât comme elle ses délices dans la sainte Écriture et par conséquent en Dieu même, ce qui est le meilleur moyen de garder la chasteté. C'est pourquoi saint Grégoire dit : « *Celui qui goûte les choses de l'esprit rejette tout ce qui est charnel.* » Et saint Jérôme écrit au moine Rusticus (187) : « *Aime les saintes Lettres, et tu n'aimeras pas les vices de la chair.* » Aussi tous les témoignages de sa parfaite chasteté manqueraient, que son amour de la sainte Écriture en serait un indice bien suffisant.

895. S'il lui arrivait de rencontrer dans la sainte Écriture un passage offrant le souvenir de quelque chose de charnel, elle le passait comme à la dérobée par un sentiment de virginale pudeur; et quand il lui était impossible d'agir ainsi, elle s'efforçait de le dissimuler en le lisant rapidement comme si elle n'y comprenait rien: mais l'incarnat de ses joues trahissait bientôt la révolte de sa délicate pudeur. Si des personnes ignorantes l'interrogeaient sur un semblable passage, elle éludait la réponse avec une sorte de réserve attristée, estimant moins pénible de recevoir un coup de glaive que d'entendre de tels discours. Cependant s'il devenait nécessaire pour le salut des âmes d'aborder ces sujets, elle le faisait sans hésiter et disait ce qu'elle croyait être de son devoir.

896. Elle découvrit un jour à un vieillard de grande expérience les tendres familiarités dont elle était l'objet de la part du Seigneur. Celui-ci, considérant la pureté de son cœur, avoua ensuite qu'il ne connaissait personne qui fût autant qu'elle étranger à toute émotion des sens. Aussi, se taisant sur les autres vertus, puisqu'il n'avait regardé attentivement en elle que ce seul don de pureté, il ne s'étonnait pas que Dieu l'ait choisie de préférence pour lui révéler ses secrets, car il est dit dans l'Évangile : « *Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu* (Matthieu chapitre 5, verset 8) », et nous lisons dans saint Augustin : « *Ce n'est pas avec les yeux du corps que nous voyons Dieu, mais avec le regard de l'âme* (188) ». Le même docteur dit ailleurs que si la lumière du jour n'est perçue que par un oeil sain, de même Dieu n'est vu que par le cœur pur, qui a banni le souvenir du péché, et qui est vraiment le temple saint du Seigneur.

897. Afin de prouver encore sa parfaite chasteté, je citerai un autre témoignage digne de foi. Une personne ayant prié le Seigneur de lui confier un message pour son Éluë, c'est-à-dire celle dont nous parlons en ce livre, elle reçut cette réponse : « *Dis-lui de ma part : C'est beau et rempli de charmes.* » Comme cette personne ne comprenait pas, elle réitéra sa demande une deuxième, une troisième fois, et reçut toujours la même réponse. Très étonnée, elle dit : « *Veuillez me donner, ô Dieu très aimé, l'intelligence de ces paroles.* » [J544] « **Apprends à ma bien-aimée,** répondit le Seigneur, **que je me complais dans sa beauté intérieure, parce que la splendeur de ma pureté et de mon immuable Divinité répandent en son âme un incomparable éclat. De même, je prends mes délices dans les charmes tout particuliers de ses vertus,**

(187) Saint. Jérôme, Lettre 125e.

(188) Saint Augustin, Lettre 147 et ailleurs. C'est le sens et non le texte exact.

parce que la sève vivifiante de mon humanité déifiée communique à ses oeuvres une vie incorruptible.»

CHAPITRE 10.

312. DU DON DE CONFIANCE QUI BRILLA EN GERTRUDE

898. Nous pourrions démontrer par d'admirables témoignages à quel degré elle possédait, je ne dis pas la vertu, mais le don de confiance. En effet, elle sentait à toute heure une telle sécurité dans sa conscience, que ni les tribulations, ni les blâmes, ni les obstacles, ni même ses propres fautes, ne pouvaient altérer cette ferme confiance dans la miséricorde infinie. S'il arrivait que Dieu la privât des faveurs auxquelles elle était accoutumée, elle ne s'en troublait pas, car ce lui était pour ainsi dire une même chose de jouir de la grâce ou d'en être privée. En effet, durant l'épreuve, elle s'appuyait sur l'espérance, et croyait fermement que tout coopère au bien des âmes, qu'il s'agisse d'événements extérieurs ou d'opérations intimes. Comme on attend avec espoir un messenger qui porte les nouvelles longtemps désirées ainsi elle entrevoyait avec joie l'abondance des consolations divines dont l'adversité du moment lui semblait être la préparation et le gage certain. La vue de ses fautes ne pouvait l'abattre ni la décourager, parce que, raffermie bientôt par la présence de la grâce divine, son âme devenait plus apte à recevoir les dons de Dieu quels qu'ils fussent.

899. Lors même qu'elle se voyait aussi privée de lumière qu'un charbon éteint (189), elle s'efforçait encore de chercher le Seigneur, et, se ranimant bientôt sous l'action de Dieu, elle se trouvait prête à recevoir de nouveaux traits de la ressemblance divine. L'homme qui, des ténèbres, passe au plein midi se trouve éclairé tout à coup ; de même elle se voyait illuminée par la splendeur de la divine présence, et recevait non seulement la lumière, mais aussi les ornements nécessaires à la reine qui ne se présente devant le *Roi immortel des siècles* (1 Timothée chapitre 1, verset 17) que vêtue de la robe d'or enrichie de broderies. C'est ainsi qu'elle se trouvait préparée à l'union divine.

900. Elle avait pris l'habitude de se prosterner souvent aux pieds du Seigneur, pour obtenir le pardon de ces fautes légères qui sont inévitables ici-bas. Mais elle interrompait cette pratique quand elle recevait, ainsi que nous l'avons dit, une effusion plus abondante de la miséricorde divine. Alors elle se livrait volontiers au bon plaisir de Dieu, devenait comme un instrument destiné à manifester les opérations de l'amour en elle et par elle, et n'hésitait pas à prendre avec le Dieu de l'univers une sorte de revanche de tendresse.

901. Cette confiance lui inspirait aussi une manière très surnaturelle de considérer la sainte Communion, car elle ne lisait ou n'entendait rien dire concernant le danger de recevoir indignement le Corps du Seigneur, sans s'approcher du sacrement avec une espérance plus ferme encore dans la bonté de Dieu. Si elle avait oublié de réciter les prières par lesquelles il est d'usage de se préparer, elle ne s'abstenait pas cependant de la Communion, parce que, jugeant ces actes nuls ou de peu de valeur, elle croyait que tous les efforts de l'homme en face de cet incomparable don gratuit sont comme une goutte d'eau comparée à l'immensité de l'océan. Bien qu'elle ne vit aucune manière de se préparer dignement, cependant, après avoir mis sa confiance dans l'infinie bonté de Dieu, elle s'efforçait par-dessus tout de recevoir le sacrement avec un cœur pur et un fervent amour.

902. Elle attribuait à sa seule confiance en Dieu tout le bien spirituel qu'elle recevait, et trouvait que ce bien était d'autant plus gratuit que ce don de confiance lui avait été accordé par l'Auteur de toute grâce, sans aucun mérite de sa part.

903. C'est encore la confiance qui lui inspirait un fréquent désir de la mort, désir si parfaitement tempéré par l'union à la divine Volonté, qu'il lui était toujours indifférent de vivre ou de mourir : par la mort, en effet, elle espérait jouir de la Béatitude, tandis que la vie lui était une occasion d'augmenter la gloire de Dieu. Il lui arriva un jour, en marchant, de faire une chute dangereuse. Elle ressentit

(189) Voir au Tom 1, livre 3^e, chapitre 18.

aussitôt dans son âme une grande joie et dit au Seigneur: « *Quel bonheur pour moi, ô mon bien-aimé Seigneur, si cette chute m'eût donné l'occasion d'aller tout à coup vers vous.* » Et comme nous lui demandions tout étonnés si elle ne craignait pas de mourir sans les sacrements de l'Église : « *En vérité, dit-elle, je désire de tout mon cœur recevoir les sacrements; mais la volonté et l'ordre de mon Dieu seront pour moi la meilleure et la plus salutaire préparation. J'irai donc avec joie vers lui, que la mort soit subite ou prévue, sachant que de toute façon la miséricorde divine ne pourra me manquer, et que sans elle nous ne serions pas sauvés, quel que soit le genre de notre mort.* »

904. Tous les événements la trouvaient dans une égale disposition de joie, parce que son esprit restait fixé inébranlablement en Dieu, dans une constance pleine de vigueur. Aussi peut-on lui appliquer ces paroles : « **Qui confidit in Deo, forcis est ut leo** *Celui qui se confie en Dieu est fort comme le lion* (Proverbes chapitre 28, verset 1) ».

905. Notre-Seigneur daigna rendre lui-même à la confiance de son Élu le témoignage suivant. Une personne, après avoir prié Dieu, s'étonnait de ne pas recevoir de réponse ; il lui dit enfin : **[J545]** « **J'ai tardé à te répondre, parce que tu n'as pas confiance en ce que ma bonté toute gratuite daigne opérer en toi. Ma bien-aimée au contraire est si fortement enracinée dans la confiance qu'elle s'abandonne toujours à ma bonté ; c'est pourquoi je ne lui refuserai jamais ce qu'elle désire.** »

CHAPITRE 11.

313. DE LA VERTU D'HUMILITÉ ET DE PLUSIEURS AUTRES VERTUS QUI BRILLÈRENT EN ELLE COMME AUTANT D'ÉTOILES.

906. Le Seigneur, afin d'établir sa demeure dans cette âme, l'avait ornée de vertus brillantes comme les étoiles. Entre toutes éclatait l'humilité, vraie source de toutes les grâces et gardienne des vertus. Celle-ci en effet s'estimait si indigne des dons de Dieu, qu'elle n'aurait pu consentir à en profiter seule ; elle se voyait au contraire comme un canal destiné, par une mystérieuse disposition de la Providence, à transmettre la grâce aux élus du Seigneur. Non seulement elle s'estimait indigne de recevoir ces dons, mais elle trouvait encore qu'ils ne portaient aucun fruit si elle n'en faisait part au prochain par ses paroles ou ses écrits. Elle agissait en cela avec un tel amour de Dieu et un si grand mépris d'elle-même, que souvent elle se disait « *Quand même je devrais subir plus tard les tourments de l'enfer, comme je l'ai mérité, cependant je me réjouis de ce que Dieu recueillera chez d'autres âmes le fruit de ses dons.* » Il lui semblait que les grâces de Dieu déposées dans la plus vile de ses créatures rapporteraient encore plus de fruit que dans son âme ; et pourtant elle était prête à chaque heure à les recevoir pour en faire part au prochain comme si c'était surtout pour lui qu'elle les avait reçues. Se jugeant elle-même, elle se voyait comme la dernière de ceux dont le Prophète a dit : « **Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo** *Toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas* (Isaïe chapitre 40, verset 17). » Et plus bas « **Quasi pulvis exiguus** *Comme un peu de poussière.* » Car, de même qu'un peu de poussière cachée sous une plume ou quelque objet semblable est préservé des rayons du soleil par cette ombre légère, ainsi se dérobaient-elle pour échapper à l'honneur qui pouvait lui revenir de si sublimes faveurs. Elle en renvoyait la gloire à Celui dont l'inspiration prévient ceux qu'il appelle, dont le secours accompagne ceux qu'il justifie, et elle ne découvrait dans son âme qu'indignité et ingratitude en face de dons si gratuits. Cependant son désir de la gloire de Dieu la portait à révéler les bontés du Seigneur à son égard, et elle exprimait son intention par ces paroles : « *Il est juste que Dieu recueille dans le prochain le fruit des bienfaits qu'il m'a accordés à moi si indigne.* »

907. Un jour pendant la promenade, elle dit au Seigneur, avec un profond mépris d'elle-même : « *Le plus grand de tous vos miracles, ô mon Dieu, est que la terre puisse porter une pécheresse telle que moi !* » Mais le Seigneur, qui exalte ceux qui s'humilient, lui dit avec bonté : **[J546]** « **La** [271]

terre se laisse volontiers fouler sous tes pas, puisque tout le ciel dans sa grandeur attend avec des tressaillements d'allégresse l'heure bienheureuse où il aura l'honneur de te posséder. » O douceur admirable de la bonté de Dieu qui se plaît à glorifier une âme en proportion de son humilité!

908. Elle méprisait à ce point la vaine gloire, que si une pensée lui en venait à l'esprit quand elle était occupée à la prière ou à une bonne oeuvre elle continuait son acte en se disant : « *Si quelqu'un te voit accomplir ce bien, il sera porté à t'imiter, et le Seigneur en sera glorifié.* » Car elle estimait n'avoir pas plus d'importance dans l'Église que n'en a, dans la maison du père de famille, un épouvantail bon seulement à être attaché à un arbre au temps de la récolte, afin de chasser les oiseaux et de garder les fruits.

909. Elle nous a laissé dans ses écrits une preuve assurée de sa douce et fervente dévotion, « **et Dieu, qui scrute les reins et les cœurs** (Psaume 7, verset 10) », daigna en donner lui-même un témoignage. Un homme très pieux se sentit un jour animé d'une grande ferveur, et il entendit ces paroles du Seigneur : **[J547]** « **La consolation dont tu jouis en ce moment remplit fréquemment l'âme de cette Élué dans laquelle j'ai établi ma demeure.** »

910. Le dégoût absolu qu'elle ressentait pour tous les plaisirs passagers de ce monde atteste merveilleusement la douceur et la joie qu'elle trouvait dans le Seigneur, car, ainsi que l'a dit saint Grégoire : « *Ce qui est charnel n'a plus de saveur pour celui qui a goûté les choses spirituelles.* » Et le bienheureux Bernard ajoute : « *Tout est à charge à celui qui aime Dieu tant qu'il ne jouit pas de l'unique objet de ses désirs.* » Un jour donc qu'elle éprouvait du dégoût en face des joies humaines, elle s'écria : « *Rien ne peut me plaire ici-bas, si ce n'est vous, ô mon très doux Seigneur !* » Le Seigneur répondit : **[J548]** « **Et moi je ne vois rien au ciel et sur la terre qui puisse me plaire sans toi, car mon amour t'unit à toutes mes joies. Si je prends mes délices dans des choses diverses, c'est avec toi que je les trouve ; et plus ces délices sont abondantes, plus grande est la part que tu en reçois.** » C'est ce que saint Bernard atteste lorsqu'il dit : « *Que l'honneur du Roi aime la justice, soit ; mais l'amour de l'Époux ne demande qu'un retour de tendresse et de fidélité (190).* »

911. Elle était assidue aux veilles et aux heures régulières de la prière, à moins que la maladie ne la retint, ou que pour la gloire de Dieu elle travaillât au salut du prochain. Aussi, comme le Seigneur daignait dans l'oraison la favoriser de sa douce présence, elle fut portée à prolonger ses pieux exercices bien au delà de ce qu'auraient permis ses forces naturelles. Elle observait avec un tel amour les coutumes de l'Ordre concernant l'assistance au chœur, les jeûnes et les travaux communs, qu'elle ne s'en dispensait jamais sans éprouver un profond déplaisir. Le bienheureux Bernard ne dit-il pas : « *Celui qui a été enivré une seule fois des douceurs de la charité se trouve préparé à accepter toute peine et tout labeur* » ?

912. Sa liberté d'esprit était si grande qu'elle ne pouvait supporter, même un instant, quelque chose de contraire à sa conscience. Le Seigneur en rendit lui-même témoignage, car une personne lui ayant demandé ce qui lui plaisait davantage dans cette Élué, il répondit : **[J549]** « **La liberté de son Cœur.** » Cette personne manifesta un grand étonnement et parut faire peu de cas de cette qualité : « *Je croyais, dit-elle, ô Seigneur, que, par un effet de votre grâce, cette âme était arrivée à une sublime intelligence de vos saints mystères et possédait un très ardent amour ?* » - **[J550]** « **Oui, il en est ainsi,** répondit le Seigneur, **et c'est le résultat de la liberté de son cœur. Ce bien est si grand qu'il conduit à la plus haute perfection : à toute heure je trouve ma bien-aimée prête à recevoir mes dons, car elle ne supporte dans son âme absolument rien qui puisse entraver mon action.** »

913. Comme conséquence de cette liberté d'esprit, elle ne gardait à son usage que ce qui lui était indispensable, et si elle recevait quelques présents, elle les distribuait aussitôt au prochain, ayant soin de favoriser les indigents et de préférer ses ennemis à ses amis. Si elle avait quelque chose à faire ou à dire, elle s'exécutait sur-le-champ, dans la crainte que la moindre préoccupation l'éloignât du service de Dieu et de l'assiduité à la contemplation. Le Seigneur daigna révéler que cette conduite lui était agréable : Un jour il se montra à Dame M., notre chantre, assis sur un trône magnifique. Devant lui, celle-ci semblait marcher, aller et venir, dirigeant sans cesse son regard vers le Seigneur, et très attentive à suivre les moindres indications de son Cœur sacré. Comme M. admirait ce spectacle, le Seigneur lui dit: **[J551]** « **Tu le vois, mon Éluë se tient toujours devant moi et cherche sans cesse à connaître mon bon plaisir. Quand elle l'a découvert, elle emploie toutes ses forces à l'accomplir, pour revenir bientôt rechercher mes autres volontés et les exécuter fidèlement : c'est ainsi que toute sa vie est consacrée à ma louange et à ma gloire.** » -- « *Mais, reprit M., si sa vie est admirable, d'où vient qu'elle juge parfois avec tant de sévérité les fautes et les négligences d'autrui ?* » Le Seigneur répondit avec bonté: **[J552]** « **Comme elle ne souffre jamais la moindre tache sur son âme, elle ne peut tolérer avec indifférence les défauts du prochain.** »

914. En ce qui concernait les vêtements ou les objets à son usage, elle se contentait du nécessaire, n'apportant aucune recherche ou délicatesse. Ces objets lui plaisaient, en proportion de ce qu'ils l'aidaient à servir Dieu, comme le livre qu'elle lisait plus fréquemment, la tablette sur laquelle elle écrivait, les livres dont le prochain s'édifiait davantage. Ce n'était pas pour elle-même qu'elle faisait usage des choses créées par Dieu, mais uniquement pour la gloire de son Seigneur. Aussi se réjouissait-elle, parce qu'il lui semblait alors présenter une offrande à l'autel de Dieu ou la distribuer en aumônes. C'était donc avec joie qu'elle usait du sommeil, de la nourriture et de toute autre chose, car elle pensait donner ces biens au Seigneur qu'elle voyait en elle comme elle se voyait en lui, selon cette parole de l'Évangile : **«Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis** *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait* (Matthieu chapitre 25, verset 40) »; et s'estimant la dernière et la plus vile des créatures à cause de son indignité, tout ce qu'elle s'accordait à elle-même, elle le regardait comme donné au plus petit des serviteurs de Dieu. Le Seigneur daigna lui révéler un jour combien cette pensée lui était agréable : comme elle souffrait de maux de tête, elle chercha, pour la gloire de Dieu, à se soulager en gardant dans la bouche certaines substances odoriférantes. Le Seigneur, s'inclinant avec bonté, sembla puiser aussi lui-même un soulagement dans ces parfums. Après avoir respiré doucement, il se releva et dit aux saints, avec un air satisfait, et comme s'il eût trouvé sa gloire en cet acte : **[J553]** « **Je viens de recevoir de mon épouse un nouveau présent.** » Toutefois elle éprouvait encore plus de joie à donner quelque chose au prochain : c'était alors l'allégresse d'un avaré qui, au lieu d'une pièce de monnaie, reçoit cent marcs.

915. Elle voulait que tous les biens lui vinssent du Seigneur lui-même : aussi, s'agissait-il de faire un choix, soit pour les vêtements ou la nourriture, elle prenait au hasard la part qui lui tombait sous la main, croyant s'attribuer ainsi ce que Dieu lui destinait. Elle recevait alors cette part avec autant de reconnaissance que si le Sauveur la lui eût offerte de sa propre main; et que ce fût bon ou mauvais, elle était également satisfaite. Elle trouvait une si grande satisfaction à exécuter ainsi tous ses actes, que parfois elle exprimait sa vive compassion pour les païens et les juifs, qui, dans le choix qu'ils font des choses, ne peuvent agir de la sorte, ni entrer en part avec Dieu.

916. Elle possédait à un très haut degré la vertu de discrétion : en effet, bien que surabondamment instruite du sens et des paroles de la sainte Écriture, à ce point que **[273]**

tous venaient demander ses conseils et se retiraient ensuite ravis de sa haute prudence, cependant, lorsqu'il s'agissait de sa propre conduite, elle cherchait, par une humble discrétion, l'avis de ses inférieurs eux-mêmes et les écoutait avec tant de déférence, que presque toujours elle abandonnait ses idées personnelles pour adopter celles d'autrui.

917. Il nous paraîtrait superflu de montrer comment chaque vertu brillait en elle d'un vif éclat, à savoir l'obéissance, l'abstinence, la pauvreté volontaire, la prudence, la force, la tempérance, la miséricorde, la charité fraternelle, la constance, la reconnaissance, la joie du bonheur d'autrui, le mépris du monde, et bien d'autres encore, car nous avons vu que cette âme possédait à un haut degré la discrétion, appelée mère de toutes les vertus **(191)**. Elle avait aussi cette admirable confiance, fondement de toutes les vertus, et à laquelle Dieu ne refuse rien, surtout lorsqu'il s'agit de biens spirituels; et la noble humilité, fidèle gardienne des vertus, avait, comme nous l'avons dit, jeté dans son âme de profondes racines. En parlant de sa charité envers Dieu et le prochain, nous avons prouvé que cette vertu, reine des reines, avait établi son trône en elle et se traduisait à l'extérieur par les témoignages d'une compatissante bonté. Nous omettrons donc de parler en détail de ses autres vertus, bien qu'un bon nombre de faits surpassent ceux que nous avons cités, et soient de nature à charmer le dévot lecteur plutôt qu'à le lasser. Ce que nous avons dit suffira à prouver que cette Éluë fut un de ces cieux dans lequel le Roi des rois daigne habiter comme sur un trône parsemé d'étoiles.

CHAPITRE 12.

314. TÉMOIGNAGES PLUS ÉVIDENTS ENCORE DE CE QU'ELLE FUT UN CIEL SPIRITUEL.

918. Puisque l'Église, pour célébrer la gloire des Apôtres, les nomme des cieux spirituels et dit : **« O Christ, ils sont les cieux où vous habitez; par leur parole vous lancez votre tonnerre, par leurs miracles vous faites briller vos éclairs et par eux encore vous répandez la rosée de la grâce (192) »**, je montrerai, selon mon pouvoir, que ces trois privilèges se sont rencontrés en cette âme. Ses paroles avaient une vertu si efficace qu'on ne pouvait guère les écouter sans ressentir tout l'effet qu'elle en attendait. Aussi peut-on avec raison lui appliquer ces mots de l'Ecclésiaste : **« Les paroles du sage sont comme des aiguillons, ou comme des clous solidement plantés** (Ecclésiaste chapitre 12, verset 11) ». La faiblesse humaine refuse parfois d'entendre la vérité qui sort d'un cœur tout brûlant de ferveur ; aussi un jour où celle-ci avait repris une sœur avec des paroles assez dures, la sœur, poussée par un sentiment de tendresse, supplia le Seigneur de modérer ce zèle si ardent. Mais elle reçut de lui cette instruction : **[J554]** « **Lorsque j'étais sur la terre, j'ai éprouvé aussi des sentiments et des affections très ardentes ; j'avais une haine profonde pour toute injustice, et cette Éluë me ressemble par là.** » -- « *Mais, Seigneur, reprit la sœur, vous ne parliez durement qu'aux pécheurs, tandis que celle-ci blesse même parfois des personnes réputées vertueuses.* » Et le Seigneur répondit: **[J555]** « **Les Juifs, au temps de mon avènement, semblaient les plus saints des hommes, ils furent cependant scandalisés les premiers à mon sujet.** »

(191) Règle de saint Benoît, chapitre 44.

(192) De la séquence *Coeli enarrant* (Les Cieux racontent) qui se trouve dans les anciens missels allemands à la fête de la Dispersion des Apôtres.

919. Dieu voulut aussi par les discours de celle-ci faire descendre sur ses élus la rosée de la grâce : plusieurs ont affirmé qu'une de ses paroles les avait plus touchés que de longs sermons des meilleurs prédicateurs. C'est ce qu'attestaient les larmes sincères de ceux qui recouraient à elle : ils étaient venus parfois avec des âmes rebelles que rien ne pouvait vaincre ; mais, après avoir entendu quelques paroles de sa bouche, on les voyait pénétrés de componction et prêts à remplir tout leur devoir.

920. Ce fut non seulement par ses conseils, mais aussi par ses prières, que plusieurs ressentirent les effets de la grâce : comme ils s'étaient recommandés à elle, ils se trouvèrent si complètement délivrés de grandes et interminables peines, que, remplis d'admiration, ils prièrent souvent les amis de cette Éluë d'en rendre grâce à Dieu et à elle-même. Nous ne devons pas omettre que certains furent avertis en songe de lui confier leurs épreuves, et dès qu'ils l'eurent fait, ils se sentirent soulagés. Ces merveilles ne semblent pas différer beaucoup de l'éclat des miracles, puisque le soulagement des âmes n'a pas moins de prix que la guérison des corps. Cependant nous raconterons ici quelques traits éclatants qui témoignèrent aussi que le Dieu des vertus habitait en cette âme.

CHAPITRE 13.

315. DE QUELQUES MIRACLES.

921. Au mois de mars, le froid se fit sentir avec une telle rigueur que la vie des hommes et des animaux semblait menacée. De plus, celle-ci entendait dire qu'il n'y avait à espérer aucune récolte cette année-là, parce que, d'après la disposition de la lune, le froid durerait encore longtemps. Un jour donc, à la messe où elle devait communier, elle pria dévotement le Seigneur à cette intention, et demanda d'autres grâces encore. Le Seigneur lui répondit : **[J556]** « **Sois assurée que toutes tes demandes sont exaucées.** » Elle reprit : « Seigneur, si je suis vraiment exaucée, et s'il est juste de vous rendre grâce, veuillez m'en donner une preuve en faisant cesser ce froid rigoureux. » Cela dit, elle n'y songea plus, mais lorsqu'elle sortit du chœur après la messe, elle trouva le chemin tout inondé par suite de la fonte des neiges et des glaces. Ceux qui voyaient un tel changement se produire contrairement aux lois de la nature en étaient fort étonnés, et comme ils ignoraient que l'Éluë de Dieu l'eût obtenu par ses prières, ils répétaient que malheureusement ce temps ne durerait pas, parce que c'était contraire à l'ordre régulier des choses. Il se maintint toutefois et dura sans interruption pendant le printemps qui suivit.

922. Une autre fois, à l'époque de la moisson (193), comme il pleuvait continuellement, et que partout l'on priait avec instance, tant on craignait la perte des récoltes, celle-ci, s'unissant au peuple, offrit de si instantes prières afin d'apaiser le Seigneur, qu'elle obtint la promesse formelle d'un temps plus favorable. Il arriva en effet que ce jour même, quoique de gros nuages couvrirent encore le ciel, le soleil parut et éclaira toute la terre de ses rayons.

923. Un soir après le souper, la communauté était allée dans la cour pour un travail. Le soleil brillait encore, mais on voyait de gros nuages chargés de pluie suspendus dans les airs. J'entendis alors moi-même celle-ci dire au Seigneur : « O Seigneur, Dieu de l'univers,

je ne désire pas que vous accomplissiez comme de force mon humble volonté ; car si votre infinie bonté tient cette pluie suspendue dans les airs à cause de moi, et contrairement à ce qu'exigent votre gloire et la rigueur de votre justice, je vous en prie, que les nuages se déchirent et que votre très aimable volonté s'accomplisse. » O merveille ! elle n'avait pas dit ces mots, que le tonnerre retentit, et que la pluie tomba avec abondance. Dans sa stupéfaction, elle dit au Seigneur : « O Dieu très clément, s'il plaisait à votre Bonté de retenir la pluie jusqu'à ce que nous ayons terminé ce travail enjoint par l'obéissance ? » Et le Seigneur, si rempli de condescendance, retint la tempête jusqu'à l'achèvement de la besogne des sœurs. Mais à peine avaient-elles franchi les portes, qu'une pluie torrentielle accompagnée d'éclairs et de tonnerre s'abattit avec violence, et deux ou trois sœurs qui s'étaient attardées rentrèrent toutes mouillées.

924. D'autres fois encore elle recevait miraculeusement l'assistance divine, sans formuler de prière, mais par une seule parole et comme en se jouant : si, par exemple, elle travaillait assise sur un tas de foin et que son aiguille ou son poinçon venait à lui échapper et à tomber dans le foin, aussitôt on l'entendait dire au Seigneur : « Seigneur, c'est bien en vain que je chercherais cet objet ; accordez-moi plutôt de le retrouver. » Puis, sans même regarder, elle plongeait la main au milieu du foin pour en retirer l'objet perdu, et cela avec autant d'assurance que si elle l'avait eu devant elle sur une table. C'est ainsi qu'en toute circonstance elle appelait à son secours ce Bien-Aimé qui régnait sur son âme et qu'elle trouvait toujours en lui un allié très fidèle et rempli de bonté.

925. Une autre fois, comme elle priait le Seigneur de calmer la violence des vents qui amenait une grande sécheresse, elle reçut cette réponse : **[J557]** « **Il est inutile que dans mes rapports avec toi je me serve du motif qui m'engage parfois à exaucer les prières de mes autres élus, car ma grâce a tellement uni ta volonté à la mienne que tu ne peux vouloir que ce que je veux. Or, ces tempêtes violentes vont ramener vers moi par la prière certains cœurs rebelles à mon amour. C'est pourquoi je n'accueillerai pas ta demande, mais tu recevras par contre un don spirituel.** » Elle accepta avec joie cet échange, et trouva désormais sa joie à n'être exaucée que selon le bon plaisir de Dieu.

926. Saint Grégoire nous dit que la sainteté des justes ne consiste pas à faire des miracles, mais plutôt à aimer le prochain comme soi-même, et cet amour, nous l'avons vu animait le cœur de cette Éluë. Que le récit de si grands miracles suffise aussi à montrer que son âme était bien la demeure de Dieu. Que la bouche de ceux qui insultent la bonté gratuite du Seigneur soit à jamais fermée, et que la confiance des humbles croisse encore à la vue de ces merveilles, car ils peuvent espérer un profit pour eux-mêmes des bienfaits accordés à chacun des Élus.

CHAPITRE 14.

316. DES PRIVILÈGES PARTICULIERS QUE DIEU LUI AVAIT ACCORDÉS.

927. Il faut ajouter ici plusieurs traits du même genre. J'eus autant de peine à les découvrir que s'ils avaient été scellés sous une lourde pierre. Le lecteur trouvera de plus les témoignages de personnes dignes de foi.

928. Plusieurs venaient lui exposer leurs doutes et lui demander principalement si, pour telles ou telles raisons, ils ne devaient pas s'abstenir de la Communion. Après avoir **[276]**

résolu avec sagesse les difficultés de chacun, elle les engageait et parfois les forçait, pour ainsi dire, à s'approcher du Sacrement du Seigneur, en se confiant à la grâce et à la miséricorde de Dieu. Une fois cependant (ainsi qu'il arrive à toute âme sincère) elle craignit que ses réponses ne fussent trop présomptueuses. C'est pourquoi elle eut recours à la bonté ordinaire de son Seigneur, et, après lui avoir exposé ses craintes avec confiance, elle reçut cette réponse: **[J558]** *« Ne crains pas, mais console-toi, sois ferme et tranquille parce que je suis le Dieu qui t'aime, et qui par un amour gratuit t'a créée et choisie pour habiter en toi et y prendre ses délices : tous ceux qui, avec dévotion et humilité, viendront chercher ma lumière auprès de toi obtiendront une réponse en quelque sorte infaillible, et je ne permettrai pas que les âmes qui seraient indignes de se nourrir du sacrement de mon corps et de mon sang viennent te consulter à ce sujet. C'est pourquoi, lorsque je dirigerai vers toi des cœurs fatigués et accablés pour qu'ils reçoivent un soulagement, dis-leur de venir en toute confiance me recevoir, parce que par amour et par égard pour toi je ne leur fermerai pas mon sein paternel, mais je les serrerai dans les bras de ma tendresse pour leur donner le doux baiser de paix. »*

929. Comme elle priait ensuite pour une personne, elle craignit que cette âme n'espérât recevoir par son entremise plus qu'elle ne pourrait lui obtenir, et le Seigneur répondit avec bonté : **[J559]** *« Je donnerai toujours à chacun ce qu'il aura espéré obtenir par ton intercession. De plus, j'accorderai ce que tu auras promis de ma part, et si parfois la fragilité humaine empêche d'en ressentir l'effet, j'aurai cependant opéré dans cette âme l'avancement que tu avais promis. »*

930. Quelques jours après, ces paroles du Seigneur revinrent à son souvenir, et, considérant en même temps son indignité, elle lui demanda comment il pouvait accomplir de telles merveilles par une aussi vile créature. Le Seigneur répondit : **[J560]** *« Est-ce que la foi de l'Église ne possède pas collectivement ce que j'ai promis à Pierre seul par ces paroles : " Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, etc. ? (Matthieu chapitre 16, verset 19) " Elle croit que ce même pouvoir réside encore chez tous les ministres sacrés ; pourquoi ne croirais-tu pas que je puis et je veux accomplir les promesses que mon amour a daigné te faire? »* Et lui touchant la langue, il dit : **[J561]** *" Voici que j'ai mis mes paroles en ta bouche (Jérémie chapitre 1, verset 9) " et je confirme dans ma vérité tout ce que tu diras au prochain sous l'inspiration de mon Esprit. Si tu promets quelque chose sur la terre au nom de ma bonté, je le ratifierai dans le ciel ».* Elle objecta : *« Seigneur, je ne me réjouirais vraiment pas si le prochain devait subir quelque déshonneur parce que je lui aurais dit, sous l'impulsion de l'esprit, que telle faute ne peut rester impunie ou autre chose semblable. »* Le Seigneur répondit: **[J562]** *« Lorsque le zèle de la justice ou l'amour des âmes te fera tenir ce langage, j'entourerai cette personne de la douceur de ma bonté, et je l'exciterai à la componction afin qu'elle ne mérite plus ma vengeance. »* Elle fit encore cette question : *« Seigneur, si vous parlez vraiment par ma bouche, comme votre bonté daigne l'assurer, comment se fait-il que parfois mes conseils produisent si peu d'effet, bien que je ne sois inspirée que par le désir de votre gloire et du salut des âmes ? »* Le Seigneur répondit : **[J563]** *« Ne sois pas étonnée si tes paroles sont quelquefois prononcées en vain, [277]*

puisque moi-même j'ai souvent prêché sur la terre avec toute l'ardeur de mon divin Esprit sans qu'il en résultât aucun bien : toutes choses sont réglées par ma divine Providence, et arrivent en leur temps. »

931. Un jour elle reprit une personne de ses fautes, et courut ensuite se réfugier auprès du Seigneur, le suppliant d'éclairer son intelligence par la lumière de la science divine, afin qu'elle ne parlât à chacun que selon le bon plaisir de Dieu. Le Seigneur répondit : **[J564]** *« Ne crains point, ma fille, mais prends confiance parce que je t'ai accordé ce privilège : lorsqu'on viendra te consulter avec sincérité et humilité tu jugeras et décideras dans la lumière de ma vérité, et comme je juge moi-même, suivant la nature des choses et la condition des personnes. Si je trouve la matière grave, tu donneras de ma part une réponse sévère ; si au contraire la matière est légère, la réponse sera moins rigoureuse. »* Mais celle-ci, profondément pénétrée du sentiment de son indignité, dit au Seigneur : *« O Maître du ciel et de la terre, retirez à vous et contenez cette excessive bonté, parce que, n'étant que cendre et poussière, je suis indigne de recevoir un don si magnifique ! »* Et le Seigneur répondit avec une douce tendresse : **[J565]** *« Est-ce vraiment une si grande chose de laisser juger les causes de mon inimitié par celle qui expérimenta si souvent les secrets de mon amitié ? »* Il ajouta : **[J566]** *« Celui-là ne sera jamais trompé dans son attente, qui, au milieu de l'épreuve et de la tristesse, viendra en toute humilité et simplicité chercher tes paroles de consolation, parce que moi, le Dieu qui réside en ton âme, je veux sous l'inspiration de mon amoureuse tendresse répandre par toi mes bienfaits, et la joie que ton âme éprouvera sera vraiment puisée à la source débordante de mon Cœur sacré. »*

932. Elle priait un autre jour pour des personnes qui lui étaient recommandées et reçut du Seigneur cette réponse : **[J567]** *« Autrefois celui qui pouvait saisir la corne de l'autel se réjouissait d'y avoir trouvé la paix. Maintenant, parce que j'ai daigné te choisir pour demeure, celui qui implorera avec confiance le secours de tes prières recevra la grâce du salut. »* Ce fait est confirmé par le témoignage de Dame M., notre chantre, de douce mémoire. Priant un jour pour celle-ci, elle vit son cœur sous la forme d'un pont très solide bordé à droite et à gauche de deux fortes murailles : l'une représentait la divinité de Jésus-Christ, et l'autre sa très sainte humanité. Elle comprit que le Seigneur disait : **[J568]** *« Ceux qui voudront venir à moi par ce pont ne pourront tomber ni dévier du droit chemin »,* c'est-à-dire qu'en recherchant ses conseils et en les suivant avec humilité, ils ne s'égareront jamais.

CHAPITRE 15.

317. COMMENT DIEU L'OBLIGE A PUBLIER CES FAVEURS.

933. Dieu lui manifesta ensuite sa volonté de la voir publier le récit de toutes ces grâces. Mais elle se demandait en elle-même avec étonnement quelle serait l'utilité d'un tel écrit, car d'un côté elle était fermement résolue à ne pas permettre que de son vivant on en connût quelque chose, et il lui semblait d'autre part que cette révélation, faite après sa mort, n'apporterait que trouble aux fidèles, puisqu'ils n'en pourraient tirer aucun profit. Le Seigneur, répondant à ces pensées, lui dit : **[J569]** *« Lorsque sainte Catherine était en prison, je l'ai visitée et consolée par ces paroles : « Sois contente, ma fille, [278]*

parce que je suis avec toi. » J'ai appelé Jean mon apôtre préféré par ces mots : «Viens à moi, mon bien-aimé.» Et la vie des saints montre encore beaucoup de traits semblables. A quoi servent-ils, si ce n'est à augmenter la dévotion, et à rappeler ma tendresse et ma bonté pour les hommes ? » Le Seigneur ajouta : [J570] «En apprenant ces faveurs, plusieurs pourront être portés à les désirer pour eux-mêmes, et dans cette pensée ils ne manqueront pas de travailler quelque peu à l'amendement de leur vie. »

934. Une autre fois encore, elle se demandait avec surprise pourquoi depuis si longtemps le Seigneur la poussait intérieurement à manifester ce qui est contenu dans ce livre (194), car elle n'ignorait pas que des esprits étroits mépriseraient ces dons et y trouveraient un prétexte à la calomnie, plutôt qu'un sujet d'édification. Le Seigneur daigna l'instruire par ces paroles : [J571] « **Ma grâce a été placée en toi avec une telle abondance, que je dois en exiger plus de fruit. C'est pourquoi je veux que les âmes qui ont reçu des faveurs semblables aux tiennes, et qui par négligence leur accordent peu d'estime, se ressouviennent, en lisant tes récits, des grâces dont elles ont été comblées, et soient excitées à une reconnaissance qui leur en méritera de nouvelles. Quant à ceux qui ont un cœur pervers et veulent mépriser mes dons, que leur péché retombe sur eux, sans que tu en souffres rien ; le prophète n'a-t-il pas dit de moi : « Ponam eis offendiculum Je poserai devant eux une pierre d'achoppement ? »** (Ezéchiel chapitre 3, verset 20) »

935. Ces paroles lui firent comprendre que parfois Dieu engage ses élus à accomplir des actions qui seront pour d'autres un sujet de scandale ; les élus cependant ne doivent pas omettre ces actes dans l'espérance d'avoir la paix avec les méchants, parce que la véritable paix consiste dans la victoire des bons sur les mauvais. L'âme fidèle remporte cette victoire lorsque, ne négligeant rien de ce qui regarde la gloire de Dieu, elle s'efforce d'adoucir les hommes pervers par sa bienveillance et ses bons services et parvient ainsi à gagner leurs âmes. Que s'il lui arrivait de n'obtenir aucun succès, la récompense ne lui serait cependant pas refusée. Hugues (de Saint-Victor) a dit : « *Les fidèles peuvent toujours trouver des motifs de doute, les infidèles ont toujours, s'ils le veulent, des raisons de croire: aussi c'est avec justice que les fidèles reçoivent la récompense de leur foi, et les infidèles la punition de leur incrédulité* (195). »

CHAPITRE 16.

318. RÉVÉLATIONS REÇUES PAR PLUSIEURS PERSONNES ET FOURNISSANT DES TÉMOIGNAGES ENCORE PLUS CONVAINCANTS DE LA RÉALITÉ DES SIENNES.

936. Elle considérait sa bassesse et sa misère, et se jugeait tout à fait indigne des faveurs dont le Seigneur daignait l'enrichir. C'est pourquoi elle vint trouver Dame M., d'heureuse mémoire, universellement connue et respectée à cause des révélations qu'elle avait reçues de Dieu, et la supplia humblement de consulter le Seigneur au sujet des faveurs relatées plus haut. Ce n'est pas qu'elle doutât et recherchât une certitude, mais elle

désirait être excitée à une plus grande reconnaissance pour des dons si généreux, et se sentir affermie dans la confiance, si la vue de son indignité devait plus tard lui faire concevoir quelque doute. Dame M. se mit en prière afin de consulter Dieu : elle vit alors le Seigneur Jésus comme un Époux plein de grâce et de charmes, plus beau que des milliers d'anges et paré d'un vêtement doublé d'or. De son bras droit il tenait étroitement serrée contre lui celle pour qui Dame M. priait, en sorte que le cœur de cette vierge semblait attaché à la blessure d'amour du Cœur du Seigneur, et de son bras gauche la vierge à son tour tenait serré contre elle son Bien-Aimé. La vénérable M. admira cette vision et voulut en connaître la signification. Le Seigneur lui dit : [J572] « **Par la couleur verte de mes vêtements doublés d'or, est figurée l'opération de ma Divinité qui germe et fleurit dans l'amour.** » Et il ajouta : [J573] « **Cette opération fleurit avec vigueur dans cette âme. Tu vois son cœur fixé sur la blessure de mon côté parce que je me la suis unie d'une manière si incomparable qu'elle peut à chaque heure recevoir directement les influences de ma divinité.** » M. demanda encore : « *Seigneur, avez-vous réellement promis à cette Éluë la vraie lumière de votre connaissance, pour répondre en toute sûreté aux difficultés qui lui seront proposées, et mettre ainsi les âmes dans la voie du salut ? Elle m'a rapporté vos promesses en revenant dans son humilité chercher près de moi quelque lumière.* » Le Seigneur répondit avec une grande bonté : [J574] « **Je lui ai accordé des privilèges spéciaux, en sorte que chacun obtiendra vraiment par son entremise tout ce qu'il désire, et ma miséricorde ne trouvera jamais indigne de la communion une âme que celle-ci aura jugée digne ; bien plus je considérerai avec une affection spéciale celui qu'elle aura engagé à se nourrir de mon corps et de mon sang. Quand elle jugera graves ou légères les fautes de ceux qui la consulteront, ma divine Sagesse ne portera pas une autre sentence. Et comme il y en a trois dans le ciel qui rendent témoignage, à savoir le Père, le Verbe et le Saint-Esprit (1 Jean chapitre 5, verset 7), elle devra toujours aussi appuyer ses décisions sur une triple assurance : 1. lorsqu'il s'agira d'instruire le prochain, qu'elle cherche si la voix de l'Esprit l'inspire intérieurement ; 2. qu'elle considère si celui à qui elle parle regrette sa faute ou désire la regretter; 3. s'il a de la bonne volonté. Dès que ces trois signes se rencontreront, elle pourra dans ses réponses suivre en toute sécurité son inspiration, parce que je ratifierai sans aucun doute les engagements qu'elle aura pris au nom de ma bonté.** » Et le Seigneur ajouta : [J575] « **Si elle doit parler à quelqu'un, qu'elle attire en son âme par un profond soupir le souffle de mon divin Cœur, et tout ce qu'elle dira portera le cachet de la certitude. Elle ne pourra se tromper ni tromper les autres; bien plus, tous connaîtront par ses paroles les secrets de mon Cœur.** » Le Seigneur dit encore : [J576] « **Qu'elle garde fidèlement ce témoignage que tu vas lui donner, et si, avec le temps et par suite d'occupations multiples, elle croit voir ma grâce s'attédir en son âme, il ne faut pas qu'elle perde confiance, car je lui confirme ces privilèges pour tous les jours de sa vie.** »

937. Dame M. demanda encore au Seigneur si la manière d'agir de celle-ci n'était pas répréhensible, et d'où venait qu'à chaque heure elle s'empressait d'accomplir tout ce qui se présentait à son esprit, comme si pour elle c'eût été une même chose de prier, de lire, d'écrire, d'instruire le prochain, de le corriger ou de le consoler. Le Seigneur répondit : [280]

(194) Il s'agit ici de, révélations qui sont contenues dans les livres 2, 3, 4 et 5, lesquelles étaient déjà écrites avant que parût ce premier livre qui contient la vie de notre Sainte.

(195) Hugues de Saint-Victor, *De area morali*, 4, 3.

[J577] « *J'ai tellement uni son âme à mon Cœur sacré, qu'étant devenue un même esprit avec moi, sa volonté s'harmonise avec la mienne, comme les membres d'un homme s'harmonisent avec son vouloir. En effet, l'homme conçoit une pensée et dit : Fais ceci ; aussitôt la main obéit. Il dit encore : Regarde cela, et sur-le-champ ses yeux s'ouvrent à la lumière. Ainsi, par ma grâce, elle me demeure unie afin d'accomplir à toute heure ce que j'attends d'elle. Je l'ai choisie pour ma demeure, en sorte que sa volonté, et par conséquent l'œuvre de cette bonne volonté est proche de mon Cœur, comme le bras avec lequel j'agis. Son intelligence est comme l'œil de mon humanité lorsqu'elle recherche ce qui me plaît. L'ardeur de son âme semble être ma langue, quand, sous l'impulsion de l'Esprit, elle dit ce que je veux. Son jugement discret me tient lieu de flair. J'incline les oreilles de ma miséricorde vers la créature qui lui a inspiré une tendre compassion, et son intention me sert de pieds parce qu'elle ne se propose jamais d'autre but que celui où je puis tendre moi-même. Il importe donc qu'elle se hâte toujours, poussée par le souffle de l'Esprit, et qu'une œuvre étant achevée, je la trouve prête à suivre une autre inspiration. Si elle commet quelque négligence, sa conscience n'en sera pas chargée, puisqu'elle y suppléera en accomplissant par ailleurs ma volonté. »*

938. Une autre personne, très expérimentée dans la science spirituelle, après avoir prié et rendu grâce à Dieu pour les bienfaits accordés à celle-ci, reçut aussi une révélation qui prouvait les dons extraordinaires et l'union de cette âme avec le Seigneur. Nous pouvons donc conclure que toutes ces faveurs venaient de Dieu, puisqu'il les attestait d'une manière digne de foi en les faisant résonner comme le murmure d'une brise légère à l'oreille spirituelle de ces deux personnes, dont l'une ignorait la révélation que l'autre avait reçue, aussi complètement que les habitants de Rome ignorent les faits qui se passent au même instant à Jérusalem. Toutefois cette dernière personne nous apprend encore dans le récit de sa révélation, que toutes les grâces reçues de Dieu par celle-ci étaient peu de chose, en comparaison de celles que le Seigneur se proposait dans la suite de répandre sur son âme. Et elle ajouta: **[J578]** « *Elle parviendra à une si grande union avec Dieu, que ses yeux ne verront que ce que Dieu daignera voir par eux ; sa bouche ne dira que ce qu'il plaira à Dieu de dire par elle; et ainsi des autres sens. »* Mais à quel moment et de quelle manière Dieu réalisa-t-il cette promesse ? Lui seul le sait et l'âme qui reçut cette insigne faveur. Cependant ceux qui perçurent plus délicatement en elle le don de Dieu en eurent aussi connaissance.

939. Une autre fois, celle-ci pria encore Dame M. de demander pour elle au Seigneur les vertus de mansuétude et de patience dont elle croyait avoir un besoin spécial. La vénérable M., ayant accédé à son désir, reçut cette réponse : **[J579]** « *La mansuétude qui me plaît en celle-ci tire son nom du mot latin manendo, résider. Et parce que j'habite son âme, elle devra être semblable à une jeune épouse qui jouit de la présence de son époux et ne sort de chez elle, si la nécessité l'y force, qu'en prenant cet époux par la main, comme pour le contraindre à la suivre. Ainsi, lorsque mon épouse devra quitter la douce retraite de la jouissance intérieure pour s'en aller instruire le prochain, qu'elle imprime d'abord sur son cœur la croix du salut, qu'au début de son discours, elle invoque mon nom, ensuite elle pourra dire avec confiance tout ce que la grâce lui [281]*

suggérera. La patience qui me plaît encore en elle vient des mots pax et scientia, paix et science. Qu'elle s'exerce donc à la patience avec tant de soin, qu'en supportant l'adversité elle ne perde pas la paix du cœur, mais se souviennne pourquoi elle souffre, c'est-à-dire pour me prouver son amour et sa fidélité. »

940. Une autre personne à qui celle-ci était tout à fait étrangère, mais qui avait prié pour elle à sa demande, reçut du Seigneur cette réponse : **[J580]** « *Je l'ai choisie pour ma demeure parce que je vois avec délices que tout ce que les hommes aiment dans cette Éluë est mon œuvre propre. Ceux mêmes qui ne comprennent rien aux choses spirituelles admirent cepen-dant en elle mes dons extérieurs, tels que l'intelligence, l'éloquence. Aussi je l'ai exilée en quelque sorte loin de tous ses parents (196), afin que personne ne l'aimât à ce titre et que je fusse le seul motif de l'affection qu'on aurait pour elle. »*

941. Celle-ci pria encore une autre personne de demander au Seigneur d'où venait que, vivant depuis tant d'années dans le sentiment de la présence de Dieu, il lui semblait agir avec une sorte de négligence sans commettre toutefois de faute grave qui parût forcer le Seigneur à se montrer irrité contre elle. Cette personne reçut la réponse suivante : **[J581]** «*Si je ne lui parais jamais irrité, c'est qu'elle trouve toujours bon et juste tout ce que je permets et ne se trouble d'aucun événement. Lorsqu'elle a une affliction à supporter, elle tempère sa douleur par cette pensée que ma Providence divine ordonne toutes choses. Bernard a dit : " A qui Dieu plaît, celui-là ne peut que plaire à Dieu (197) " ; aussi je me montre toujours bienveillant à son égard.»*

942. Après avoir reçu ces diverses réponses, elle se sentit animée d'une grande reconnaissance envers l'infinie Bonté et rendit grâce à Dieu, disant, entre autres choses : « *Comment se peut-il faire, ô mon Bien-Aimé, que votre indulgence daigne à ce point dissimuler tout le mal qui est en moi, puisque, si votre volonté m'est toujours agréable, il ne faut pas l'attribuer à ma vertu, mais bien à cette divine largesse qui me donne la grâce. »* Et le Seigneur daigna l'instruire par cette comparaison : **[J582]** «*Quand les caractères d'un livre semblent trop petits pour être lus avec facilité, l'homme se sert d'un verre grossissant ; dans ce cas, le livre n'a subi aucun changement, c'est le cristal qui a produit cet effet. De même si je trouve en toi quelque lacune, mon excessive bonté me porte à la combler.»*

CHAPITRE 17.

319. DE L'INTIMITÉ CROISSANTE DE SES RAPPORTS AVEC DIEU.

943. Comme il lui arrivait parfois d'être privée de la visite du Seigneur durant un certain temps sans en ressentir aucune peine, elle saisit un jour l'occasion d'en demander la raison. Le Seigneur lui répondit : **[J583]** « *Une trop grande proximité empêche quelquefois les amis de se bien voir : par exemple s'ils se serrent dans les bras l'un de l'autre et se donnent un baiser, ils ne peuvent goûter en même temps le plaisir de*

(196) Gertrude nous est montrée ici comme privée de parents et d'amis. Nous en concluons qu'elle devint orpheline dans un âge encore tendre, et que sans doute elle était originaire d'un pays éloigné, puisqu'elle n'avait dans le voisinage ni parents ni amis.

(197) Saint Bernard, Sermon 24, 8, sur le Cantique. .

se regarder. » Par ces paroles elle comprit que la soustraction momentanée de la grâce augmente beaucoup les mérites, pourvu que l'homme durant cette épreuve accomplisse son devoir avec autant de courage, malgré les efforts qu'il doit faire.

944. Elle se demanda ensuite pourquoi le Seigneur ne la visitait plus de la même manière qu'autrefois : **[J584]** «*C'est qu'alors, répondit le Seigneur, je t'instruisais fréquemment par des réponses qui te permettaient de faire connaître au prochain mon bon plaisir. Maintenant, c'est à ton intelligence seulement que je manifeste mes opérations, parce qu'il serait souvent difficile de les traduire en paroles. Je réunis dans ton âme comme dans un trésor les richesses de ma grâce, afin que chacun trouve en toi ce qu'il y voudra chercher. Tu seras comme une épouse qui connaît tous les secrets de son époux et qui, après avoir vécu longtemps avec lui, sait deviner ses volontés. Toutefois il ne conviendrait pas de révéler les secrets qu'une réciproque intimité a permis de connaître.* »

945. Elle vit dans la suite la réalité de ces promesses, car, lorsqu'elle priait pour une intention qui lui était fortement recommandée, il lui était impossible de vouloir obtenir une réponse du Seigneur comme auparavant. Il lui suffisait alors de sentir en elle la grâce de prier pour telle cause : c'était une preuve assurée de l'inspiration de Dieu, aussi bien que jadis la réponse divine. De même, si quelqu'un cherchait auprès d'elle conseil ou consolation, elle sentait aussitôt que la grâce de répondre lui était donnée, et cette grâce était accompagnée d'une telle certitude, qu'elle eût été prête à subir la mort pour assurer la vérité de ses paroles. Cependant elle n'avait eu aucune connaissance de ce dont il s'agissait, ni par paroles, ni par écrit, et n'y avait même pas songé. Mais si elle ne recevait aucune révélation concernant l'objet de sa prière, elle se réjouissait de ce que la Sagesse divine est si impénétrable, et si inséparablement jointe à l'Amour, que le meilleur parti est de lui abandonner toute chose. Cet abandon avait alors pour elle plus de charmes que la connaissance profonde des secrets mystères de Dieu.

Pour obtenir sur internet le livre 1 avec un imprimatur différent :

Imprimatur : Ryde, le 16 septembre 1904, Fr. P. DELATTE Abbé de Solesmes

Imprimatur : Tours le 16 février 1926, C. BERGEAULT Vicaire général

Aller sur la page web de **www.JesusMarie.com** ou faites :

http://jesusmarie.free.fr/gertrude_d_helfta.html

édition numérique par Christian B.

-
-
-
-
-
-
-
-
-
-
[283]

Sainte Gertrude d'Helfta

Le Héraut de l'Amour Divin

Livre 2

édition numérique par Christian B.



LES RÉVÉLATIONS DE SAINTE GERTRUDE VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT
AU MONASTÈRE D'HELFTA PRÈS D'EISLEBEN EN SAXE EN ALLEMAGNE

Traduction de « *Insinuationes divinæ pietatis* » par des moines bénédictins en 1884

Imprimatur : Ryde, le 16 septembre 1904, Fr. P. DELATTE Abbé de Solesmes

Imprimatur : Tours le 16 février 1926, C. BERGEAULT Vicaire général

Document : PRO MANUSCRIPTO (*)

Extraits du site suivant : **www.JesusMarie.com**

courriel : Alexis@JesusMarie.com

(*) Ces extraits sont à l'usage des pèlerins français de Marmora (Ontario), et des membres du groupe de prière de l'église Saint Ambroise à Montréal et de toute personne qui désire approfondir la spiritualité bénédictine. Merci!

[284]

LIVRE SECOND

PRÉFACE d'après LANSPERG

Cette sainte vierge, poussée par celui qui disposait entièrement de sa volonté, écrivit ce livre second de sa propre main. C'est un livre pieux et utile à tous. Il fournit à l'âme dévote et la lumière et un exemple vivant pour se conduire selon l'homme intérieur, pour apprendre à connaître ses imperfections et ses défauts et à les pleurer devant Dieu, pour concevoir ensuite un vrai mépris de soi-même et travailler chaque jour à rendre sa vie meilleure. Ce livre enseigne encore à proclamer les bienfaits de Dieu, à lui en rendre grâces et à reporter tous ces biens vers leur source. Il montre ce qu'éprouve une âme que Dieu attire, ce qu'elle doit attribuer à Dieu ou à elle-même, avec quelle discrétion elle doit agir pour distinguer entre son propre esprit et l'Esprit divin et parvenir ainsi à l'union d'amour avec le Seigneur. Il présente ces choses en des termes dont la simplicité est loin de rendre la grandeur des réalités qu'ils expriment, mais ce ne sont pas les formes littéraires qui doivent faire apprécier l'état élevé auquel la grâce de Dieu conduit les âmes. Il est en effet très certain que la plus grande partie de ce qui est rapporté dans ces pages ne peut être ressenti que par celui-là seul qui l'a reçu. La parole humaine ne peut en traduire la grandeur et la majesté.

C'est donc la vierge Gertrude, contrainte par une force divine, qui a écrit ce livre de sa propre main.

PROLOGUE

La neuvième année après avoir reçu ces faveurs divines (198), à l'époque de la Cène du Seigneur, comme on devait porter le corps du Seigneur à une infirme, et qu'elle attendait avec le couvent, elle ressentit une impulsion violente de l'Esprit Saint, et, saisissant la tablette suspendue à son côté, écrivit de sa propre main les paroles qui vont suivre: nous y verrons ce que son cœur éprouvait dans les entretiens secrets avec son Bien-Aimé, et combien elle débordait en louanges et en actions de grâces.

CHAPITRE 1.

320. COMMENT LE SEIGNEUR, oriens ex alto (venant d'en haut), LA VISITA POUR LA PREMIÈRE FOIS.

946. Que *l'abîme de la Sagesse* incréée appelle *l'abîme* (199) de la Toute Puissance admirable, pour exalter cette bonté incompréhensible qui fit descendre les torrents de votre miséricorde jusque dans la profonde vallée de ma misère ! J'avais atteint ma vingt-sixième

Note : À partir du chapitre 1, j'ai numéroté (à la suite des messages du livre 1) chaque parole de Jésus par [J65] «Cito... » etc.

(198). Ces faveurs ont été relatées aux chapitres 1, 3 et 23 de ce second livre. La première grâce des révélations fut donnée à Gertrude en l'an 1281, comme nous le lisons dans la préface, et ce fut en l'année 1289 qu'elle commença à écrire. (Note de l'édition latine.)

(199) Allusion au verset 8 du psaume 40(39).

[285]

année, et nous étions en la deuxième férie (jour béni pour moi) qui précédait la fête de la Purification de votre très chaste Mère. La susdite férie tombait cette année (200) au sixième des calendes de février. A l'heure qui suit Complies, heure si favorable du crépuscule, vous aviez résolu, ô Dieu qui êtes la vérité plus pure que toute lumière et plus intime que tout secret, d'éclairer les épaisses ténèbres qui m'environnaient. Usant d'un procédé plein de douceur et de tendresse, vous commençâtes par apaiser le trouble qu'un mois auparavant (201) vous aviez excité dans mon cœur. Ce trouble, je le crois, était destiné à renverser la tour de vaine gloire et de curiosité élevée par mon orgueil. Orgueil insensé ! car je ne méritais même pas de porter le nom et l'habit de la Religion. Toutefois c'était bien le chemin que vous choisissiez, ô mon Dieu, pour me révéler votre salut.

947. J'étais donc à cette heure au milieu du dortoir, et selon les usages de respect prescrits dans l'Ordre, je venais de m'incliner devant une ancienne, lorsque, relevant la tête, je vis devant moi un jeune homme plein de charmes et de beauté. Il paraissait âgé de seize ans, et tel enfin que mes yeux n'auraient pu souhaiter voir rien de plus attrayant. Ce fut avec un visage rempli de bonté qu'il m'adressa ces douces paroles : [J585] «*Cito veniet salus tua; quare moerore consumeras ? Numquid conciliaribus non est tibi quia innovavit te dolor ?* » "Ton salut viendra bientôt. Pourquoi es-tu consumée par le chagrin? Est-ce que tu n'as point de conseiller pour te laisser abattre ainsi par la douleur?" (202) Tandis qu'il prononçait ces mots, quoique je fusse certaine de ma présence corporelle dans ce dortoir, il me sembla néanmoins que j'étais au chœur, en ce coin où je fais habituellement, une oraison si tiède c'est là que j'entendis la suite des paroles: [J586] «*Salvabo te et liberabo te, noli timere.* » "Je te sauverai, je te délivrerai, ne crains pas." Après ces mots, je vis sa main fine et délicate prendre ma main droite comme pour ratifier solennellement ces promesses. Puis il ajouta : [J587] «*Tu as léché la terre avec mes ennemis et sucé parmi les épines quelques gouttes de miel. Reviens vers moi, et je t'enivrerai au torrent de ma volupté divine.*» (Psaume 35, verset 9). Pendant qu'il parlait ainsi, je regardai, et je vis entre lui et moi, c'est-à-dire à sa droite et à ma gauche, une haie s'étendant si loin, que ni devant ni derrière je n'en découvrais la fin. Le haut de cette haie était tellement hérissé d'épines que je ne voyais aucun moyen de passer jusqu'à ce bel adolescent. Je restais donc hésitante, brûlante de désirs et sur le point de défaillir, lorsque lui-même me saisit tout à coup et, me soulevant sans aucune difficulté, me plaça à côté de lui. Je reconnus alors sur cette main qui venait de m'être donnée en gage, les bijoux précieux des plaies sacrées qui ont annulé tous les titres qui pouvaient nous être opposés. Aussi j'adore, je loue, je bénis, et je rends grâces autant que je le puis à votre sage Miséricorde et à votre miséricordieuse Sagesse. Vous vous efforciez, ô mon Créateur et mon Rédempteur, de courber ma tête rebelle sous votre joug suave, en préparant un remède si bien accommodé à ma faiblesse. Dès cette heure, en effet, mon âme retrouva le calme et la sérénité ; je commençai à marcher à l'odeur de vos parfums, et bientôt je goûtai la douceur et la suavité du joug de votre amour, que j'avais estimé auparavant dur et insupportable.

(200) C'était en l'année 1281, et la sainte écrivit ceci en 1289.

(201) C'est-à-dire pendant l'Avent. Voir au ch. 23 du 2e livre.

(202) 1er Répons du 2e dimanche de l'Avent.

[286]

CHAPITRE 2.

321. DE L'ILLUMINATION DU COEUR

948. Je vous salue, ô mon Sauveur et lumière de mon âme : que tout ce que les cieux renferment dans leur sphère, la terre en son globe et l'abîme des mers dans ses profondeurs, vous rende grâce, pour cette faveur extraordinaire par laquelle vous m'avez appris à connaître et à considérer les secrets de mon cœur. Jusqu'à ce jour je n'en avais pas eu plus de souci que de voir l'intérieur de mes pieds, si je puis ainsi parler. Dans cette lumière, il m'a été donné de rechercher avec soin et de découvrir en mon âme plus d'une souillure qui offensait votre pureté si parfaite. J'y vis de plus un tel désordre et une telle confusion que vous ne pouviez, selon votre désir, fixer en ce lieu la demeure de votre Majesté. Cependant, ni ce désordre ni mon indignité ne vous ont tenu éloigné, ô Jésus mon Bien-Aimé ; et chaque fois que je me nourrissais de l'aliment vivifiant de votre corps et de votre sang, je jouissais de votre présence visible, mais d'une manière un peu incertaine, comme on découvre les objets à la première lueur du jour. Par cette douce condescendance, vous engagiez mon âme à faire effort pour s'unir plus familièrement à vous, pour vous contempler d'un oeil plus clair et pour jouir de vous en toute liberté.

949. Je travaillai à obtenir ces faveurs en la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge Marie, dont le sein très pur fut l'asile béni où vous avez daigné en ce jour épouser la nature humaine. O Dieu, qui avant d'être invoqué répondez : **« Me voici » (203)**, vous avez voulu hâter pour moi les joies de cette journée, en me prévenant dès la veille par les bénédictions de votre douceur. (Psaume 20, verset 4.) Nous tenions alors le Chapitre après Matines (office du matin dans le bréviaire), parce que ce jour était un dimanche. Aucun terme ne peut exprimer de quelle manière, **« ô Lumière qui venez d'en haut »** (Luc 1, verset 78), vous avez visité mon âme par les entrailles de votre douceur et de votre bonté. Aussi donnez-moi, ô Source de tous les biens, donnez-moi d'immoler sur l'autel de mon cœur l'hostie de jubilation, afin que j'obtienne d'expérimenter souvent avec tous vos élus cette union si douce, cette douceur si unifiante qui jusqu'à cette heure m'était restée complètement inconnue.

950. Quand je considère ce qu'était ma vie avant ce jour et ce qu'elle a été depuis, je dois proclamer en vérité que ce fut là un bienfait tout gratuit et que je n'avais aucunement mérité. Dès lors vous me donniez une connaissance de vous-même si lumineuse, que je me trouvais plus touchée par la douce tendresse de votre familiarité que je ne l'aurais été par les châtiments. Cependant je ne me souviens pas avoir éprouvé ces délices en d'autres jours que ceux où vous m'appeliez au banquet de votre table royale. Était-ce là une disposition de votre Sagesse ? Était-ce le résultat de ma profonde négligence ? Je n'ai pu le savoir exactement.

CHAPITRE 3.

322. DES CHARMES DE L'HABITATION DU SEIGNEUR EN L'ÂME.

951. Vous agissiez en mon âme, vous la provoquiez, lorsqu'un jour entre la Résurrection et l'Ascension, le matin avant Prime, j'entrai dans la cour et je m'assis près du vivier. La

[203] Allusion à la parole d'Isaïe 58, verset 9: **« Tunc invocabis etc. »**.

beauté de ce lieu me ravissait (204) : il était arrosé par une eau limpide et entouré d'arbres verdoyants ; les oiseaux, et particulièrement les colombes, y voltigeaient en liberté. On goûtait surtout dans cette profonde retraite un repos délicieux. Je réfléchissais à ce qui pourrait compléter les charmes de ce lieu, et je trouvais qu'il n'y manquait que la présence d'un ami, affectueux, agréable, et capable en un mot de réjouir ma solitude. Vous alors, ô mon Dieu, source des inénarrables délices, vous qui, je le crois, aviez inspiré le commencement de cette méditation, afin de la terminer au profit de votre amour, vous me donniez à comprendre ce qui suit : Si par une continuelle gratitude je faisais remonter vers vous, comme l'eau d'un fleuve qui retournerait vers sa source, les grâces dont je suis comblée ; si je m'efforçais de croître en vertus comme un arbre vigoureux pour produire les fleurs des bonnes oeuvres ; si encore, méprisant tout ce qui est terrestre, je prenais comme les colombes un libre essor vers les choses du ciel, étrangère aux passions et aux tumultes d'ici-bas pour ne m'attacher qu'à vous seul ; alors, ô mon Dieu, mon cœur deviendrait pour vous une demeure pleine de charmes.

952. Je passai tout le jour à méditer ces pensées, et le soir, avant de prendre mon repos, en m'agenouillant pour prier, ce passage de l'Évangile frappa tout à coup mon esprit : **« Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, mansionem apud eum faciemus »** (Jean 14, verset 23) : **« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »** A l'instant, je sentis que mon cœur, ce cœur de boue, était devenu votre séjour. Oh ! plutôt au ciel mille fois qu'il me soit donné de voir couler sur ma tête toute une mer, dont l'eau, changée en sang, purifierait cette demeure vile et misérable que votre incomparable grandeur daigne venir habiter. Que mon cœur arraché sur l'heure de ma poitrine soit jeté par morceaux sur des charbons ardents. Que ce feu brûle et purifie ses scories, pour le rendre non pas digne, ce qui ne saurait être, mais un peu moins indigne d'être votre séjour.

953. Depuis ce moment, ô mon Dieu, vous m'avez montré tantôt un visage bienveillant, tantôt un visage sévère, selon que j'étais plus ou moins vigilante à combattre mes défauts. Tous mes efforts, cependant, eussent-ils été parfaits, eussent-ils duré toujours, jamais ils n'auraient mérité un seul de vos regards, même ce regard de sévérité qu'attira sur moi la multitude de mes péchés. Dans votre condescendance infinie, vous avez paru plus contristé qu'irrité de mes fautes, et je vous vis supporter mes nombreux défauts avec une patience toute divine, qui surpasse celle que vous avez montrée ici-bas envers le traître Judas.

954. Bien que mon esprit trouvât son plaisir dans des choses passagères, cependant après des heures, hélas ! après des jours, et je puis dire avec douleur, après des semaines passées loin de vous, si je rentrais en moi-même, je vous trouvais toujours présent au fond de mon cœur. Depuis neuf années vous ne vous êtes pas dérobé à mon amour, si ce n'est une fois pendant les onze jours qui précèdent la saint Jean-Baptiste, parce que vous vouliez faire sentir à mon âme le déplaisir que vous avait causé une conversation mondaine. Cette sévérité dura jusqu'à la deuxième férie, vigile de la fête, pendant la messe

[204] On retrouve encore cet étang, alimenté par un ruisseau qui arrose la vallée où était situé le monastère. Celui-ci est actuellement propriété de l'État.

« **Ne timeas Zacharia** » "Sois sans crainte, Zacharie ». Votre douce humilité et l'admirable bonté de votre amour voyaient que j'en étais venue à cet excès de folie de ne pas m'apercevoir de la perte d'un tel trésor, car je ne me souviens pas avoir ressenti ni douleur, ni désir de le retrouver. Je m'étonne qu'un tel excès de folie ait pu s'emparer de mon esprit. Peut-être vouliez-vous me faire expérimenter ce que dit saint Bernard : « **Lorsque nous fuyons, vous nous poursuivez; si nous tournons le dos, vous vous présentez en face; vous suppliez, on vous méprise; mais ni confusion ni mépris ne peuvent vous détourner de nous. Sans vous lasser, vous travaillez toujours à nous amener à cette joie que l'œil n'a pas vue ni l'oreille entendue, et que le cœur de l'homme ne connaît pas.** » Puisque vous m'avez accordé cette douce grâce de votre présence lorsque j'en étais indigne et qu'il est plus grave de tomber une seconde fois qu'une première, j'avais donc plus que démerité quand vous daignâtes enfin me rendre la joie de votre présence salutaire qui dure encore aujourd'hui. Pour une telle faveur, soit à vous cette louange et action de grâces, qui procède avec douceur de l'amour incréé, pour refluer ensuite en vous-même, sans qu'aucune créature arrive à l'épuiser tout entière.

955. Pour obtenir de garder un don si sublime, je vous offre cette très excellente supplication que l'angoisse extrême de votre agonie, (attestée par la sueur de sang), a rendue si instante, que la simplicité et l'innocence de votre vie ont faite si fervente, que l'amour enfin de votre Divinité a rendue si efficace. Que, par la vertu de cette très parfaite prière, mon union avec vous devienne complète et que vous m'attiriez dans l'intimité de votre Cœur. Si par nécessité je dois me livrer aux oeuvres extérieures, puissé-je ne faire que m'y prêter! et lorsque pour votre gloire je les aurai accomplies avec soin, je reviendrai aussitôt jouir de vous au plus intime de mon être, comme l'eau impétueuse précipite ses flots dans l'abîme, lorsque disparaît l'obstacle qui la retenait captive. Que désormais vous me trouviez toujours aussi attentive à vous, que vous vous montrez présent à moi. J'atteindrai alors cette perfection à laquelle votre justice peut permettre à votre miséricorde d'élever une âme chargée du poids de la chair et qui résista toujours à votre amour. Puissé-je enfin exhaler mon dernier soupir dans vos étroits embrassements et votre baiser tout-puissant ! Que sans aucun délai mon âme se trouve où vous demeurez sans occuper d'espace, où vous êtes tout entier sans division possible, dans cette éternité toujours nouvelle où vous vivez et rayonnez de gloire avec le Père et le Saint-Esprit, ô vrai Dieu, dans tous les siècles immortels!

CHAPITRE 4.

323. DE L'IMPRESSION DES TRÈS SAINTES PLAIES DU CHRIST.

956. Au début de ces faveurs divines, en la première ou la seconde année, je crois, et durant la saison d'hiver, je trouvai dans un livre une courte prière conçue en ces termes : « **Seigneur Jésus Christ, Fils du Dieu vivant, donnez-moi d'aspirer vers vous de tout mon cœur avec des désirs ardents et une âme altérée, de respirer en vous qui êtes la douceur et suavité par excellence. Accordez enfin que mon être entier soit comme haletant vers vous, ô suprême et vraie Béatitude ! O très miséricordieux Seigneur, gravez en mon cœur vos plaies divines au moyen de votre précieux sang, afin que j'y lise en même temps, et vos douleurs et votre amour. Que le souvenir de vos** [289]

blessures reste à jamais dans le secret de mon cœur, pour y exciter une ardente com-passion et y allumer le feu de votre amour. Faites-moi sentir le vide des créatures, et soyez seul la douceur de mon âme.»

957. Je goûtai beaucoup les termes de cette prière et j'aimais à la réciter souvent. Or, vous qui jamais ne repoussez les vœux des humbles, vous m'écoutez, prêt à m'exaucer. En effet, peu de temps après, et pendant le même hiver, j'allai à la sortie de vêpres m'asseoir au réfectoire pour la collation: je m'y trouvai à côté d'une personne à qui j'avais découvert quelque chose des secrets de mon âme. Je le dirai en passant, pour l'instruction de ceux qui liront cet écrit : j'ai souvent éprouvé dans ma dévotion un redoublement de ferveur à la suite de ces confidences, sans qu'il me soit possible de déclarer, ô mon Dieu, si c'était votre esprit qui me poussait à révéler mes secrets, ou simplement l'affection que j'avais pour cette personne. Cependant, j'ai entendu dire par quelqu'un de très expérimenté, qu'il est utile d'ouvrir son âme, non pas à tous indifféremment, mais à des personnes dont nous connaissons la fidèle affection, qui en outre sont au-dessus de nous, et que nous devons respecter comme étant nos anciens. Comme je l'ai dit, j'ignore le motif qui me faisait agir, et je m'en remets à vous qui êtes mon fidèle Dispensateur, vous dont l'Esprit plus doux que le miel affermit la vertu des Cieux (205). Si je me suis laissé conduire par l'affection humaine, il est bien juste, ô mon Dieu, que je me plonge dans un abîme de gratitude, puisque vous avez daigné réunir la poussière de mon néant et l'or de votre infinie grandeur, c'est-à-dire enchâsser dans mon cœur les perles de votre grâce.

958. Au moment dont j'ai parlé, j'étais donc occupée à méditer les paroles de cette prière, lorsque je sentis que, malgré mon indignité, je recevais par une opération toute divine les faveurs souhaitées depuis longtemps. Il me fut donné de connaître spirituellement que vous veniez d'imprimer les stigmates adorables de vos très saintes plaies sur des places réelles de mon Cœur. Par ces blessures, vous avez guéri mon âme, et vous m'avez présenté à boire la coupe enivrante qui contient le nectar de l'amour.

959. Mais mon indignité n'avait pas épuisé l'abîme de votre tendresse. Je reçus encore de votre surabondante libéralité ce don magnifique, que, tous les jours et à chaque fois que je réciterais cinq versets du psaume « **Benedic anima mea** » "**Bénis Yahvé, mon âme**" (Psaume 103 (102), versets 1 à 5) en visitant en esprit les marques de l'amour imprimées sur mon cœur, je ne pourrais jamais me plaindre, de ne pas recevoir quelque grâce spéciale. En effet, au premier verset : « **Benedic anima mea** », je reçus la grâce de déposer sur les plaies de vos pieds sacrés toute la rouille de mes péchés et le néant des voluptés du monde. Au second verset : « **Benedic anima mea et noli oblivisci** » "**Bénis Yahvé, mon âme, n'oublie aucun de ses bienfaits.**" je lavai toutes les taches de délectation charnelle et passagère dans cette source amoureuse d'où le sang et l'eau jaillirent pour moi. Au troisième verset : « **Qui propitiatur** » "**Lui qui pardonne** », semblable à la colombe qui se hâte d'établir son nid dans le creux de la pierre, je vins me réfugier en la plaie de votre main gauche pour y goûter le repos de l'âme.

960. Ensuite au quatrième verset, « **Qui redimit de interitu** », "**Qui rachète à la fosse ta vie**" m'approchant de votre main droite, je puisai avec confiance dans les trésors qu'elle

(205) Allusion au verset 6 du Psaume 33 (32) : « **Verbo Domini coeli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum** ». "**Par sa parole les cieux ont été affermis et du souffle de sa bouche vient leur vertu.**" [290]

renferme tout ce qui manquait en moi à la perfection des vertus. Mon âme étant donc purifiée des souillures, enrichie de mérites, qu'y puis-je, maintenant que ces faveurs m'ont rendue moins indigne, jouir, comme l'indique ce verset: **« Qui replet in bonis »** "Qui rassasie de biens", de votre présence si douce, si désirable et de vos chastes baisers !

961. Outre ces largesses, vous avez achevé de donner à mon âme ce que vous demandait cette prière, c'est-à-dire la grâce de lire en vos précieux stigmates et vos douleurs et votre amour. Ce fut, hélas ! pour peu de temps, non que vous m'ayez retiré ces faveurs, mais parce que, et je le déplore ici, je les perdus par mon ingratitude et ma négligence. Toutefois, votre immense miséricorde et votre généreuse tendresse ont paru ne pas remarquer mes oublis, et m'ont conservé jusqu'à ce jour malgré mon indignité, le premier et le plus grand de ces dons qui est l'empreinte de vos plaies sacrées. Pour cette faveur, ô mon Dieu, honneur et puissance, louange et jubilation vous soient rendus dans les siècles éternels !

CHAPITRE 5.

324. DE LA BLESSURE DE L'AMOUR.

962. Sept ans plus tard, dans les jours qui précèdent l'Avent, et certainement par votre permission, ô divin Auteur de tout bien, j'engageai une personne à ajouter, pour moi, les paroles suivantes à la prière qu'elle adressait chaque jour au crucifix : **« Par votre Cœur transpercé, ô Seigneur très aimant, veuillez transpercer son cœur des traits de votre amour, afin que rien de terrestre n'y demeure, et qu'il soit rempli par la seule vertu de votre Divinité. »** Cette prière ayant, je le crois, porté un défi à votre amour, il arriva que, le dimanche où l'on chante **« Gaudete in Domino »** "Réjouissez-vous dans le Seigneur" (206), lorsque par un effet de votre miséricordieuse libéralité je m'approchai de la communion de votre corps et de votre sang, je sentis mon âme saisie d'un désir véhément, sous l'effort duquel je m'écriai : **« Seigneur, je ne suis pas digne de la moindre de vos grâces, mais, au nom des mérites et des désirs de tous ceux qui sont ici, je vous conjure de transpercer mon cœur par la flèche de votre amour ! »** Je compris bientôt, par l'infusion d'une grâce intérieure et par un signe extérieur qui apparut sur le crucifix, que ma prière avait pénétré jusqu'à votre cœur. En effet, après la réception du Sacrement de vie, revenue à ma place, il me sembla voir partir du côté droit du crucifix qui était peint sur mon livre comme un rayon de soleil dont l'extrémité avait la forme d'une flèche. Ce rayon jaillit avec force, se retira en lui-même, puis s'élança de nouveau et demeura fixe un moment afin d'attirer doucement à lui toute mon affection. Mes vœux cependant n'étaient pas encore satisfaits ; lorsque au mercredi suivant (207), jour où les fidèles après la messe honorent le grand mystère de votre adorable Incarnation et Annonciation, je me joignis à eux, quoique avec moins de ferveur. Tout à coup je vous vis apparaître devant moi, et vous me fîtes une blessure au cœur en disant ces mots: [J588] **« Que toutes les affections de ton âme viennent se concentrer ici ; c'est-à-dire que l'ensemble de tes plaisirs, de tes espérances, de tes joies, de tes douleurs, de tes craintes et de tous tes autres sentiments se fixent dans mon amour. »** Je pensai aussitôt à ce que j'avais entendu dire

(206) Au troisième Dimanche de l'Avent.

(207) Férie des quatre-temps de l'Avent où on lit l'évangile : *Missus est*

au sujet du traitement qu'une plaie réclame : bains, onctions, bandages. Mais vous ne m'avez pas enseigné alors comment je devais m'acquitter de ces soins. Plus tard seulement, vous m'avez éclairée à ce sujet, par une personne qui, je n'en doute pas, s'était habituée, pour votre gloire, à écouter, avec plus de délicatesse et de persévérance que moi, le doux murmure de votre amoureux langage. Elle me conseilla donc d'honorer par une constante dévotion l'amour de votre Cœur percé sur la Croix ; de puiser à cette source de charité qui jaillit sous l'effort d'un amour ineffable, l'eau de la vraie piété qui lave toute offense; de prendre dans l'effusion de tendresse qui découle d'un tel amour l'huile de la reconnaissance, comme remède à toute douleur ; enfin de trouver, dans cette oeuvre de charité que vous avez consommée avec un incompréhensible amour, la bandelette de justification pour diriger vers vous toutes mes pensées, mes paroles et mes oeuvres, et vous demeurer inséparablement unie.

963. O Dieu, que la force de cet amour, dont la plénitude est en Celui qui, assis à votre droite, s'est fait **« l'os de mes os et la chair de ma chair »** (208), supplée à ce que ma malice et ma lâcheté ont enlevé à la force de cette dévotion ! C'est par lui, dans la vertu du Saint-Esprit, que vous nous avez donné d'agir avec une si grande compassion, avec respect et humilité. Par lui je vous offre la douleur que j'éprouve d'avoir outragé votre bonté infinie en péchant par pensées, par paroles ou par actions, et surtout de ne m'être pas servi avec soin et révérence des dons que j'avais reçus. Ne m'eussiez-vous donné, en souvenir de vous, à moi si indigne, qu'un léger fil de lin, j'aurais dû le recevoir avec un respect infini !

964. O Dieu, qui connaissez les secrets de mon cœur, vous savez que pour écrire et publier ces choses, j'ai dû combattre mon goût personnel, et considérer qu'ayant si peu profité de vos grâces, elles ne pouvaient m'avoir été accordées pour moi seule, puisque votre sagesse éternelle ne se trompe en rien. O Dispensateur de tous les biens, qui m'avez comblée gratuitement de tant de grâces, faites au moins qu'en lisant cet écrit, le cœur d'un de vos amis soit ému par votre condescendance, et vous remercie de ce que, pour l'amour des âmes, vous avez conservé si longtemps au milieu des souillures de mon cœur une pierre précieuse d'un tel prix. Qu'il loue, qu'il exalte et supplie votre miséricorde en disant de cœur et de bouche: **« Te Deum Patrem ingenitum... »** "O Père non engendré..." **« Te jure laudant... »**, "On vous loue avec justice" **« Tibi decus et imperium... »**, "A vous l'honneur et l'empire..." **« Benedictio et claritas... »** "Bénédictio et gloire..". (209). C'est ainsi que peut vous être offert un supplément à mon insuffisance.

Ici elle cessa d'écrire jusqu'au mois d'octobre.

CHAPITRE 6.

325. D'UNE VISITE PLUS SUBLIME DU SEIGNEUR EN LA FÊTE DE LA NATIVITÉ.

965. Ô Toute Puissance admirable et d'une hauteur inaccessible! O Sagesse insondable en ses profonds abîmes ! O Charité toute désirable et d'une étendue sans mesure ! Avec quelle abondance les torrents de votre Divinité plus douce que le miel se sont-ils élevés, pour déborder si fortement sur moi, misérable ver de terre, qui ne sais que ramper sur le

(208) Allusion à la parole de la Genèse chapitre 2 versets 23 et suivants : **« Hoc nunc, os ex ossibus... »** "c'est l'os de mes os et la chair de ma chair..."

(209) La sainte fait allusion à certaines antiennes de l'office de la Sainte Trinité.

sable de mes défauts et de mes négligences. Il m'est permis, bien plus, je désire pendant l'exil de mon pèlerinage terrestre, retracer autant que je le puis ces béatifiantes délices et ces suavités si douces, par lesquelles celui qui adhère à Dieu devient un même esprit avec lui (Première épître aux Corinthiens chapitre 6, verset 17). Il m'a été donné, à moi pauvre grain de poussière, de savourer quelques gouttes de cette béatitude infinie si abondamment répandue, et c'est ce que je vais raconter ici.

966. C'était en cette nuit sacrée où les cieux parurent distiller le miel, lorsque la douce rosée de la Divinité descendit sur la terre. Mon âme, semblable à une toison exposée dans l'aire de la charité et tout humectée de cette rosée céleste (210), voulut méditer ce mystère. Par l'exercice de sa dévotion, elle désira prêter pour ainsi dire son ministère à ce divin enfantement où, tel que l'astre émet son rayon, la Vierge produisit son Fils vrai Dieu et vrai homme. Il me sembla tout à coup qu'on me présentait, et que je recevais dans mon cœur un tout petit enfant, né à l'heure même, dans lequel résidait assurément le don de la souveraine perfection, le don par excellence. Et comme mon âme le retenait en elle-même, elle se vit soudainement transformée tout entière en la couleur de ce divin Enfant, si toutefois il est possible d'appeler couleur ce qui ne peut être comparé à rien de visible. Elle reçut alors l'intelligence de ces ineffables paroles: « **Erit Deus omnia in omnibus** » "Dieu sera tout en tous" (Première épître aux Corinthiens chapitre 15, verset 28). Aussi ce fut avec une insatiable avidité qu'elle prit le délicieux breuvage qui lui était divinement offert dans ces paroles que j'entendis au même instant: **[J589] « Comme je suis la figure de la substance de Dieu le Père (Hébreux chapitre 1, verset 3) en la Divinité, de même tu seras la figure de ma substance dans l'humanité, tu recevras dans ton âme déifiée les influences de ma divinité, comme l'air reçoit les rayons du soleil. Pénétrée alors jusqu'aux moelles par cette lumière unifiante, tu deviendras capable d'une union plus intime avec moi. »**

967. O baume très précieux de la Divinité qui de toutes parts envoyez au loin les ruisseaux de l'amour, qui germez et fleurissez éternellement, et dont l'entière effusion n'aura lieu qu'à la fin des temps ! O vertu vraiment invincible de la droite du Très-Haut : par vous, un vase fragile, rejeté avec ignominie à cause de ses vices, a pu contenir et garder votre très précieuse liqueur ! O témoignage irréfutable de l'excessive tendresse de Dieu, qui ne m'a pas abandonnée lorsque j'errais au loin dans les sentiers du vice et m'a fait connaître, autant que ma misère en était capable, la douceur de cette bienheureuse union!

CHAPITRE 7.

326. D'UNE UNION PLUS EXCELLENTE DE SON ÂME AVEC DIEU.

968. En la très sainte fête de la Purification, tandis que j'étais forcée de garder le lit à la suite d'une grave maladie je me trouvai, au lever du jour, remplie de tristesse et me plaignis d'être privée, par cette infirmité, de la céleste visite qui m'avait souvent consolée à pareil jour.

969. Et voici que l'auguste Médiatrice, Mère de celui qui est le véritable Médiateur entre Dieu et les hommes, vint par ces paroles adoucir ma peine : **[M01] « Tu ne te souviens pas d'avoir éprouvé dans ton corps des douleurs aussi aiguës; mais apprends que**

(210) Allusion. à la toison de Gédéon qui reçut la rosée du ciel (Juges chapitre 6, v. 37)

mon Fils te réserve un présent plus riche que tous ceux dont tu as été comblée jusqu'ici, et c'est afin qu'il soit reçu dignement que ton âme a été fortifiée par ces souffrances corporelles. » Je fus soulagée en écoutant ces douces paroles, et immédiatement avant la procession je reçus l'aliment de vie. Comme j'étais attentive à la présence de Dieu en moi, je vis que mon âme, semblable à une cire doucement amollie sous l'action du feu, se présentait devant la poitrine sacrée du Seigneur comme en face d'un sceau dont elle allait recevoir l'empreinte. Tout à coup, ce sceau divin fut apposé sur elle et mon âme fut alors introduite dans ce trésor sacré où la plénitude de la divinité habite corporellement pour y être marquée du sceau de la resplendissante et toujours tranquille Trinité.

970. O mon Dieu, Charbon dévorant (**Carbo desolatorius**) (211), vous avez enfermé d'abord en vous-même, puis montré, et enfin communiqué cette vive ardeur, lorsque, sans rien perdre de votre feu, vous vous êtes arrêté sur le terrain humide et glissant de mon âme, pour dessécher en elle les flots des joies humaines. Vous l'avez ensuite dégagée de cet attachement à sa propre volonté, attachement que le temps n'avait fait que fortifier. O vrai feu consumant qui ne brûlez les vices de l'âme que pour y instiller la douce onction de la grâce ! C'est en vous seul que nous trouvons la force de nous réformer selon l'image et la ressemblance divine. O fournaise ardente dont les feux éclairent la douce vision de la paix ! Votre puissante opération change les scories en or pur et choisi, dès que l'âme, fatiguée d'illusions, cherche enfin avec ardeur le souverain Bien qu'elle ne trouve qu'en vous seul, ô vraie vérité !

CHAPITRE 8.

327. D'UNE UNION PLUS INTIME ENCORE.

971. Le dimanche suivant: « **Esto mihi in Deum protectorem** » "Soyez-moi un Dieu protecteur" (212), vous avez pendant la messe excité et agrandi les désirs de mon âme, afin qu'elle aspirât aux faveurs plus sublimes dont vous aviez l'intention de la gratifier. Ce fut surtout par ces deux paroles du répons: **[J590] « Benedicens benedicam... » "Bénissant, je te bénirai" (213)**, et le verset du neuvième répons : **[J591] « Tibi enim et semini tuo dabo eas regiones » "Je donnerai cette terre à toi et à ta race." (214)** Plaçant alors votre main vénérable sur votre poitrine sacrée; vous m'indiquiez où se trouvent ces régions promises par votre infinie libéralité.

972. O terre bienheureuse qui comblez de bonheur tous ceux qui vous habitent ! Champ de délices dont le plus petit grain peut satisfaire abondamment la faim de tous les élus et procurer au cœur humain tout ce qui peut lui être doux et agréable !

973. Je considérais avec une attention, peut-être insuffisante, du moins autant que je le pouvais, ce spectacle si digne de fixer mes regards. Alors m'apparut la bonté et l'humanité de Dieu notre Sauveur, non à cause des oeuvres de justice par lesquelles mon indignité eût

(211) Allusion au verset 4 du Psaume 120 (119) : « **Sagittae potentis acutoe cum carbonibus desolatonis** » "Les flèches du puissant sont aiguës, et ce sont des charbons pour détruire."

(212) Dimanche de la Quinquagésime (50 jours avant Pâques).

(213) Verset du répons : « **Locutus est** » "il a parlé" en ce même dimanche.

(214) Répons qui n'est pas citée textuellement comme cela dans le bréviaire.

pu mériter cette faveur, mais à cause de son ineffable miséricorde qui me justifiait par la régénération adoptive (Épître à Tite chapitre 3, verset 4); et me préparait à cette union plus intime avec vous, ô mon Dieu ! Union en vérité étonnante et redoutable, digne d'admiration, céleste et inestimable!

974. En vertu de quels mérites de ma part, ô mon Dieu, et par quel mystérieux jugement ai-je obtenu une si grande faveur ? Certes, l'amour qui oublie la dignité du sang et se montre plein de condescendance, l'amour, dis-je, qui se précipite sans attendre la réflexion ni le jugement de la raison, vous a, si j'ose ainsi parler, enivré jusqu'à la folie, ô mon très doux Seigneur, pour que vous en arriviez à unir deux choses si dissemblables. Ou bien, pour employer un langage moins indigne de votre Majesté, cette suave bonté, qui est innée en vous et fait partie de votre essence, a été ébranlée par le contact de la tendre charité qui opéra le salut du genre humain, et en vertu de laquelle non seulement vous aimez, mais vous êtes l'Amour même. Est-ce donc cette charité qui vous aura engagé à tirer de son extrême indignité une misérable créature, méprisable par sa vie et ses mœurs, pour l'élever à la participation de votre royale et divine grandeur ? Vous vouliez par là augmenter la confiance de tous les membres de l'Église, et c'est ce que je souhaite et désire pour tout chrétien, espérant que nul ne fera comme moi un si mauvais usage des dons de Dieu, et ne donnera autant de scandale à son prochain.

975. Mais, comme les choses invisibles de Dieu peuvent être perçues par l'intelligence au moyen des images sensibles, ainsi que déjà je l'ai remarqué, il m'apparut que de cette partie de la poitrine sacrée du Seigneur, en laquelle, au jour de la Purification, il avait reçu mon âme sous la forme d'une cire amollie au feu, s'échappaient avec violence des gouttes de sueur, comme si la substance de cette cire se fût entièrement liquéfiée par l'excès de la chaleur enfermée dans le sein de mon Dieu. Et ce divin Cœur absorbait ces gouttes avec une vertu ineffable et incompréhensible. Il semblait évident que l'amour, dont le propre est de se répandre avait enfermé sa force victorieuse dans les profondeurs de ce Cœur sacré.

976. Solstice éternel, demeure pleine de sécurité, lieu qui renferme toutes les délices, paradis des joies éternelles, source jaillissante d'inexprimables délectations, vous attirez par les fleurs variées d'un doux printemps ; vous charmez par les notes suaves ou plutôt par le doux concert d'une harmonie toute spirituelle ; vous ranimez par le souffle parfumé des vivifiants aromates ; vous enivrez par la douceur liquéfiante des saveurs mystiques; vous transformez par les caresses merveilleuses de vos saints embrassements ! O trois fois heureux, quatre fois bienheureux et, si je puis parler ainsi, mille fois saint celui qui, dirigé par la grâce, mérite d'approcher de ce lieu béni avec un cœur pur, des mains innocentes et des lèvres sans souillure ! Comment redire ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il respire, ce qu'il goûte et ce qu'il ressent ? Pourquoi ma langue impuissante s'efforcerait-elle d'en balbutier quelque chose ? Sans doute, par un effet de la bonté divine, j'ai été admise à jouir de ces faveurs mais, enveloppée comme d'une peau épaisse par l'écorce de mes fautes et de mes négligences, je ne pouvais les saisir que très imparfaitement, car toute la science réunie des anges et des hommes ne saurait fournir un seul mot qui exprimât si peu que ce soit la suréminente grandeur d'une si sublime union.

CHAPITRE 9.

328. DE L'INSÉPARABLE UNION DE SON ÂME AVEC DIEU.

977. Peu de temps après, c'est-à-dire au milieu du Carême, je me trouvais encore retenue sur ma couche par une grave maladie. J'étais seule un matin, tandis que les autres Sœurs vauaient à leurs occupations, lorsque le Seigneur, qui n'abandonne pas ceux qui sont privés des consolations humaines, daigna m'apparaître et réaliser ainsi cette parole du prophète: **[J592] «Cum ipso sum ire tribulatione »** "Je suis avec lui dans la tribulation" (Psaume 91(90), verset 15). Il me présenta son côté gauche d'où jaillissait, comme des profondeurs intimes de son Cœur sacré, une source d'eau pure, solide comme le cristal. En s'écoulant, elle recouvrait ce sein béni à la manière d'un collier précieux, offrant tour à tour aux regards le brillant de l'or ou l'éclat de la pourpre. Le Seigneur me dit ces paroles : **[J593] « La maladie qui te fait souffrir a sanctifié ton âme, en sorte que toutes les fois que, pour mon amour et par condescendance pour le prochain, tu sembleras t'éloigner de moi par tes actes, tes pensées ou tes paroles, tu ne t'en écarteras pas plus en réalité que cette source ne s'éloigne de mon Cœur. Et comme tu as vu l'or et la pourpre briller à travers le pur cristal, de même la coopération de ma divinité figurée par l'or, et la patience parfaite de mon humanité représentée par la pourpre, rendront toutes tes actions agréables à mes yeux. »**

978. O dignité de cet infime grain de poussière pour que cette Pierre divine, la plus précieuse que renferment les trésors des cieux, ait daigné s'y enchâsser après l'avoir tiré de la boue des chemins ! O beauté de cette humble petite fleur que le rayon du soleil a fait germer d'une terre fangeuse, afin de lui communiquer sa splendeur ! O bonheur de cette âme comblée de bénédictions, et que le Dieu de Majesté a jugée digne d'assez d'estime pour que lui, dont la puissance est sans bornes, se soit abaissé à la créer ; de cette âme, dis-je, qui, bien que parée de l'image et de la ressemblance divine, est cependant distante de Dieu, comme toute créature l'est de son Créateur ! C'est pourquoi mille fois bienheureuse celle à qui il a été donné de demeurer dans cette union à laquelle je crains, hélas ! de n'être jamais parvenue un seul moment ! Aussi je prie la divine clémence de m'accorder quelque grâce que ce soit, par les mérites de ceux qu'elle a conservés, comme je l'espère, dans un tel état pendant un si long temps.

979. O Don qui surpasse tout don ! Se rassasier avec abondance des délices de la Divinité ! S'enivrer du vin de la charité dans les celliers du pur amour, au point de ne pouvoir les quitter et porter ses pas vers des régions où cette précieuse liqueur perdrait sa force et son parfum ! Ou, si la charité oblige à en sortir, emporter avec soi la vertu de ce vin généreux, afin de servir au prochain une part de l'abondance divine !

980. Je crois, ô Seigneur Dieu; que votre toute puissance pourrait accorder ce don à tous vos élus ; je ne doute pas que votre tendresse ne veuille aussi m'en faire part. Mais comment votre impénétrable sagesse oubliera-t-elle à ce point mon indignité ? c'est là un mystère que je ne puis sonder.

981. Je glorifie et j'exalte la sagesse et la bonté de votre Toute-Puissance. Je loue et j'adore la Toute-Puissance et la bonté de votre Sagesse. Je rends grâces à la toute puissance et à la sagesse de votre Bonté et je vous bénis, ô mon Dieu, car j'ai toujours reçu

de votre largesse toutes les grâces qui pouvaient m'être accordées, et cela dans une mesure qui dépassait infiniment mes pauvres mérites.

CHAPITRE 10.

329. DE L'INSPIRATION DIVINE.

982. Je jugeais si hors de propos de publier ces écrits que je ne voulais pas me prêter à écouter sur ce point la voix de ma conscience. Je différerais donc jusqu'à l'Exaltation de la sainte Croix, et, ce jour même pendant la messe, j'avais décidé de m'appliquer à un autre travail, lorsque le Seigneur triompha de ma résolution : **[J594]** « *Sois assurée, dit-il, que tu ne sortiras pas de la prison de ton corps avant d'avoir acquitté tes dettes jusqu'à la dernière obole.* »

983. Comme je pensais en moi-même que j'avais déjà fait servir les dons de Dieu à l'avantage du prochain, sinon par écrit, au moins par mes paroles le Seigneur m'opposa ce que j'avais entendu lire la nuit même aux Matines : **[J595]** « *Si le Seigneur n'avait voulu révéler sa doctrine qu'à ses contemporains, il aurait prononcé des discours, et n'aurait pas inspiré les écrivains sacrés; mais ses enseignements ont été écrits, et c'est pourquoi ils servent aujourd'hui au salut d'un plus grand nombre.* » Et le Seigneur ajouta : **[J596]** « *Je n'accepte aucune objection, et je veux que tes écrits soient, pour les derniers temps où j'ai résolu de répandre mes grâces sur beaucoup d'âmes, un témoignage irrécusable de ma divine tendresse.* »

984. Après avoir entendu ces paroles, je restai tout accablée et considérais en moi-même combien il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver la traduction exacte des choses dont j'ai parlé, et les paroles convenables pour les présenter à l'esprit humain, sans danger de scandale. Mais le Seigneur, pour vaincre ma pusillanimité, parut faire descendre sur mon âme une pluie abondante. J'en fus accablée, moi pauvre créature, et inclinée vers la terre comme une plante encore nouvelle et tendre, je ne pouvais rien absorber de cette eau pour mon profit. J'entendis seulement quelques paroles importantes, que mon intelligence naturelle ne pouvait saisir. De plus en plus accablée, je me demandais ce que tout cela présageait, lorsque votre tendresse habituelle, ô mon Dieu, voulut alléger mon fardeau et reconforter mon âme en disant : **[J597]** « *Puisque cette pluie abondante te paraît inutile, je vais maintenant t'approcher de mon Cœur et verser peu à peu en toi ce dont tu as besoin. J'agirai avec douceur et suavité, et selon la mesure de tes forces* »

985. Après avoir constaté les effets de cette promesse, O mon Dieu, j'en atteste la parfaite sincérité. Car, tous les matins, et à l'heure la plus favorable, vous m'avez inspiré quelque partie de ces pages. C'était avec tant de douceur et de clarté, que, sans aucun travail, j'écrivis des choses que j'avais jusqu'alors ignorées, et qui se présentaient à moi comme si elles eussent été depuis longtemps gravées dans ma mémoire. Vous, agissiez toutefois avec mesure, car, après avoir écrit la tâche journalière, il m'était impossible, même en y appliquant toutes les forces de mon esprit, de trouver une seule de ces paroles qui le lendemain cependant revenaient si abondantes et sans aucune difficulté : par cette manière d'agir, vous modérez et dirigez ma fougue naturelle, suivant cette parole « *qu'il ne faut pas se livrer à l'action au point de négliger la contemplation* ». Vous vous montriez **[297]**

donc jaloux du salut de mon âme en toute circonstance et, me permettant de goûter parfois les joyeux embrassements de Rachel, vous ne me priviez pas de la glorieuse fécondité de Lia. Que pour arriver à vous plaire, ô mon Dieu, votre amour plein de sagesse daigne m'aider à unir parfaitement dans ma vie l'action et la contemplation.

CHAPITRE 11.

330. D'UNE AUDACIEUSE ATTAQUE DU TENTATEUR.

986. Combien de fois en ces temps avez-vous multiplié les effets de votre salutaire présence ! Par quelle bénédiction de douceur avez-vous prévenu ma bassesse, surtout pendant les trois premières années, et spécialement lorsque j'étais admise à la réception de votre corps et de votre sang précieux ! Puisque je ne puis, ô mon Dieu, vous rendre même un pour mille, je me confie à cette éternelle, immense et immuable gratitude par laquelle, ô resplendissante et toujours tranquille Trinité, vous acquittez pleinement, de vous-même, par vous-même et en vous-même, toutes nos dettes. Semblable à un grain de poussière, je m'enveloppe dans cette divine gratitude et je vous offre par Celui qui siège à votre droite revêtu de ma substance, les actions de grâces dont je suis capable. Je les offre par Lui, en l'Esprit Saint, pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, et surtout pour cet enseignement lumineux par lequel vous avez dissipé mon ignorance, en me montrant de quelle façon j'obscurcissais la pureté de vos dons.

987. Un jour donc que j'assistais à une messe où je devais communier vous avez daigné me faire sentir votre douce présence, et, vous servant pour m'instruire d'une comparaison sensible, je vous vis semblable à une personne haletante de soif qui me demandait à boire. Comme je me plaignais de ne pouvoir vous secourir, puisque, malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à tirer de mon cœur, ne fût-ce que quelques gouttes de compassion, je vis que vous me présentiez de votre propre main une coupe d'or. Aussitôt mon cœur se liquéfia sous l'effet de l'amour, et mes yeux versèrent un flot de larmes brûlantes. En même temps, je vis à ma gauche un odieux personnage qui me glissait en cachette dans la main un objet amer et empoisonné, et m'excitait avec force, (quoique toujours en secret), à le jeter dans cette coupe pour empoisonner le vin pur qu'elle contenait. Aussitôt s'éleva en moi un si grand mouvement de vaine gloire, qu'il me fut aisé de comprendre la ruse employée contre nous par l'antique ennemi, quand les dons que vous nous faites excitent son envie.

988. Mais grâces soient rendues à votre fidélité, ô mon Dieu, grâces aussi à votre protection, ô Divinité subsistant dans la Vérité et l'Unité; Vérité adorable dans l'Unité et la Trinité ; Dêité incompréhensible en la Trinité et l'Unité ! Vous ne permettez pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces, quoique vous laissiez, parfois à l'ennemi la liberté de nous attaquer, afin de nous exercer et de nous faire progresser. Si vous voyez que nous nous appuyons avec confiance sur votre secours, vous faites vôtre le litige, en sorte que, par un excès de générosité, vous réservant le combat, vous nous abandonnez la victoire, pourvu que nous adhêrions à vous par le mouvement de notre volonté. Et, comme dans l'usage de vos dons vous ne permettez pas que l'ennemi ait pouvoir sur notre libre arbitre, vous nous en laissez aussi le plein usage pour l'accroissement de nos mérites.

